N° 140 1er Mai 1931.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Notre intimité avec Dieu

I

Les progrès de l'intimité

A la production éternelle du Verbe et de l'Esprit-Saint en Dieu répond leur production temporelle dans l'âme en état de grâce. Et celle-ci, comme le dit si bien Chardon, « clôt le cercle de l'amour de l'adorable Providence, que l'autre avait commencé en Dieu pour venir en nous; tandis que celle-ci commence en nous et se termine en Dieu. La production éternelle est l'origine de la seconde, ou plutôt la seconde n'est qu'une extension de la première. Je dis mieux : la production éternelle et temporelle n'est qu'une même production; la condition du temps n'ajoute rien de nouveau en Dieu qui est immuable et plénitude de toute perfection. C'est seulement en la créature, qui est rendue participante, par un nouveau changement qui se fait en elle, de ce que Dieu est depuis l'éternité. C'est-à-

dire que Dieu commence à produire en l'âme sainte les personnes qui sont procédantes dans son sein auparavant toute éternité.

« O puissance de la grâce! O excès d'amour d'un Dieu!... La divine charité transforme la créature en Dieu de telle manière qu'elle l'abîme en la déifiant dedans les profondeurs des perfections divines, où ne délaissant point d'être créature elle y perd pourtant son non être, et comme une goutte d'eau se confondant avec la mer où elle est engloutie, elle perd la crainte de devenir moindre. Elle prend un être divin dans l'être de Dieu, en l'abîme duquel elle est submergée par la grâce, afin que, tout ainsi que Dieu est celui qui est, elle dise : je suis par la grâce de Dieu tout ce que Dieu est par nature. Et que, par conséquent, par l'union qu'elle a aux termes admirables des opérations éternelles, à savoir le Fils et le Saint-Esprit, qui sont envoyés pour être non seulement les objets, mais encore les principes de ses connaissances et de ses amours, elle puisse dire avec l'incomparable apôtre : « Je puis tout en celui qui me fortifie », l'essence de son âme avec ses puissances et leurs opérations étant au milieu de l'essence et de la Trinité des personnes divines, ainsi qu'une éponge pleine et remplie d'eau en toute sa capacité, flottant dans le sein d'une mer, dont toutes les dimensions de hauteur, de profondeur, de largeur et de longueur sont infinies.

« Quels ravissement d'avoir Dieu au dedans de nous-mêmes, dans le plus profond de notre intimité, ruisselant en abondance et se répandant, si j'ose dire, dans toute l'étendue de l'âme, jusque dans ses puissances et ses facultés, sans rien détruire, afin qu'elle soit participante de la Société divine! (1) »

(1) Chardon, *La Croix de Jésus*, 3e entretien, ch. v.

Et ce don ravissant des divines personnes qui nous est fait au baptême, qui est rendu à notre âme au sortir du péché, peut aller grandissant toute la vie. De plus en plus imprégnée de grâce et rempli de la plénitude de Dieu, à mesure qu'elle progresse dans la vie surnaturelle, l'âme possède de plus en plus les divines personnes en son esprit comme offertes à sa connaissance, et dans son cœur comme objet de son amour, par le fait même que les divines personnes sont les causes de plus en plus agissantes de ses opérations surnaturelles de connaissance et d'amour de Dieu. Elles s'unissent à nous de mieux en mieux comme principes, afin de nous être unis de mieux en mieux comme fin. Elles viennent toujours plus intimement pour que nous les tenions toujours plus profondément. Elles nous embrassent plus fort afin que nous les embrassions de même.

« *Ecce sto ad ostium et pulso*, voici que je suis debout à la porte et que je frappe (1). » Que signifient ces paroles? On pourrait les interpréter en ce sens que Dieu tente par les sollicitudes de sa grâce de revenir dans l'âme qui l'a chassé. Mais le contexte ne permet pas cette interprétation. En réalité c'est le Seigneur déjà présent qui demande à l'âme tiède de l'admettre dans une intimité plus fervente. « Tu es ni froide, ni chaude », lui reproche-t-il. Il lui conseille d'acheter de lui les moyens dont elle a besoin : « Tu dis : je suis riche, et je me suis enrichie et rien ne me manque. Et tu ne sais pas la malheureuse que tu es, pitoyable, mendiante, aveugle et nue. Je te conseille de m'acheter de l'or éprouvé au feu pour que tu t'enrichisses, et des vêtements blancs pour que tu t'enveloppes et que n'apparaisse pas la honte de ta nudité, et un collyre pour oindre tes yeux afin que tu regardes. Moi,

(1) Apoc., III, 20.

tous ceux que j'aime, je les reprends et les corrige; aie donc du zèle et convertis-toi. » Ces vêtements représentent évidemment les vertus dont l'âme est trop dépourvue. Cet or épuré a une signification de même sorte, saint Pierre en fait le symbole de la foi (1). Souvent aussi dans la sainte Écriture et la Tradition on y voit figurée la charité, ou encore la sagesse. Le collyre a un sens très net. Il s'agit de donner à l'âme une vue pénétrante pour qu'elle regarde et contemple celui qui est là, son ami divin qui l'appelle. C'est bien lui qui donne les facultés nécessaires pour le voir et l'atteindre, les capacités d'entrer avec lui en communication, et notamment la vertu de charité, « les yeux illuminés de la foi vive », le don de sagesse. Il faut par des efforts, par la pratique des sacrements, se procurer tout cela près de lui, lui acheter ces biens. Et recevant de sa richesse un accroissement suffisant de forces surnaturelles on sera en mesure de le rejoindre effectivement. Présent au principe, il nous donnera de le savourer au terme.

Cette présence de Dieu qui se réalise au terme est décrite sous une délicieuse figure : « Je me tiens à la porte et je frappe : Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je soupérai avec lui et lui avec moi. » Quel touchant tableau est évoqué là! C'est le soir. L'heure où l'on se retrouve autour de la table de famille, l'heure des conversations confidentielles qui se prolongent après le repas, l'heure la plus douce, dans la chaude atmosphère du foyer. Dieu entre chez nous secrètement et s'y trouve comme chez lui. Jusque-là, bien que tout proche, il semblait dehors. Une porte se dressait, opaque et rigide, entre lui et nous. Mais, sous son impulsion et avec son acquiescement, la porte s'est ouverte. Nous voilà ensemble. Il

(1) Petr., I, 7.

s'offre à nous dans un geste d'amour. Nous l'accueillons affectueusement. Et c'est la jouissance d'être ensemble. Voilà ce qu'exprime parfaitement ce repas pris en commun, « moi avec lui, lui avec moi ».

Chaque fois que nous progressons dans la vie surnaturelle, épanouissant notre âme dans un plus grand amour de Dieu, c'est comme une porte nouvelle qui s'ouvre en nous vers une demeure plus intime où nous nous rencontrons avec les divines personnes dans un secret plus profond, et un don d'elles à nous et de nous à elles qui se fait plus plénier.

Chardon a bien raison d'écrire : « Cette vérité est un des plus puissants motifs d'avancement spirituel, entre tous ceux que l'on a coutume de proposer pour exciter les commençants, encourager les profitants, et confirmer les parfaits ; parce qu'il tient toujours l'âme soigneuse de son progrès, éveillée à produire sans cesse des actes plus forts et plus fervents de toutes les vertus, afin que, croissant en la grâce, ce nouvel accroissement amène Dieu de nouveau en elle, pour une demeure qui a plus de présence, pour une union qui a plus d'adhérence, et qui a d'autant plus d'élévation qu'elle a plus d'intimité, plus de pureté et plus de vigueur (1). »

Pour avoir comme une intuition de ces touchants mystères il faudrait imaginer par exemple les retours de Jésus à Béthanie, dans la maison de Marie, de Marthe et de Lazare. Là ce n'était plus les premiers étonnements, la joyeuse surprise de Zachée descendant du sycomore pour recevoir le Maître dans sa maison, et qui s'empresse, qui exulte, qui promet tout, dans son allégresse de néophyte. Chez les amis de Béthanie Jésus entre comme chez lui. On se retrouve avec un bonheur

(1) Chardon, *La Croix de Jésus*, 3e entretien, ch. v.

aussi calme que fort. Les visites étaient attendues, savourées d'avance, et l'intimité se renforçait tout doucement d'une visite à l'autre, parfois insensiblement, d'autre fois d'une manière très marquée. C'était à l'occasion d'une faveur signalée du Maître, comme à partir du jour où il avait ramené à la maison de Lazare et de Marthe leur pauvre sœur, et depuis cet autre jour où il avait rendu à Marthe et à Marie leur frère qui était mort. Ou bien il y avait eu seulement une confidence, quelques mots, un regard où Jésus s'était plus révélé, une parole, des gestes, un regard où les âmes s'étaient offertes à lui avec une dévotion plus fervente. Et il en était résulté une communion spirituelle supérieure, point d'arrivée d'une ascension progressive, point de départ pour de nouveaux progrès dans l'intimité. En notre âme s'accomplissent des événements semblables. Parfois nous en avons le sentiment. D'autres fois ils nous échappent, soit qu'ils représentent un accroissement trop menu, ou que notre sensibilité ne se trouve pas suffisamment accordée à ces expériences de fine spiritualité, mais elles n'en sont pas moins réelles. Il se fait en l'âme qui progresse notablement comme un renouveau dans ses rapports avec Dieu. Elle l'aimait déjà, certes. Mais il lui semble aujourd'hui qu'elle ne l'avait encore jamais aimé à ce point. Voici par exemple qu'elle renonce avec une générosité qui l'étonne, et dont elle semblait incapable hier encore, à ces biens qui la séduisaient. Qu'est-il donc arrivé? C'est Dieu qui est venu, c'est le Verbe et l'Esprit-Saint qui lui ont été envoyés et ont éveillé ce sens surnaturel, lui ont donné cet amour plus grand qu'elle éprouve et qui lui permettent un surcroît d'intimité divine.

Mieux qu'à ces visites renouvelées de personnes amies, on pourrait comparer les missions divines à l'emprise de notre âme raisonnable sur les différents organes de notre

corps. Ce que l'âme est à notre corps, Dieu l'est à notre âme, surtout dans l'ordre surnaturel. Notre corps vit de notre âme, notre âme vit de Dieu. Or toutes les parties du corps ne communient pas pareillement à la vie de l'âme. Celle-ci se manifeste diversement et plus ou moins dans l'organe de la vue par exemple et dans celui du simple toucher, dans le cerveau et dans le pied. Saint Paul, comparant l'Église à un grand corps mystique, dit que le même Esprit divin qui l'anime partout comme principe de vie se manifeste de manière différente dans les différents membres, avec des facultés qui varient, avec plus ou moins d'abondance.

Mais le même organe peut aussi recevoir une communication croissante de ce principe vital qui renforce et améliore sa puissance d'action. C'est ainsi que l'organisme se forme progressivement au temps de l'adolescence et qu'il peut arriver enfin à cette plénitude de force et d'enphorie qu'éprouve le jeune homme approchant de la maturité. Pareillement Dieu qui par la grâce nous fait participer à son être épanche dans notre âme son influence avec une abondance croissante selon qu'il lui plaît et à proportion de nos bonnes dispositions. Que s'ensuit-il? De même que nous prenons de plus en plus conscience de notre âme à mesure que nous en vivons, que nous dominons cette masse corporelle, que nous nous spiritualisons, ainsi pouvons-nous reconnaître les personnes divines à leur bienfaisante influence, à la prise de possession qu'elles exercent sur notre cœur, à l'assujettissement affectueux que nous éprouvons à leur endroit, bref à la manifestation qu'elles nous offrent de leur présence vivifiante et de leur charme attrayant.

« Le Verbe est venu en moi, dit saint Bernard... Et j'ai connu la vérité de ce que j'avais lu, savoir qu'en lui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes... Mais vous

me demandez comment je puis connaître la présence de celui dont les voies sont impénétrables. Le Verbe est vivant et actif; dès qu'il entre en moi il réveille mon âme endormie, il meut, il amollit, il blesse mon cœur dur comme la pierre et malade. Il se met à arracher et à détruire, à édifier et à planter. Il arrose ce qui est aride, il éclaire ce qui est ténébreux, il ouvre ce qui est fermé, il réchauffe ce qui est froid, il redresse les voies tortueuses, il aplanit les aspérités du chemin. Et alors mon âme bénit le Seigneur et tout en moi loue son saint nom. Quand il vient ainsi en moi de temps en temps, le Verbe ne me fait jamais connaître son entrée par aucun indice, ni par sa voix, ni par son aspect, ni par sa démarche. Il ne se trahit par aucun déplacement. Aucune sensation ne me révèle sa présence au dedans de moi. Seul le mouvement de mon cœur, comme je l'ai dit, me fait comprendre sa présence. La fuite de mes vices, la répression de mes affections charnelles me prouvent la grandeur de sa force. L'examen ou les reproches de ma conscience me permettent d'admirer la profondeur de sa sagesse. L'amendement, si faible soit-il, de ma conduite me fait éprouver sa douce bonté. Au renouvellement, à la réforme de l'intérieur de mon âme j'ai perçu comme une ombre de sa beauté, et par la contemplation de tous ces effets à la fois, j'ai été saisi de l'immensité de sa grandeur (1). »

II

Le goût du bon Dieu

Heureuse l'âme en état de grâce! Elle possède à demeure les trois divines personnes. Le Père, le Fils et l'Esprit-

(1) S. Bernard, *In Cantic.*, Sermo LXXIV, 5-6.

Saint sont venus s'installer chez elle, lui accordant le pouvoir de les rejoindre et de s'unir à elle. Ce pouvoir va même se renforçant à mesure qu'elle progresse dans la vie surnaturelle. Plus la grâce imprègne ses facultés, plus elle est à même de vivre dans l'intimité divine. Tout cela est vrai, c'est une des grandes vérités de notre foi chrétienne. « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous nous installerons chez lui à demeure. »

Oui, mais il n'est nullement de foi que je sois cette âme juste où habite la très sainte Trinité. Et je songe en tremblant à cette autre parole de l'Écriture : Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine (1). « Encore que ma conscience ne me fasse aucun reproche, je ne me crois pas justifié pour autant. » Qui parle ainsi? Saint Paul lui-même (2). Et il est bien sûr en effet que l'on ne peut acquérir l'absolue certitude d'être pur de tout péché mortel, de jouir de l'état de grâce, de la vertu de charité et du don de sagesse (3).

A qui s'étonnerait que des facultés puissent ainsi exister et agir en nous sans que nous en ayons conscience, il suffit de rappeler qu'il y a bien d'autres puissances même naturelles au fond de notre inconscient. Nous n'avons même pas conscience d'un phénomène aussi palpable que la circulation de notre sang, et il a fallu des siècles d'observation pour le découvrir.

De la circulation en nous de la vie divine on peut recueillir des indices qui nous permettent des conjectures plus ou moins solides, nous dit saint Thomas. Voici les indices qu'il mentionne. Quelqu'un éprouve qu'il prend

(1) Eccli., IX, 1.
(2) I Cor., IV, 4.
(3) Trid., sess. VI, cap. 9.

en Dieu sa joie et méprise les choses du monde. Non que celles-ci soient pour lui sans attrait. Elles le tentent peut-être, mais sa volonté est réfractaire. Et pareillement sa volonté tient à Dieu, encore que ce soit peut-être froidement et sans la moindre émotion sensible. Ce sentiment, avec son double aspect, l'un par rapport au monde et l'autre par rapport à Dieu, ne s'explique guère que par la grâce, par la vertu de charité et par l'assistance du Dieu intime. Nous nous plaisons à entendre parler Dieu. N'est-ce pas que nous sommes sous sa surnaturelle influence? « Celui qui est de Dieu entend la parole de Dieu », disait Notre-Seigneur (1). Nous sommes prêts à accomplir nos exercices de piété et résolus à nous dévouer jusqu'au sacrifice quand il le faut. N'est-ce pas là une preuve que nous aimons Dieu, que la charité est en nous bien active? N'est-ce pas elle que nous percevons dans son acte, comme nous percevons notre volonté dans l'acte même de notre vouloir et notre vie par le fait même que nous vivons? Oui, les deux cas se ressemblent, mais avec cette différence que, pour nos facultés naturelles, nous les expérimentons à coup sûr dans leur activité, tandis que nous n'avons pas la même certitude pour nos facultés de grâce. A la rigueur ce que nous éprouvons pourrait s'expliquer par des habitudes acquises lentement et facilitées par certaines conditions de tempérament, d'atavisme, habitudes facilitées aussi peut-être par la vertu de charité dont nous avons joui nous-mêmes pendant longtemps et qui ont pu survivre à sa perte. Bref, mon acte d'amour vient-il d'un principe surnaturel? Tend-il à un objet surnaturel? Je ne le sais pas de façon très certaine, bien que j'ai de bonnes raisons de le supposer.

Autre signe que saint Thomas nous donne en dernier

(1) Joan., VIII, 47.

lieu et qui doit nous tranquilliser plus sûrement peut-être. Nous n'avons pas conscience d'être coupables d'un péché mortel. Nous sommes fermement résolus à n'y pas tomber à l'avenir. Quant au passé, nous avons le regret de ceux que nous avons pu commettre. Dans ces conditions, supposons qu'un péché échappe à notre examen : si nous nous sommes approchés du sacrement de pénitence, nous pouvons être tranquilles, ce péché oublié est absous néanmoins ; si nous avons communié seulement, la sainte Eucharistie elle-même en a opéré la rémission, à supposer que notre contrition fût demeurée imparfaite jusque-là et donc insuffisante à elle seule pour nous purifier. Mais parce que nous ne sommes pas scientifiquement sûrs de la qualité surnaturelle de notre contrition, même imparfaite, nous ne sommes pas absolument certains d'être en état de grâce (1).

Cette absence de certitude absolue nous aide à demeurer humbles et vigilants, pour travailler avec crainte et tremblement à la grande affaire de notre salut. Cependant les raisons que nous avons de croire à la présence en notre âme de la vertu de charité et des dons correspondants en valent bien d'autres de celles qui nous suffisent couramment dans la vie. Même en de graves circonstances, nous n'agissons la plupart du temps qu'avec des raisons de cette valeur et nous nous considérons comme moralement sûrs. Sauf les scrupuleux dont le devoir est d'obéir aveuglément, les chrétiens ont dans les indices que nous avons rappelés de quoi se tenir en paix et en sécurité. Ils savent que la sainte Trinité habite dans leur âme. On peut leur appliquer, dit saint Thomas, cette parole de l'Apocalypse : « Au vainqueur je donnerai une

(1) I^a II^ae, qu. 112, a. 5; de Verit., qu. 10, a. 10; IV Sent., dist. 9, qu. 1, a. 3, q^la 2; dist. 21, qu. 2, a. 2, ad 2.

manne cachée que personne ne connaît sinon celui qui la reçoit. Celui-là en effet qui reçoit connaît par une certaine expérience de douceur que n'éprouve point celui qui ne reçoit pas (1). »

« Goûtez donc et voyez combien le Seigneur est doux. » Cette divine parole qui nous est adressée, saint Thomas la commente ainsi (2) : « On nous exhorte à expérimenter l'intimité divine. Mais l'expérience sensible a lieu de façon diverse suivant que l'on est à distance des choses ou en contact. Dans un cas, l'expérience se fait par la vue, l'ouïe ou l'odorat ; dans l'autre, par le toucher ou le goût : par le toucher, si la chose nous est extérieure, par le goût si elle nous est intime. Or Dieu n'est pas éloigné de nous, ni extérieur à nous, il est en nous. Vous êtes en nous, Seigneur, dit Jérémie (XIV). Et par conséquent l'expérience de la bonté divine s'appelle une dégustation. A cette expérience on assigne un double effet. Le premier, c'est la certitude de l'esprit ; le second, la tranquillité du cœur. Le premier est signifié par ces mots : *et videte*, et voyez. Dans les choses corporelles on voit d'abord, et après on goûte ; mais dans les choses spirituelles on commence par goûter, et l'on voit ensuite ; parce que nul ne connaît s'il ne goûte ; voilà pourquoi il est dit premièrement « goûtez », et seulement après « voyez ». Quant au second effet, il est exprimé par ces mots : « Que le Seigneur est doux. » Oh ! qu'il est bon, qu'il est doux, Seigneur, votre esprit au-dedans de nous ! est-il écrit au livre de la Sagesse (XII). »

Après ces considérations une parole monte à nos lèvres, celle-là même que murmurait sainte Thérèse : « Si j'avais compris, comme je le fait maintenant qu'un si grand Roi

(1) I^a II^ae, qu. 112, a. 5.
(2) In Psalm. XXXIII.

habite ce petit palais de mon âme, il me semble que je ne l'aurais pas si souvent laissé seul. Quelquefois du moins je me serais tenu en sa présence (1). »

Pour l'avenir du moins soyons bien décidés à faire à l'hôte de notre âme l'accueil qu'il mérite et qui nous sera payé de retour : goûtons enfin combien le Seigneur est doux.

La Trinité est venue en nous dès notre baptême et longtemps elle a attendu que s'éveillât notre conscience. Au bout de plusieurs années nous sommes enfin passés de l'état d'enfance à cet âge où notre esprit et notre cœur pouvaient entrer en rapport avec eux. Hélas! préoccupés de tant de choses extérieures qui ne méritent guère notre attention, qui nous rabaissent et nous perdent, que de temps nous avons perdu, que de temps nous perdons encore sans prendre garde à elle, dissipés que nous sommes hors de notre demeure spirituelle. Nous ne vivons quasi jamais dans notre âme et encore moins avec Dieu. A nous peut s'appliquer ce proverbe oriental que citait dans un cas analogue le vieux Maimonide et qu'aimait à rappeler le Père Saint-Jure : « Le fils d'Aben-Zomar est encore dehors. »

Quand Jésus venait chez ses amis de Béthanie, Marthe du moins restait à la maison et s'appliquait à le bien recevoir. Si elle allait et venait, au risque de le perdre de vue, de ne plus l'entendre, de ne plus même penser actuellement à lui au milieu des préoccupations que lui donnaient les préparatifs du repas, c'était pour lui cependant qu'elle prenait cette peine. Elle voulait que le Maître fût bien servi. Servir Dieu, c'est aussi le souci des âmes qui se dépensent dans les labeurs de la vie active, qui veulent soigner le Seigneur dans ses membres besogneux.

(1) Sainte Thérèse, *Chemin de la perfection*, ch. 28.

N'est-ce pas leur but quand elles se livrent aux labeurs de la vie ascétique et à l'acquisition des vertus morales, quand elles se dévouent aux œuvres de bienfaisance spirituelle ou corporelle? Ce divin service aura sa récompense dans la jouissance du Seigneur qui leur sera donnée au ciel et pour laquelle dès maintenant, à mesure que croissent leurs mérites, augmente leur capacité, car la vertu de charité et le don de sagesse se développent dans une âme en même temps que la grâce sanctifiante.

Cependant Jésus a dit que la sœur de Marthe qui s'était assise tout de suite à ses pieds pour le regarder, l'écouter, goûter sa présence, avait choisi la meilleure part. La meilleure part certes, car c'était à l'apprentissage de la vie céleste qu'elle s'adonnait déjà. La fonction active de Marthe est destinée à finir avec cette vie. La part de Marie ne lui sera jamais ôtée, car elle s'épanouira pour jamais dans la vie éternelle. Oui, c'est bien la meilleure part et pour cette autre raison encore, que de vaquer ainsi à l'amour de Dieu considéré en lui-même est plus méritoire que de se dévouer au service spirituel ou corporel du prochain, que de s'exercer à la pratique des vertus morales.

Ceci d'ailleurs ne vaut dans l'ordre surnaturel qu'accompli sous l'influence de cette âme de tout apostolat et de toute ascèse qu'est l'amour de Dieu. Vos méditations morales et vos examens de conscience ne seraient que des exercices de stoïciens sans cela. Et quand même je distribuerais tout mon bien en aumône, quand je serais brûlant de fièvre au soir de mes journées apostoliques, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien.

Commençons donc tous par nous recueillir en Dieu et le goûter au fond de notre âme. Serait-ce donc en vain que nous aurions reçu les vertus théologales et les dons du Saint-Esprit? Déployons notre charité en face de ce pre-

mier objet de notre amour qu'est Dieu lui-même présent en nous, Dieu qui nous a donné, Dieu qui augmente par ses sacrements notre capacité de le rejoindre et de l'embrasser, et qui par toutes les sollicitations de sa grâce actuelle nous attire à ce recueillement intérieur. Prions, au surplus, pour que le Saint-Esprit nous vienne en aide et prolonge nos efforts par l'activité de ses dons, afin qu'il nous soit accordé de goûter la possession des trois divines personnes : « J'ai prié et le sentiment m'a été donné, j'ai invoqué et l'esprit de sagesse est venu en moi (1). »

« O mon Dieu, Trinité que j'adore, aidez-moi à m'oublier entièrement pour m'établir en vous, immobile et paisible comme si déjà mon âme était dans l'éternité ; que rien ne puisse troubler ma paix ni me faire sortir de vous, ô mon Immuable ; mais que chaque minute m'emporte plus loin dans la profondeur de votre mystère ! Pacifiez mon âme ; faites-en votre ciel, votre demeure aimée et le lieu de votre repos ; que je ne vous y laisse jamais seul ; mais que je sois là tout entière, tout éveillée en ma foi ; tout adorante, toute livrée à votre action créatrice (2)... »

III

L'expérience mystique

Nous parlions de cette oraison de recueillement où « l'âme, comme le dit sainte Thérèse, se retire au dedans d'elle-même avec son Dieu. Par cette voie, ajoute le sainte, plus promptement que par aucune autre, son divin Maître l'enseignera et lui accordera l'oraison de

(1) IIª IIᵉ, qu. 180, a. 3, ad 4.
(2) Pieuse élévation de Sœur Élisabeth de la Trinité.

quiétude », où l'on commence de goûter l'expérience mystique.

« Les personnes qui pourront se renfermer ainsi dans le petit ciel de leur âme... doivent croire qu'elles sont en excellente voie et qu'elles réussiront à s'abreuver à la fontaine. Réellement elles font beaucoup de chemin en peu de temps. Elles ressemblent à celui qui est monté sur un navire : pour peu que le vent lui soit favorable, il arrive en quelques jours au terme de son voyage, tandis que ceux qui vont par terre mettent bien plus de temps (1). » Le souffle de l'Esprit de sagesse s'emparera plus tôt d'une âme ainsi disposée où les dons, que symbolisent si bien les voiles du navire, sont tendus pour le recevoir. Il couronne par les opérations de sa grâce les efforts vertueux qu'elle faisait et la conduit au terme de ses désirs. Selon l'autre allégorie de sainte Thérèse, il l'abreuve immédiatement à la fontaine d'eau vive qu'elle possède au fond de son âme et où elle s'efforçait de puiser.

A ce recueillement auquel l'âme s'applique activement succède un recueillement spontané où l'âme, passive cette fois, a l'impression d'être attirée par son Dieu intime et même de le toucher au centre d'elle-même.

L'amour demeure toujours au principe de l'oraison. Mais tandis qu'auparavant on se recueillait sous l'inspiration de l'amour divin qui nous faisait prendre ce moyen d'aller à Dieu en nous, le recueillement mystique « ne se fait pas par le commandement de l'amour, mais par l'amour même, dit très bien saint François de Sales : c'est-à-dire nous ne le faisons pas nous-mêmes par élection, d'autant qu'il n'est pas en notre pouvoir de l'avoir quand nous voulons et ne dépend pas de notre soin; mais Dieu

(1) Sainte Thérèse, *Chemin de la perfection*, ch. 28.

le fait en nous quand il lui plaît, par sa très sainte grâce (1). »

Voici comment les choses se passent ordinairement. Il semble soudain que l'amour de Dieu s'éveille en nous tout seul. Il n'est plus excité par nos efforts. Il nous est donné tout fait. C'est comme une eau jaillissant d'une source intérieure, de cette source même où l'on travaillait à puiser. Alors il n'y a plus d'hésitation touchant l'habitation de Dieu dans notre âme. Et ce n'est plus par choix réfléchi, mais d'un mouvement instinctif que nous nous recueillons en lui. Nous nous replions vers cette source divine, vers cette âme de notre âme qui se révèle tout à coup. Un objet mystérieux aimante notre cœur et plus ou moins toutes nos facultés qui tendent vers lui dans l'entraînement de l'amour.

Sainte Thérèse a parfaitement décrit cette expérience dans ses divers ouvrages : « Sans le vouloir, dit-elle, on ferme les yeux et on désire la solitude. Abandonnant les choses extérieures, qui les captivaient, les sens et les puissances rentrent dans le château de l'âme... Quand Dieu accorde cette grâce, elle aide singulièrement à chercher Dieu en soi-même... On éprouve d'une manière très marquée une suave impression de recueillement. Ceux qui en ont l'expérience me comprendront... (2) »

Ce recueillement a été préparé progressivement et deviendra plus parfait encore. Au commencement la volonté seule est attirée et d'une manière peu sensible. Anxieusement l'âme tend vers son Dieu intérieur et cette tendance lui est douloureuse, car elle n'a pas le sentiment d'atteindre son objet :

Par une nuit obscure
Dans l'ardeur d'un amour plein d'angoisse.

(1) Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, l. VI, ch. 7.
(2) *Château*, 4es demeures, ch. III.

Elle est détachée des créatures et d'elle-même, sans rien saisir de Dieu, « suspendue, souffrante, dans le vide de l'amour », comme le dit saint Jean de la Croix (1). Si la volonté est captive, l'esprit garde encore son activité, et sainte Thérèse conseille de l'appliquer encore à la méditation, sans doute à une méditation très simplifiée et dont l'objet de choix sera de plus en plus Dieu en nous.

Puis la volonté est prise davantage et commence à jouir de ce divin objet auquel elle aspirait. « L'âme ressemble alors, dit sainte Thérèse, à un petit enfant à la mamelle, attaché au sein de sa mère, qui dans sa tendresse lui fait couler le lait dans la bouche sans qu'il ait à remuer les lèvres. De même ici la volonté est à son amour sans effort de l'entendement. Le Seigneur veut que sans travail de l'esprit elle comprenne qu'elle est avec lui; il veut qu'elle se contente d'avaler le lait qu'il lui verse dans la bouche et d'en savourer la douceur. Ainsi qu'elle reconnaisse que c'est de lui qu'elle reçoit cette faveur, qu'elle soit heureuse d'en jouir, mais qu'elle ne cherche pas à savoir comment elle en jouit, ni même à connaître ce dont elle jouit. Qu'elle perde tout souci de ce qui la concerne.

« Quand l'âme se trouve dans cette oraison de *quiétude*, c'est-à-dire quand elle goûte ce bonheur paisible et profond de la volonté, elle ne peut dire au juste en quoi il consiste. Et cependant elle se rend très bien compte qu'il diffère du tout au tout de ceux d'ici-bas et que la possession du monde entier, avec tous ses plaisirs, n'arriverait pas à procurer pareille jouissance. C'est au dedans de la volonté que réside cette jouissance, tandis que les plaisirs de cette vie n'en atteignent, ce semble, que l'extérieur, et, pour ainsi dire, l'écorce. Lors donc que l'âme se verra

(1) *Cantique*, str. 1.

élevée à ce haut degré d'oraison..., arrive-t-il que l'entendement ou pour mieux dire l'imagination s'emporte aux plus grandes extravagances du monde, qu'elle s'en moque et l'abandonne comme un insensé. Tandis qu'il ira et viendra, qu'elle demeure en son repos, car la volonté est ici dame et maîtresse (1). »

L'union ira s'accentuant si l'âme est fidèle. Tout à l'heure la volonté travaillait encore un peu pour avaler la divine nourriture. Plus tard « le Seigneur la met en elle sans qu'elle sache comment », dit encore sainte Thérèse (2). Alors l'entendement cesse de divaguer et de la tourmenter par ses distractions, car Dieu s'unit tellement la volonté que les autres puissances en sont entraînées et absorbées avec elle. Aussi cette phase mérite tout particulièrement le qualificatif d'*union*. Il pourra arriver ensuite que la concentration intérieure amène dans le corps des effets extatiques. Ces effets disparaîtront plus tard si l'âme progresse encore et parvient à l'état d'*union transformante*. Pour ces manifestations corporelles, leur caractère, leur intensité semblent dépendre beaucoup du tempérament individuel. N'y attachons pas d'importance. Retenons que l'élément commun à toute âme mystique et à tous les degrés de son ascension, c'est l'union à Dieu qui s'opère comme passivement, et c'est de plus en plus l'union à Dieu présent en nous. Non que soient exclus les autres objets de notre foi ; mais tout le reste, si l'on s'en occupe, n'apparaît que comme un rayonnement de ce centre intime. Nous sommes placés au meilleur point de vue pour tout considérer, au point de vue de Dieu même.

Déjà quand il s'agissait de ce recueillement auquel on s'appliquait activement, sainte Thérèse disait : « Cachée

(1) *Chemin de la perfection*, ch. 31.
(2) Ibid.

en elle-même, l'âme peut penser à la Passion, se représenter le Fils de Dieu et l'offrir au Père, sans avoir besoin de se fatiguer l'esprit pour aller le chercher au Calvaire, au jardin, à la colonne (1). » Maintenant que notre esprit se trouve passivement uni, assimilé, identifié en quelque sorte à l'Esprit créateur, il peut juger encore de tout, aidé dans sa foi par les lumières qui correspondent aux trois dons de science, d'intelligence et de sagesse.

Mais à Dieu d'abord, centre universel, vivant au centre de nous-mêmes, à ce Dieu notre âme est attachée intimement. « Notre-Seigneur nous introduit, nous place lui-même dans ce centre de notre âme, dit sainte Thérèse. Sa Majesté veut que l'âme jouisse de sa présence au centre d'elle-même plus pleinement encore dans la dernière demeure », celle de l'union transformante ou mariage spirituel (2).

Tandis qu'auparavant l'âme perdait plus ou moins souvent le sentiment de cette présence ineffable, « dans le mariage spirituel, c'est tout autre chose : l'âme demeure toujours avec son Dieu dans le centre dont j'ai parlé (3) ». Cette union persévère en dépit des occupations extérieures auxquelles nos devoirs d'état nous appellent. De plus l'âme se sent vraiment transformée en Dieu, vivant de lui et par lui : « On reconnaît d'une manière évidente par certaines aspirations secrètes que c'est Dieu qui donne vie à notre âme. Et souvent ces aspirations sont si vives qu'elles ne peuvent laisser place à aucun doute. » L'âme n'est pas encore parvenue à l'état des bienheureux, où elle sentira l'action divine s'exerçant en elle la surélever pour jamais jusqu'à la vision de Dieu face à face. Mais

(1) *Chemin de la perfection*, ch. 28.
(2) *Château*, 5[es] demeures, ch. 1.
(3) *Château*, 5[es] demeures, ch. 2.

elle en a, autant que possible, un avant-goût dans le sentiment quasi constant qu'elle éprouve désormais, sous l'influence de l'action divine, de rejoindre la Trinité. Voici donc que portent leurs fruits ces impressions que le Verbe et l'Esprit-Saint avaient mises d'eux-mêmes en elle dès le baptême. La vertu de charité et le don de sagesse donnent enfin tout leur rendement et lui permettent de rejoindre effectivement et consciemment le Saint-Esprit et le Verbe et le Père qui se tenaient prêts à être atteints, l'attirant et la stimulant tout à la fois (1). « Les trois personnes se communiquent toutes trois à l'âme, dit sainte Thérèse, elles lui parlent et lui découvrent le sens de ce passage de l'Évangile où Notre-Seigneur annonce qu'il viendra avec le Père et l'Esprit-Saint habiter dans l'âme qui l'aime et garde ses commandements. O Dieu! Quelle différence entre écouter ces paroles, les croire même ou comprendre par la voie que je viens de dire à quel point elles sont vraies (2). »

Ceci peut être le résultat d'une vision intellectuelle que Dieu donne. Mais en ce cas il s'agit d'une grâce extraordinaire et non plus de l'exercice normal du don de sagesse auquel se bornent nos réflexions. Voici en quelques mots comment celui-ci entre en pleine activité, au terme de ce grand mouvement d'amour qui s'élève en nous spontanément. Sentant soudain que nous aimons Dieu plus que tout, comme il le mérite, nous avons en même temps la vive intuition de son excellence absolue, que toutes nos idées ne peuvent nous faire connaître positivement. En vérité Dieu dépasse tout ce que nous pensons. Au-delà des connaissances distinctes notre âme pressent le divin

(1) « Cognoscunt divinam bonitatem in quantum est finis et in quantum est largissime in eos profluens beneficia » (I Sent., dist. 15, qu. 4, a. 2, ad 4).

(2) *Château*, 7e demeures, ch. 1.

trésor caché. *Deo quasi ignoto conjungimur*, dit saint Thomas après Denys (1). Nous nous unissons à lui au milieu des ténèbres. Notre cœur le rejoint donc dans la nuit et savoure une douceur ineffable à son contact. Or l'expérience même de cette affection procure à notre esprit plus de satisfaction que les concepts de la foi n'avaient pu faire. Il éprouve le sentiment d'embrasser la réalité divine elle-même dont il n'avait auparavant que de pauvres idées (2).

En dehors de l'état mystique, l'âme, avons-nous dit, ne peut que faire des conjectures plus ou moins fondées touchant la présence de Dieu en elle et l'activité de la grâce. Elle peut tirer cette conclusion de certains effets psychologiques qu'elle éprouve et qui ne s'expliquent guère autrement. Dans l'état mystique, et de plus en plus à mesure qu'il s'approfondit, l'âme se trouve assurée de vivre de la grâce de Dieu et de posséder les trois personnes divines. « Une eau ne peut jaillir à flots sans avoir sa source quelque part, ainsi l'âme comprend clairement qu'il y a en elle quelqu'un qui donne vie à sa nouvelle vie (3). » Ces paroles de sainte Thérèse semblent supposer que l'âme a dû encore raisonner un peu pour trouver Dieu au principe de ces effets dont elle a conscience. Mais l'inférence aura été si courte, si rapide! Et encore peut-être ne se trouve-t-elle que dans le langage de la sainte qui veut expliquer aux autres le phénomène qu'elle éprouve. Car elle a senti Dieu lui-même, nous dit-elle souvent. A travers des effets, il est vrai, et en eux, mais sans avoir besoin du moindre raisonnement, elle l'a senti

(1) III *Gent.*, cap. 49.

(2) Nous avons développé ces idées dans *La contemplation mystique d'après saint Thomas d'Aquin*. Voir spécialement le ch. VI, § 4.

(3) *Château*, 7es demeures, ch. 2.

lui-même. Elle l'a perçu aussitôt que ses effets, en même temps qu'eux (1).

N'est-ce pas ainsi que je perçois mon âme dans les actes mêmes de ma vie? Réfléchissant sur mes actions, je la sens comme présente. Je sens Dieu de même dans l'expérience que j'ai de ces grâces opérantes où je ne suis que mû par une force intime qui me dépasse, me prévient, m'entraîne, et à laquelle je consens seulement. Au delà de mon âme, c'est l'âme de mon âme, c'est Dieu que j'atteins. Les personnes divines par une sorte de frappe caractéristique ont ébranlé mon cœur, marqué mon esprit, si bien qu'elles m'ont manifesté leur présence animatrice. Elles se présentent à moi, et je jouis d'elles obscurément. Sans doute jamais cette expérience de la très sainte Trinité n'atteindra à la certitude de l'expérience que j'ai de mon âme elle-même. Ce n'est qu'une « certaine expérience », dit saint Thomas (2), une « quasi-expérience » (3). A la rigueur ces effets que j'éprouve pourraient s'expliquer autrement.

Mais pour suppléer à ce que ces signes, si forts et persuasifs qu'ils soient devenus, gardent encore d'incertain, Dieu peut ajouter un témoignage intime qui achève la

(1) Saint Thomas admet très bien cette connaissance simultanée des effets divins et de Dieu en eux qui n'a rien d'une démonstration. Adam en jouissait (I^a II^ae, qu. 94, a. 1, ad 3). Les mystiques la retrouvent. « Par le fait des dons du Saint-Esprit une relation surgit en nous qui ne se termine pas seulement aux dons que nous avons, mais aussi et de plus au Saint-Esprit que nous possédons désormais d'une manière nouvelle. Ce ne sont pas seulement les dons qui viennent en nous mais aussi lui-même... Recevant ses dons, nous sommes par l'intermédiaire de ceux-ci mis avec lui dans un rapport tout nouveau. Par le don qui nous assimile au Saint-Esprit nous sommes unis au Saint-Esprit lui-même. » (I Sent., dist. 14, qu. 2, a. 1, q^la 1).

(2) I^a, qu. 43, a. 5, ad 2; I^a II^ae, qu. 112, a. 5.

(3) I Sent., dist. 14, qu. 2, a. 2, ad 3; dist. 15, qu. 2, ad 5.

conviction. Ainsi s'interpréteraient certaines affirmations de sainte Thérèse : « Il est impossible à l'âme de douter qu'elle n'ait été en Dieu et que Dieu n'ait été en elle... Comment a-t-elle vu et entendu qu'elle a été en Dieu ?... Par une conviction qui lui reste et que Dieu seul peut donner », dit la sainte (1). Et cela est conforme à la doctrine de saint Paul. Après avoir écrit : « Vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants dans lequel vous criez : Père ! », ce qui revient à constater en nous la vie spirituelle d'après les signes plus ou moins vifs que nous expérimentons, saint Paul ajoute en effet : « L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu (2). » Ainsi se forme une conviction individuelle qui ne se peut communiquer à d'autres, mais où l'âme trouve la paix en attendant le ciel.

Passe-Prest.

F.-D. JORET, O.P.

(1) *Château*, 3^es^ demeures, ch. I.
(2) Rom., VIII, 15-16.

Les mystères par lesquels Marie nous a mérité la grâce [1]

La vraie intelligence de ces mystères

La vie de la très sainte Vierge sur la terre est faite de mystères et la connaissance que nous avons d'eux ne peut véritablement avoir lieu que dans la foi. L'Église les fête tour à tour avec une allégresse toute filiale, très sûre de son fait. De même que notre foi nous renseigne sur des actes et des états postérieurs à la mort de Marie, elle nous révèle aussi des privilèges antérieurs à sa nativité.

Il faut reconnaître que plusieurs de ces mystères, même de ceux qui touchent pourtant à l'existence terrestre de Marie, nous échapperaient entièrement sans la foi. Ainsi il est évident que l'insigne et singulière faveur de l'Immaculée Conception ne pouvait s'inscrire d'une manière sensible dans la trame d'aucune histoire : à moins d'une révélation spéciale, sainte Anne elle-même devait ignorer quelle merveilleuse enfant elle venait de concevoir. A l'autre extrémité de la vie, une faveur pareillement insigne et singulière a mis fin à la présence de Marie sur cette terre sans laisser dans nos annales, à ce qu'il semble, de traces visibles et bien démontrables : et cependant quel événement, en soi et pour nous, que celui de l'Assomption!

Il apparaît en tout ceci que Dieu, qui n'a jamais voulu

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, 1930, novembre, p. 97 ; décembre, p. 209.

« créer Marie que dans le Saint-Esprit (1) », s'est montré jaloux d'enfermer en un secret divin le commencement et la fin de la vie de notre Mère parmi nous, comme pour éviter « de jeter à n'importe qui ce qui est si saint (2) » et pour se réserver de ne le faire connaître et goûter « qu'à ses petits (3) ».

Une semblable remarque s'étendra du reste à toute la suite des mystères de cette vie. Il est difficile d'écrire une Vie de la très sainte Vierge. Au contraire, on dirait qu'il convient « de tenir caché le secret du roi (4) ». Dans toute l'histoire extérieure des origines chrétiennes il n'est fait à la Mère de Jésus qu'une place très discrète et extrêmement réservée. Alors même que les récits de la sainte Écriture ou les traditions de la sainte Église entrent dans plus de détails et mettent Marie plus en évidence, il y a toujours un aspect plus profond qui est « l'intérieur des mystères (5) » et qui n'est accessible qu'à une foi bien éclairée et inspirée d'en-haut.

Je n'ignore pas que plusieurs pages de l'Évangile, toutes celles de saint Luc qui concernent l'Évangile de l'Enfance, veulent être ramenées en définitive à des communications de Marie. Elle seule a connu et vécu dans leur fond le plus intime tous ces premiers actes de notre salut. Elle pouvait donc les raconter. Et saint Luc semble bien la désigner comme sa source. Il paraît dire que lui-même ou ceux qu'il a interrogés ont eu le bonheur d'entendre la très sainte Mère de Dieu (6). Marie aurait donc ainsi livré au public ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Mais avec quel tact elle l'a fait, et avec quel sentiment du mystère divin dont elle est investie! En vérité elle ne s'est livrée qu'à ses enfants. Et ne leur faut-il pas

(1) « Creavit eam in Spiritu Sancto » (La liturgie).
(2) Matth., VII, 6.
(3) Matth., XI, 25-26. Luc, X, 21-22.
(4) Tob., XII, 7.
(5) Ainsi parlaient nos maîtres du XVII[e] siècle.
(6) P. Lagrange, *Évangile selon saint Luc*, loc. cit.

toute la foi pour deviner, par exemple, ce que l'ange a voulu dire en la saluant « pleine de grâce » ou tout ce qu'elle-même a voulu signifier en répondant qu' « elle ne connaît pas d'homme (1) » ?

Il faut donc s'y résoudre. De quelque façon que l'on s'y applique, les mystères de Marie sur la terre sont déjà si remplis de tout le christianisme que le fidèle n'est pas en état de les méditer profondément ni de s'en pénétrer à son tour s'il ne se met sous la lumière et dans les certitudes prenantes de la foi la plus pure. La suite terrestre des actes de la maternité de grâce ne s'est développée et ne peut être aperçue que sur un plan très élevé et très spirituel. Il y a là une exigence, rigoureuse à nos esprits charnels, mais splendide et qu'il serait messéant de regretter.

Si la vie de notre Mère nous apparaît « si cachée en Dieu (2) », à certains égards plus cachée même que ne l'est celle de Jésus, comment pourrions-nous nous en plaindre ? C'est la preuve que cette divine Mère appartient, dans l'économie du salut, à un ordre tout à fait à part, intime et transcendant tout ensemble, où elle va se trouver associée par sa prodigieuse maternité à la paternité de Dieu sur le Christ et sur nous. Toute sa destinée est de mettre au monde le Verbe incarné, d'être le monde même où il s'incarne, celui qui l'accueille et qu'il sauve. A un moment donné, qui fut ce que l'Apôtre appelle « la plénitude des temps (3) », Marie est à elle seule tout le genre humain offrant sa nature même au Fils de Dieu qui se fait homme et recevant de lui, par un admirable échange (4), toute la grâce de cette Incarnation. « Dieu envoya son Fils naître d'une femme (5). »

(1) Luc, I, 28, 34.
(2) Col., III, 3.
(3) Gal., IV, 4. Eph., I, 10.
(4) « O admirabile commercium ! »
(5) Gal., IV, 4.

Et c'est pourquoi cette femme est vraiment la créature spirituelle au sein de qui le Christ se forme parmi nous et nous en lui. Dans la vie de cette femme tous les actes comme tous les mérites sont orientés vers cette maternité ou déjà engagés et absorbés en elle : tout est pour le Christ, tout est aussi pour son Église.

C'est à propos de la très sainte Vierge et des grandes faveurs divines dont elle a été comblée du commencement à la fin, que saint Thomas fait cette réflexion : « Ces sortes de privilèges de grâce qui sont accordés à quelques-uns en dehors de la loi commune, nous devons penser qu'ils sont ordonnés à l'utilité des autres, car la manifestation de l'Esprit, comme le dit l'Apôtre (1), est départie à chacun selon que le demande l'utilité de tous. » Il ajoute même ce raisonnement : « Comme certaines de ces faveurs, secrètes par leur nature même, n'auraient pas toute cette grande utilité si elles n'étaient portées à la connaissance de l'Église qui doit en bénéficier, il ne faut pas croire facilement qu'elles ont existé lorsque l'Écriture n'en fait pas mention », ou que la Tradition n'en dit rien (2).

Le Christ a voulu, en somme, que nous puissions tirer tout profit de la maternité de Marie. Aussi, lorsque nous constatons dans l'admirable providence par laquelle il assiste et gouverne son Église le soin qu'il prend de révéler à ses frères plusieurs mystères très beaux mais très cachés de notre commune Mère, d'en faire même des articles de leur foi, nous pouvons voir là un signe que ces mystères sont en notre faveur et pour notre salut. Il y a dans ce fait même un gage de la maternité de grâce.

En revanche, je crois bien qu'il y a là aussi une invitation à ne pas attribuer à la très sainte Vierge autre chose que ce qui nous est montré par la foi. Il faut souverainement respecter le chef-d'œuvre du Tout-Puissant.

(1) I Cor., XII, 7.
(2) *Somme*, III^a^, qu. 27, art. 6.

Écoutons encore saint Thomas dans sa haute sagesse et son sens si positif : « Il n'y a pas à douter, dit-il, que la bienheureuse Vierge n'ait reçu excellemment toutes les grâces (1). Cependant elle ne les a pas reçues de manière à en avoir tous les usages comme les a eus le Christ, mais selon qu'il convenait à sa condition à elle. Ainsi elle a fait usage de la sagesse pour contempler, mais pas pour enseigner puisque ce n'est pas le rôle de la femme. Il ne convenait pas non plus qu'elle fît des miracles, sa vie durant, car c'était un temps où il fallait que le miracle fût lié à l'enseignement et servît à confirmer la doctrine, et il devait être réservé uniquement au Christ et à ses disciples, puisqu'ils étaient les porteurs de la doctrine du Christ, de faire des miracles; il est dit que le Précurseur lui-même n'en fit aucun, afin que toute l'attention se concentrât sur le Christ. Quant au don de prophétie, nous voyons, par le beau cantique qu'elle a fait, que Marie l'exerça (2). » Avançons donc en notre méditation avec ce même souci de discrétion. Soyons doucement émerveillés de voir que la divine Mère a vécu parmi nous si simple, si effacée, si nôtre pour tout dire.

Surtout gardons-nous bien de penser que ce mélange de grandeur et de réserve enlève quoi que ce soit à la parfaite beauté de la vie de notre Mère. Il assure au contraire cette perfection. A tous les âges et dans tous les états de sa vie, dans toute la suite de ses mystères, Marie a été parfaite. Elle a été parfaite comme Dieu voulait qu'elle le fût et comme il convenait qu'elle le fût. « Parfaite d'abord, nous dit encore saint Thomas avec une profonde justesse, comme elle devait l'être pour se préparer à sa maternité. Parfaite ensuite comme elle devait l'être pour se consacrer à sa maternité. Parfaite enfin comme elle doit l'être au ciel (3). »

(1) Entendez : toutes celles d'ordre sanctifiant comme toutes celles d'ordre édifiant, dites « gratiae gratis datae. »
(2) Ibid., III, qu. 27, art. 5, sol. 5.
(3) Ibid., sol. 2.

Il faut même admirer, en déroulant le tableau de cette vie, un véritable progrès intérieur, une réelle croissance dans l'être et dans la grâce, que ne devait pas comporter le développement des mystères de Jésus. Lui était trop grand dès le commencement de son existence au milieu de nous pour pouvoir réllement grandir quant aux éléments les plus intimes et les plus élevés de sa personne et de sa vie. Mais Marie n'a pas été dès le commencement en possession de sa maternité. Sans doute elle y était prédestinée et tout l'y prédisposait : toute petite fille, elle se sentait même un cœur immensément maternel. Cependant c'est seulement lorsqu'elle fut en âge et en situation pour cela qu'elle devint effectivement la Vierge qui enfante le Christ et les chrétiens. Ce fut pour elle comme le jour d'un sacre ou d'une ordination, et ce jour-là seulement, qui partage en deux sa vie terrestre, elle fut investie de cette grandeur d'être à laquelle jusque-là Dieu l'avait appelée (1). Elle fut réellement grandie dans sa personne et dans tout son être par la présence réelle du Fils de Dieu incarné dans son sein (2).

Quant à cette plénitude de grâce qui fut déposée en Marie dès l'instant de son Immaculée Conception, nous avons déjà dit qu'elle passa par de continuels accroissements (3). A vrai dire, ce fut plénitude sur plénitude, et à tout moment le parfait degré qu'il fallait avoir pour mériter la vie au monde. De cet augment incessant de la grâce nous devons conclure à celui de la charité, de l'augment de la charité à celui du mérite maternel, et ainsi indéfiniment jusqu'au complet épanouissement de ce mérite et de cette maternité dans la gloire béatifique où ils sont aujourd'hui pleinement récompensés et où la mission maternelle atteint l'apogée de son activité.

Pour ce qui est de cette participation à la vie divine et

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, juin 1930, p. 199 et sv.

(2) « Ex praesentia Filii Dei in ejus utero incarnati. » *Somme*, III^a^, qu. 27, art. 5, sol. 2.

(3) Voir *La Vie Spirituelle*, juin 1930, p. 207 et sv.

de sa croissance durant le temps, la foi nous demande de faire une grande différence entre la sainte âme de notre Mère et la sainte âme de notre Sauveur. De même que dès le premier instant Jésus fut le Fils de Dieu, de même dès l'origine il fut le grand Voyant de la divinité. Il n'eut ni la foi ni l'espérance (1). Jésus ne fut jamais purement voyageur sur cette terre. Sa vie au milieu de nous emprunta quelque chose des trois états de la nature humaine : de l'état d'innocence elle retint, cela va de soi, l'entier éloignement de tout péché, et de l'état de péché, la généreuse soumission aux peines de cette vie, mais sur tout cela elle fit déjà planer l'état de gloire (2). C'est ce qui donne même à la phase terrestre de la vie du Christ une ampleur toute céleste. Dès ici-bas et à tout instant Jésus est dans la pleine possession, sinon toujours dans le plein usage, des grands moyens que lui confère une vie en Dieu qui est arrivée à son terme. L'Apôtre le dit : « Celui qui est monté au-dessus de tous les cieux pour tout remplir et qui emmène avec lui la troupe de ses frères, c'est le même qui de ces hauteurs était descendu au préalable dans les basses régions de cette terre. » Au fond, s'il rentre si triomphalement dans l'éternité, c'est parce qu'il en vient et qu'il n'en est jamais sorti (3).

On ne peut en dire autant de la très sainte Vierge. Nous savons que par les mérites de son Fils elle a été entièrement exempte de tout péché, même originel, même véniel, et qu'avec Jésus elle s'est soumise héroïquement aux peines de cette vie, acceptant ainsi de nous enfanter dans la douleur. Mais il lui a fallu mériter la vie éternelle en s'y acheminant comme nous sous le régime de la foi et de l'espérance. Il nous semble même, à y bien réfléchir, que ce que son mérite pour nous sur la terre a eu de spécifiquement et de si délicatement maternel vient

(1) *Somme*, III^a^, qu. 7, art. 3-4.
(2) Ibid., qu. 13, art. 3, sol. 2.
(3) Eph., IV, 8-10.

de ce qu'il s'est formé et développé dans des conditions de vie toutes semblables à celles que nous connaissons nous-mêmes.

Autant nous aurons d'assurance et de hardiesse pour attribuer à notre Mère les moyens que suppose sa toute-puissante intercession au ciel et que requiert l'activité prodigieuse par laquelle elle dispense aujourd'hui la grâce à ses enfants, autant nous apportons de ménagement, et l'Écriture même nous y force, dans la peinture des actes par lesquels Marie nous a mérité la grâce. Ainsi, il nous est bien permis de penser qu'elle a eu, au cours de ses mystères joyeux et douloureux, assez de science infuse pour en saisir le sens profond (1). Il faut bien, croyons-nous, qu'elle ait eu le don d'apercevoir, par de profondes intuitions et par une sorte de vue directe allant au-delà des expériences et des réflexions qu'elle faisait, au-delà même des révélations qu'elle recevait de l'extérieur, le côté transcendant des mystères et la divine substance des choses auxquelles elle était si singulièrement mêlée. Nos documents nous montrent qu'en effet Marie en savait long sur son Fils, mais ils nous découvrent aussi que la foi chez elle sans cesse s'éclairait de lumières nouvelles et que la science infuse lui était mesurée selon les circonstances : témoin les deux incidents du recouvrement au Temple (2), et des noces de Cana (3).

On peut se demander si la très sainte Vierge n'aurait pas eu parfois dès cette vie une vue de la divine Essence, non assurément dans une lumière permanente qui serait déjà l'état béatifique, mais comme par éclairs et dans des visions fugitives (4). Saint Thomas, suivant ici saint Augustin, ne fait pas difficulté d'admettre que Moïse et saint Paul aient été, à ce degré, « ravis en Dieu ». Et l'on

(1) *Somme*, III^a^, qu. 11.
(2) Luc, II, 41-50.
(3) Jean, II, 1-5.
(4) « Non per modum formae immanentis, sed per modum cujusdam passionis transeuntis. » D'après II^a^ II^ae^, qu. 175, art. 3, sol. 2.

s'explique assez les convenances (1) d'une faveur aussi exceptionnelle : elle fut accordée à l'un pour qu'il devînt le maître de l'enseignement religieux chez les Juifs, à l'autre pour qu'il remplît un rôle pareil chez les Gentils. Ces grands hommes n'ont vu Dieu un instant que parce qu'ils étaient destinés à être les princes de la foi et les instructeurs des deux peuples (2).

C'est là une raison qui n'est pas applicable telle quelle à notre Mère. Sa mission à elle, il ne faut pas s'y méprendre, est plus intérieure et d'un autre ordre. Cet ordre cependant ne demandait-il pas que l'humble et magnanime enfant qui était élue pour être la Mère de Dieu et qui s'offrait à acclimater le Verbe divin sur la terre, pût à certaines heures privilégiées de sa sainte existence percer, d'un regard déjà céleste et dépassant la foi (3), ces deux grandes réalités qui seront tout l'objet de la croyance des chrétiens, à savoir : l'ineffable secret, la majesté de la Divinité, et le mystère du Christ, avec, en lui, l'Humanité (4) ?

Pour parler de façon plus concrète, ne convenait-il pas que la Personne de Jésus, c'est-à-dire le « moi » que dirait son Fils, fût révélé à Marie, ainsi que les relations de cette divine Personne avec les deux autres qui sont un seul et même Dieu, beaucoup plus ouvertemnt qu'elle ne le serait, lors du baptême (5), à Jean le précurseur ou, lors de la transfiguration, à Pierre le chef des apôtres (6) ? A qui donc, plus clairement qu'à celle qui enfantait dans le temps le même Fils qu'il engendrait dans l'éternité, Dieu le Père devait-il certifier : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me suis complu (7) » ? Sur cette

(1) « Satis congruenter... » Ibid., sol. 1.
(2) Ibid., concl., sol. 1-3.
(3) « Quae excedit statum viae... » Ibid., concl.
(4) D'après II[a] II[ae], qu. 1, art. 8, concl.
(5) Matth., III, 13-17.
(6) Ibid., XVII, 1-6.
(7) Ibid., III, 17 ; XVII, 5.

éclatante attestation Jean-Baptiste basait ce qu'il y avait en lui de plus profond dans sa foi au Christ (1); Pierre aussi (2). Sans aucun doute Marie aurait besoin, pour les actes de son incroyable maternité, d'une foi plus absolue, plus éclairée, plus assurée : autrement sa petitesse serait comme écrasée sous l'immensité de son rôle. C'est pourquoi il paraît loisible de penser qu'elle eut, pour soutenir sa foi, plus que des révélations, des instants de vision (3).

A quels moments purent avoir lieu ces éclairs sublimes de ravissement en Dieu? Il n'appartient à personne de le dire. Est-ce qu'ils se répétèrent par exemple aux heures bénies de l'Annonciation et du divin Enfantement, au jour de la Résurrection du Sauveur, aux approches de la sainte Dormition? Nul ne saurait le dire. Nous ne pouvons même pas affirmer qu'ils ont eu lieu, puisque notre foi ne nous l'apprend pas, et peut-être en ai-je déjà trop dit? Que ma sainte Mère alors me le pardonne. Si j'ai, avec beaucoup d'autres de ses enfants, de telles suppositions sur la façon dont il a pu lui être donné de regarder le Seigneur, je n'ai point voulu trahir, certes, la spéciale beauté de ce fait que le Seigneur « n'a regardé en elle que ce qu'elle appelle la bassesse de sa servante (4) », une condition pareille à la nôtre.

La suite méritoire des mystères

Il me semble que nous aurions désormais tout ce qu'il faut pour approfondir un à un les mystères de la vie voyageuse de notre Mère et pour discerner ce que chacun d'eux apporte à la maternité de grâce, en quoi il y contribue, ce qu'il en contient. Car tel est, ne l'oublions pas,

(1) Jean, I, 32-34.
(2) II Pierre, I, 16-19.
(3) IIª IIæ, qu. 175, art. 3, sol. 3.
(4) Luc, I, 48.

l'objet formel de notre pieuse recherche : voir comment nous sommes réellement compris et intéressés dans les mystères de la très sainte Vierge, et cela en toute vérité (1).

Dans cette méditation je ne puis tracer que de grands traits. J'insinue plus que je n'explique. Il appartient à chacun d'observer ce qui s'est fait, de retenir ce qui s'est dit, et de repasser tout dans son cœur, comme s'y appliquait si parfaitement, au dire même de son historien, celle qui a vécu pour nous les mystères où nous voulons nous reconnaître et nous retrouver en elle (2).

A la réflexion je distingue comme quatre périodes dans la suite des actes qui ont mérité notre grâce. Chacune d'elles me paraît commandée par un fait majeur, par une sorte d'événement capital qui lui donne tout son sens. Et chacune d'elles aussi me paraît augmenter à proportion le mérite de Marie et sa maternité de grâce. Les quatre mystères capitaux qui orientent ou polarisent à notre profit la vie de Marie, c'est l'Immaculée Conception, l'Annonciation, la Compassion et l'Assomption.

(1) D'une vérité toute théologique, c'est-à-dire aperçue à la lumière de la foi et déduite toujours des principes et des documents de foi. Car je me plais à penser qu'aucun de ceux qui veulent bien me suivre n'est tenté de regretter ce parti-pris de théologie. Il résulte peut-être de ce dessein que mon portrait à la très sainte Vierge offre moins à l'imagination. Mais, s'il parle davantage à l'esprit et au cœur, n'est-ce pas préférable? Il est bien certain que sous cette haute et pure lumière de foi l'humble Vierge Marie ne fait point figure d'un mythe irréel ou lointain. Pour ma part je la vois ainsi plus existante et plus vivante que n'importe laquelle des filles ou des femmes d'autrefois ou d'aujourd'hui. A ma clarté de ma théologie je l'ai si distinctement sous les yeux qu'elle me paraît vraiment « bénie entre toutes ». Toutes, je l'ai dit, me servent à la comprendre et à me la représenter. Mais à leur tour elles n'acquièrent, je trouve, leur parfaite beauté spirituelle, et surtout celles qui sont le plus vénérées et le plus aimées, que si elles lui ressemblent, la reproduisent et la continuent mystiquement. (Voir *La Vie Spirituelle*, 1930, novembre, p. 104 sv.)

(2) Luc, II, 19, 51.

Toute l'enfance et toute l'adolescence de notre Mère nous sont révélées dans le rayonnement de l'Immaculée Conception. Tous les dons de nature et de grâce que la Vierge va mettre de si grand cœur au service de sa maternité étaient en germe dans ce premier mystère et n'avaient cessé de croître par la grâce de ce mystère. Je ne suis pas surpris que Marie puisse trouver dans ce privilège originel comme une véritable et suffisante définition d'elle-même (1). Notre Mère, c'est une Immaculée Conception. Quand on a dit cela, à certains égards on a tout dit.

A l'Annonciation se rattache le divin Enfantement. Et sous le signe de ce mystère se déroule la jeunesse de la très sainte Vierge, toutes les belles années fécondes de la quinzaine à la quarantaine. L'étonnante petite femme qui n'a rien perdu de sa virginité y est tout occupée de sa maternité. Elle est toute à son Enfant. Or cet enfant ne lui vient point d'un homme et ne lui est point donné pour elle seule. Elle offre sa chair au Verbe qui se fait chair, elle lui compose un merveilleux « habitat » parmi nous (2), elle est « le paradis de l'Incarnation (3) », la servante de cette « plénitude de grâce et de vérité », afin que nous en vivions (4).

La Compassion est liée à la Passion et se consomme dans la vue du Crucifiement. Mais en réalité ce n'est pas là une heure isolée dans l'existence de Marie non plus qu'en celle de son Fils. L'insondable grâce qui dès la première heure les avait animés tous les deux ne cessait de créer au plus intime d'eux-mêmes « une pente irrésistible vers la Croix (5) ». La grâce de l'Incarnation tendait « de tout son poids (6) » à celle de la Rédemption. Notre

(1) Telle est la déclaration de Notre-Dame de Lourdes.
(2) Jean, I, 14.
(3) Beau mot du P. Monsabré.
(4) Jean, I, 16-17.
(5) Grand thème du P. Chardon.
(6) Encore une expression du P. Chardon.

Mère dans le Christ nous avait, tout le temps peut-on dire, mérité l'une et l'autre, car en nous assurant si bien la première elle s'était plus que personne associée à la seconde. Le suprême sacrifice qu'elle allait accomplir aux approches de la cinquantaine avait certainement dominé toute sa vie et « transpercé son âme (1) ». Sa pitié pour nous s'en était trouvée accrue d'une manière indicible. Sa maternité en avait reçu dès la première heure une sorte de maturité héroïque et « le fond de son cœur, selon le mot du saint vieillard Siméon, s'y était découvert (2) ». Son mérite en avait acquis cette espèce de profondeur et d'immensité que nous avons essayé de dépeindre (3). Quelle qu'eût été la joie du divin Enfantement, la chrétienté ne pouvait s'enfanter que dans les douleurs de la Compassion.

Il fallait du reste que la Bienheureuse Vierge « souffrît ainsi pour entrer dans cette gloire (4) » où nous avons besoin qu'elle soit aujourd'hui. On est peut-être étonné que je compte l'Assomption au rang des mystères de la vie présente. Mais, de même que le rayonnement de l'Immaculée Conception me paraît expliquer la magnifique aurore de cette existence spirituelle de Marie, l'attraction et, si je puis dire, l'enlèvement de l'Assomption me semble seule en expliquer la fin, qui ne fut pas un crépuscule et ne subit aucun déclin. Quinze ou vingt ans encore, nous ne savons au juste, Marie continua de servir la sainte Église naissante, le Christ dans ses membres. Elle se fit un mérite d'agir encore assez pour être l'incomparable garante de l'Incarnation, et de pâtir en son exil pour être jusqu'au bout la bonne ouvrière de la Rédemption. Cependant, comme ces dernières années de la très sainte Vierge ne nous sont guère connues que par le mystère final, je les crois en fait foncièrement gouvernées par lui. Tout s'efface devant l'Assomption. Ou, si l'on

(1) Luc, II, 35.
(2) Ibid., 34-35.
(3) Voir *La Vie Spirituelle*, 1930, novembre, p. 37.
(4) Luc, XXIV, 26.

préfère, tout se prépare pour l'Assomption. Marie est devenue non pas une vieille femme mais un être ardent, tout menu, tout spiritualisé, déjà tout absorbé en Dieu et presque plus de ce monde. Et, même pour nous, « il vaut mieux que ce soit ainsi, il nous est bon que notre Mère s'en aille (1) », car cette disparition en Dieu met le comble à son mérite et inaugure par une sorte d'anticipation les grands actes de sa maternité céleste : « Quand je m'en serai allée, nous confie-t-elle, et que je vous aurai préparé une place, je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis vous soyez vous aussi (2). »

N'avons-nous pas, en considérant ainsi la suite des mystères, l'impression saisissante d'y retrouver pour ainsi dire le total du salut et de la vie dans le Christ ? La très sainte Vierge est plus en liaison avec Jésus-Christ que ne peuvent l'être tous ceux qui ont préfiguré ou perpétué, même le plus expressément et de la manière la plus spéciale, la sanctification opérée par le Christ. Choisie pour être la Mère (3), Marie est en liaison avec son Fils à tous égards et à tout moment. Elle n'est jamais sans Jésus-Christ, et l'on n'a jamais Jésus-Christ sans elle. Elle est la grande chrétienne méritant pour tous les chrétiens.

Écoutons encore ce raisonnement théologique de saint Thomas, raisonnement si réaliste, si appuyé sur des documents de foi. Entre les grands exemples de sanctification qui sont pourtant d'avant le Christ quoique dus à ses mérites futurs, l'Écriture en signale deux comme particulièrement insignes : celui d'un prophète, le doux et douloureux Jérémie, et celui du précurseur, Jean le baptiseur. « Assurément, dit saint Thomas, on ne peut pas assigner une raison aux jugements de Dieu ni prétendre prononcer pourquoi il accorde tel rôle en la grâce à celui-ci et pas un autre. Cependant il paraît convenable

(1) Jean, XVI, 7.
(2) Ibid., XIV, 3.
(3) « Electa in matrem », saint Thomas, texte ci-dessous.

de penser que, si ces deux personnages ont été sanctifiés d'une manière exceptionnelle, c'est parce qu'ils étaient destinés à préfigurer d'une façon éminente la sanctification qui serait faite par le Christ. Or c'est surtout par sa Passion et par le baptême que Jésus devait engendrer et sanctifier les siens. Et précisément Jérémie a eu le mérite de prédire la Passion du Messie très ouvertement par paroles et par gestes et de la préfigurer très expressément par ses souffrances, et Jean-Baptiste, le mérite de préparer les gens par son baptême à recevoir celui du Sauveur. Mais il est bien évident que la Bienheureuse Vierge, puisqu'elle a été choisie par Dieu pour être la Mère, a obtenu une plus ample grâce de sanctification que Jean-Baptiste et Jérémie qui, eux, n'ont été choisis que pour préfigurer sur un point spécial la sanctification dans le Christ (1). »

Marie, encore une fois, c'est tout le Christ qu'elle attire en ce monde et qu'elle donnera indéfiniment au monde. Jésus a commencé et fini sur les genoux maternels de cette femme. C'est là qu'elle a reçu à sa venue au monde le bel enfant de l'Incarnation, et là qu'on a déposé à sa sortie de ce monde le cadavre nu et sanglant de la Rédemption. Et nous savons pertinemment que le rôle de cette sainte et divine Mère ne se borne pas à l'extérieur des mystères de notre salut. Il en pénètre, il en atteint tout l'intérieur. Toute la grâce de l'Immaculée Conception l'y a préparée. Toute celle de l'Assomption l'y a consommée. Et puisque cette maternité se déploie et s'exerce si spirituellement, il est inévitable que nous soyons tous englobés en elle.

« Il en résulte qu'elle peut sauver de façon définitive ceux qui vont par elle au Christ et à Dieu, puisqu'on est bien sûr qu'à la suite et en récompense d'un tel mérite elle est toujours vivante afin d'intercéder pour nous (2). »

R. Bernard, O. P.

(1) *Somme*, III^a^, qu. 27, art. 6, concl., sol. 1-2.
(2) D'après Hébr., VII, 25.

Madame Swetchine [1]

Non loin du salon de l'Abbaye-au-Bois où Madame Récamier exerce la séduction de ses bonnes grâces, un autre salon qui, sans se poser en rival ni chercher un contraste voulu, s'en distingue pourtant par le ton de sérieux comme par les convictions catholiques de la plupart des hommes qui y fréquentent : voilà dans l'esprit d'un homme averti des choses de 1830 à 1860 ce qu'évoque le nom de Madame Swetchine.

La plume facile du comte de Falloux nous avait laissé d'elle une *Vie* qui se lit avec intérêt, et sa main pieuse avait recueilli une correspondance étendue et divers écrits non destinés au public. On y retrouve les dons de la maîtresse de maison de la rue Saint-Dominique : bonne grâce, faite de sentiments délicats qui affleurent sous l'esprit et l'enjouement; mérite fort rare de dire sur les sujets du jour le mot juste avec aisance et sans appuyer : le tout semé de pensées pénétrantes, comme faites exprès pour un recueil à la Joubert.

Des sept volumes in-12 on eût tiré un délicieux florilège.

Du point de vue strictement littéraire, il fallait s'en tenir là. C'était suffisant pour nouer connaissance avec

(1) *Une Russe catholique : Mme Swetchine*, par M. J. Rouët de Journel, S. J. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris VIII[e].

un de ces auteurs d'il y a cent ans chez qui, sans trop s'attarder, il y a profit à passer quelques heures, comme on salue au passage un bon pastel de l'époque pour revenir aux maîtres.

Avec raison le Père M.-J. Rouët de Journel a pensé qu'un autre intérêt, supérieur au simple mérite littéraire, s'attachait à la vie comme aux écrits de Madame Swetchine et leur donnait aujourd'hui un spécial à-propos.

A frais nouveaux il a repris l'œuvre du comte de Falloux et nous offre une *Vie* mieux informée, plus critique, et sans doute aussi d'une psychologie plus pénétrante. Il a dépouillé de nouveau les volumineuses « Archives » réunies au Bourg-d'Iré et exploitées un peu hâtivement par le premier biographe, et utilisé par surcroît quelques écrits épars.

Répondant à nos exigences, il restitue la minute et l'ordre parfois bouleversé des textes : tout spécialement du précieux cahier dénommé par le comte de Falloux *Journal de la conversion*. Nous comprenons aujourd'hui que, pas plus qu'un Journal de bord, pareil écrit ne souffre la moindre altération, qu'il y a crime de faux à ajouter, supprimer ou déplacer dans la déposition de ce témoin de valeur unique.

Du fait de ces restitutions, le personnage n'a pas subi proprement une transformation. Cependant des précisions utiles se sont révélées, des rapprochements lumineux peuvent se faire ; et, surtout, c'est une sécurité que rien ne remplace de pouvoir fonder notre étude d'âme sur documents bien garantis.

Ame de lumière, dans toute la force du terme : c'est ce qui résume le mieux, croyons-nous, l'intérêt de cette vie en même temps que c'en est l'unité.

Ne devons-nous pas regarder comme la récompense de

sa droiture, de son courage persévérant à chercher la lumière, ce rayonnement si pur qu'elle exerça ensuite sur son entourage? Elle, convertie de la veille, devint un guide de loyalisme et de parfaite orthodoxie pour les catholiques les plus marquants de la Monarchie de juillet. De ce fait quiconque a pratiqué tant soit peu les convertis appréciera la singulière valeur : il est si rare de rencontrer chez eux, unis au zèle du néophyte, et la parfaite pondération et le sens catholique sans gauchissement.

Avec beaucoup de raison le nouvel historien, tout en parcourant avec quelque détail l'ensemble de la vie, s'est arrêté avec complaisance, en deux études capitales, à la conversion, puis à l'influence exercée par Madame Swetchine (1).

Les péripéties extérieures sont ce qui nous intéresse le moins en cette attachante biographie. La vie s'encadre du reste en des événements politiques suffisamment connus, et il nous suffira d'en indiquer ici les très grandes lignes.

Née en 1782 à Moscou, sous le règne de la grande Catherine, Sophie Petrovna Soïmonof passe toute la première partie de sa vie jusqu'en 1815, date de sa conversion, parmi cette haute société russe que le Père Rouët de Journel connaît bien par la longue fréquentation de ses études slaves, et dont il nous offre un très vivant tableau. Sous le régime d'arbitraire et de terreur du fantasque Paul Ier (1796-1801), comme sous le régime du généreux et parfois chimérique Alexandre, elle nous apparaît brillante, un peu désœuvrée et, malgré la corruption

(1) Livre I, ch. III et IV : Vers le catholicisme. — Dernière étape. — Livre II, ch. IV : Les grandes années.

inévitable aux abords d'une cour, sympathique par bien des côtés.

L'attachement sincère de cette société à son Tzar; le bon ton, la haute culture, la cordialité qui règne dans beaucoup de ses salons; la large hospitalité, qui s'est faite spécialement accueillante aux émigrés français, composent un milieu où de beaux caractères, de nobles vertus trouvent à s'épanouir.

Sans parler de la duchesse de Tarente et du chevalier d'Augard qui en sont le ferment de sainteté, ni du comte de Maistre qui y porte, avec sa note de distinction, l'élévation de son caractère; dans le monde russe, chez les Protassov, les Golitzyne, les Tolstoï, les Golovine, les Rostoptchine, le catholicisme acclimaté par eux a rencontré des sujets d'élite, femmes surtout du premier rang, que sans éclat, mais sûrement, il a gagnées peu à peu.

Rien de plus intéressant que ce courant de conversions qui marque le règne d'Alexandre Ier, tandis que parallèlement s'exerçaient sur l'âme russe les attractions plus ou moins troubles du mysticisme de Madame de Krüdener et la puissante emprise des sociétés bibliques. De précieuses indications, quelques silhouettes sobrement dessinées, mais d'une ligne très pure font désirer d'en savoir plus long sur cette histoire du Catholicisme en Russie. Elles suffisent du moins à former à l'héroïne un cadre d'un parfait relief qui aidera à la mieux comprendre.

Un trait de la vie de Sophie Soïmonov suffit à montrer qu'elle faisait dès lors bonne figure dans la galerie des nobles femmes auxquelles nous faisions allusion. Mariée à dix-huit ans au général Swetchine, qui en a quarante, jamais elle ne donna prise aux soupçons d'un monde à l'affût des moindres apparences. Ayant remarqué l'assiduité du baron Grégoire Stroganov, un des plus brillants cavaliers de l'époque, elle quitta un jour brusquement le

salon où elle le rencontrait, et lui fit savoir pourquoi. Le baron, plus tard comte Stroganov, loin d'en garder rancune, devint par la suite l'un de ceux qui lui conservèrent la plus sûre amitié.

Malgré l'absence d'enfants au foyer, l'affection de Madame Swetchine pour son mari ne se démentit jamais. Le général atteignit sa quatre-vingt-sixième année : jusqu'au bout elle lui resta profondément attachée et dévouée.

Il nous apparaît forcément un peu terne, en son rôle de prince consort. Soldat sans reproche, il a encouru une première fois la disgrâce de son souverain pour avoir refusé les avances d'un ministre qui le trahissait; en 1812-13, à l'heure du sursaut de la Russie contre l'envahisseur, il s'est retrouvé à la disposition du Tzar et ses services ont été agréés pour organiser l'armement. Puis, de nouveau laissé sans commandement, il a suivi en France Madame Swetchine en 1815, et, à part un ou deux voyages en Russie pour l'administration de ses biens, il y partagea sa vie et ses relations mondaines, sans renoncer tout d'abord à une reprise de services, s'intéressant lui-même aux choses de France et suivant de loin les affaires de Russie. Peu ouvert, semble-t-il, aux spéculations religieuses, il ne paraît pas avoir jamais conçu de doutes sur les fondements de l'édifice orthodoxe qui, de si bonne heure, avaient inquiété sa jeune épouse.

La différence de religion n'entama pas l'union. Madame Swetchine souffrit seule, semble-t-il, de l'intimité diminuée. Dieu ne permit pas qu'elle eût la consolation de voir son mari la rejoindre dans l'Église Romaine, à laquelle elle avait sacrifié les plus chères traditions de sa famille et de son milieu. Ce fut jusqu'au bout l'épreuve de son naturel besoin d'affection, mais plus encore de son cœur d'épouse chrétienne. La mort subite du général

à quatre-vingt-six ans fut, semble-t-il, la plus grande douleur de sa vie.

Sa conversion intéresse à la fois l'apologiste et le psychologue, si tant est qu'on puisse les distinguer : disons, en les unissant dans une même intention, qu'elle attire le pieux scrutateur des voies de Dieu, de l'action de sa grâce sur les âmes. L'influence de la convertie retient l'attention de l'historien religieux.

L'apologiste est ravi tout d'abord de rencontrer un de ces esprits russes bien authentiques, dont il entend dire si souvent que leurs démarches, leurs procédés, leur logique — si l'on peut encore parler de logique en leur cas — n'ont point de commune mesure avec les nôtres, et de le voir venir à l'Église par la grand-route du raisonnement, de l'apologétique traditionnelle.

Non pas, certes, que la conversion soit conclusion d'un syllogisme. Madame Swetchine la première répliquerait que l'instant décisif se rencontra pour elle à l'âge de dix-neuf ans. Cinq minutes d'exaltation religieuse ont suffi alors pour obtenir d'elle tous les sacrifices et donner au reste de sa vie sa définitive direction. Le P. Rouët de Journel soupçonne, non sans vraisemblance, qu'il s'agit de la scène à laquelle nous avons fait allusion, où, par une brusque rupture, la jeune femme échappa plus encore aux trahisons de son propre cœur qu'aux séductions de Stroganov.

Sous une forme ou une autre, crise de fidélité à Dieu et à sa conscience : c'est, d'évidence, le fond de toute conversion. Ce n'en est pas moins, ou plutôt c'est par cela même question de fidélité à la vérité, à la lumière. Réduite, dans le plus fort de la crise, à un point lumineux sur lequel il faut contre vents et marées maintenir l'orientation, c'est toujours la lumière qui attire et

retient; qui peu à peu se révèle à la marche persévérante, jusqu'à l'heure, non pas du plein jour : il n'est pas d'ici-bas — mais de la route parfaitement reconnue et repérée, continuée en toute assurance dans le sillage d'un guide infaillible.

Cet amour du vrai, ce besoin de clarté fut la marque de Madame Swetchine. Son biographe l'a noté fort judicieusement. « Que l'on se place sur le terrain de la religion, du sentiment ou des lettres, Madame Swetchine a été éprise de clarté, de précision; elle n'a pu s'accommoder du demi-jour, de la demi-certitude, de la demi-confiance pas plus que de la demi-croyance (1). »

C'est ce sérieux dans la religion, dans la poursuite de la vérité passionnément aimée, imposant, comme elle dit, son frein et son calmant au caractère slave, qui donne à son cas toute sa valeur.

Elle est bien Russe en effet, et non seulement par son attachement à la Russie et à l'Eglise russe qui opposa une si sérieuse résistance à sa conviction déjà faite, par la fidélité à son prince dans des circonstances souvent méritoires et douloureuses; elle l'est à fond par le tempérament.

Naturellement religieuse et d'une piété sensible dont elle ne se défend pas, aimant les cérémonies, les chants, les traditions, les émotions en commun, presque toujours excessive en ses sentiments, elle passe de l'exaltation aux violentes et brusques dépressions (2). Un immense besoin d'affection, qui, après s'être essayé non sans quelques mécomptes « à vivre sans interruption dans une seule

(1) *Op. cit.*, p. 42.

(2) Qui niera que le travail auquel elle s'astreignit pour aboutir à la conversion, et dont nous allons parler, ne fasse songer à certain chapitre de *Cœurs Russes* du vicomte de Vogüé?

âme », se tourne en cette « bienveillance générale qui fut le roman de la seconde partie de sa vie ». C'est bien l'âme russe, et elle la garde jusqu'au bout.

Comment, avec ses dispositions naturelles et le peu de force de caractère qu'elle avoue, ne versa-t-elle pas dans l'illuminisme si en faveur autour d'Alexandre Ier? Comment, pour mettre en garde son amie de cœur Roxandre Stourdza, sut-elle au contraire trouver les accents du plus clair bon sens et du plus pur esprit de l'Évangile? Comment, non sans frémissement ni résistances, mais d'un pas si ferme, d'une montée si rectiligne, franchit-elle cette dernière étape vers la pleine vérité? Parmi les détresses et les arrachements douloureux du Journal de la conversion, comment la raison presse-t-elle toujours, inexorable?... Miracle de grâce sans doute; mais preuve aussi que l'âme russe n'est pas si fermée qu'on voudrait le croire à notre logique latine; ou plutôt que tout ce qui est vraiment humain y trouve écho et s'impose par-dessus toutes les rumeurs des sentiments et les résistances des habitudes.

L'histoire vaut la peine d'être brièvement rappelée.

Au mois de mai 1815, de plus en plus poursuivie par la question religieuse, inquiétée en sa foi orthodoxe par la conversion de plusieurs dames de la société, Madame Swetchine demande au prince Bariatinski l'hospitalité de sa propriété aux environs de Saint-Pétersbourg, dans un site admirable qui domine le golfe de Finlande.

Elle s'y enferme seule avec Nadine, sa fille adoptive, bien décidée à faire la lumière, à ne quitter sa retraite que munie d'une solution motivée.

La méthode de cette entreprise sera avant tout historique. L'*Histoire ecclésiastique* de Fleury — ce qu'il y a de mieux à l'époque — fournira le thème principal. Elle en emporte à la campagne les trente-six volumes; et, du

7 juin au 4 décembre, en une écriture fine et serrée, elle couvre 454 pages in-folio d'un résumé fidèle agrémenté de quelques notes ou réflexions. Parallèlement, dans un mince cahier de moindre format, que nous avons déjà, après le comte de Falloux, nommé le « Journal de la conversion », s'inscrit la courbe de ses impressions et l'avance quasi journalière de sa propre pensée.

A peine quelques rares diversions à la lecture de Fleury; et quelles diversions! Un livre d'*Azais* sur les compensations dans les destinées humaines; les Lettres de *Bolingbroke* sur l'étude de l'histoire.

Pareil labeur semblerait austère à un étudiant en théologie. De la part d'une femme de trente-trois ans habituée des salons de Pétersbourg il paraîtra héroïque.

Il ne tarde pas à aboutir. Dès le 31 août elle notait : « Mardi, 11 h. 3/4. Jour heureux où les ténèbres de mon esprit se sont dissipées quelque peu au *fiat lux* qu'une voix céleste fait résonner au plus profond de ma conscience. La clarté sans nuage ne la pénètre pas encore, mais le rayon précurseur qui la découvre me montre aussi à moi-même la route que je dois suivre. Mon Dieu, vous m'accordez autant de grâces que j'opposai jamais d'obstacles. »

Ce n'était pas encore « la foi qui ne se trouble de rien » suivant le mot de saint Ambroise qu'elle inscrivait trois mois plus tard en épigraphe de son dernier cahier de notes sur Fleury; mais celle-ci ne tarderait plus guère. Dès les premiers jours d'octobre l'abjuration était décidée. Le 7 du même mois, Madame Swetchine venait chercher le Père Rozaven pour assister un malade et l'emmenait dans sa voiture vers le moribond. Durant la route la décision fut arrêtée : le soir même elle faisait sa confession et elle communiait le lendemain.

Mais plus que les faits le travail intérieur nous inté-

resse, tel que nous le révèlent les documents incomparables dont nous avons parlé.

Vraie marche vers la lumière, avons-nous dit. Les raisons n'y suffisent pas : mais les raisons y ont leur rôle, plus important peut-être, en tout cas plus apparent chez elle que chez toute autre.

Ces raisons sont celles mêmes de nos traités classiques ; celles du bon sens et de la droite raison : car ce n'est pas dans les traités qu'elle les a puisées.

— Nécessité d'une autorité, d'un magistère vivant, qui manque à l'Église russe.

— Continuité et tradition en faveur du catholicisme, tandis que la position russe se révèle à elle comme l'abandon de positions anciennes.

— Enfin origine de la séparation qu'elle aperçoit nettement dans l'irritation des empereurs de Constantinople.

Les lignes suivantes sont un lumineux raccourci de ces raisons qui la décident :

« Les faits favorables aux idées des catholiques sont des preuves de même nature que celles qui établissent la vérité du christianisme. En les isolant on peut les combattre, leur opposer des arguments ou des faits, mais leur masse en impose et entraîne la conviction par la liaison et l'ensemble des témoignages réunis. L'Évangile établit de la manière la plus évidente la primauté de Pierre, qu'une vaine chicane tend à démontrer comme purement honorifique. Toute l'antiquité a vu dans les Papes les héritiers de l'apostolat de Pierre, et si, depuis, on a voulu le contester, on n'a pu le faire qu'en méprisant les témoignage multipliés des Saints Pères et des Conciles, qui déclarèrent si souvent que Pierre avait parlé par leur bouche. La suprématie du Pape n'est qu'un point lumineux au berceau du Christianisme. Ce point lumineux grandit imperceptiblement, s'étend, prend un nouvel

éclat qui pâlit quelquefois sans se perdre jamais. L'application des promesses de Notre-Seigneur à Pierre n'est pas toujours faite à l'Église Romaine exclusivement, mais elle est toujours présumée, et lorsque des témoignages authentiques s'élèvent pour l'attester, nulle réclamation ne vient en diminuer le poids. »

Quel apologiste dirait mieux que cette femme encore en route?

Lorsqu'il apprit la retraite à la campagne Bariatinski et le projet de Madame Swetchine, Joseph de Maistre s'émut : « Comment vous peindre, Madame, l'impression que m'a faite l'état que vous me décrivez? Que je voudrais être votre voisin! Un ami véritable est, au pied de la lettre, un conducteur qui soutire les peines, surtout les peines de ce genre. Si vous saviez comme je vois clair dans votre pauvre cœur! Vous me rappelez l'arrêt que j'ai porté contre lui; je ne le rétracte pas.

« L'entreprise que vous avez formée est un crime; j'espère que vous m'entendez sur ce mot crime. Pauvre excellente femme! Vous voulez donc jeter dans les bassins de votre balance, d'un côté Bossuet, Bellarmin et Malebranche, de l'autre Clarke, Abbadie et Sherlock! Et vous les pèserez sans doute! Mais pour les peser il faut les soulever : belle entreprise pour votre élégante main! C'est là le crime. Jamais, Madame, vous n'arriverez par le chemin que vous avez pris. »

Et les reproches continuent durant deux pages, sur ce même ton, que seules rappellent quelques-unes des plus belles lettres de Paul Claudel à Jacques Rivière. Pareille franchise fait honneur aux deux correspondants. Elle nous donne une idée de cette amitié toute d'estime quasi révérentielle qui de part et d'autre les unit.

Mais Joseph de Maistre voyait-il si clair qu'il le pensait dans le cas de Madame Swetchine? Manquant de la sou-

plesse voulue pour comprendre l'âme russe, et cette âme en particulier, il était, a-t-on dit, l'homme le mieux fait pour l'éloigner du catholicisme. Contre sa manière incisive elle se tenait instinctivement en garde. « J'ai souvent pensé que votre supériorité était plutôt un inconvénient qu'un avantage pour la cause que vous êtes si zélé à défendre », écrivait-elle. En somme deux esprits qui s'apprécient plus que quiconque, mais ne sont nullement en sympathie proprement dite. Leur amitié n'en est que plus belle et remarquable : elle n'en fut que plus solide. L'influence que, malgré le peu d'affinité naturelle, l'exemple et le commerce du comte de Maistre exercèrent en cette conversion saurait difficilement s'apprécier.

Quand il cherchait à détourner son amie de son projet, il jugeait sans tenir compte de son éducation encyclopédique, de son immense lecture et des justes exigences d'un esprit ouvert à tout. Tranchant, lui, le cas dans l'abstrait, il prédisait l'échec. Ce qu'il ne voyait pas, ou du moins pas assez, c'était la passion de vérité, le besoin de lumière, la droiture absolue. Ce que poursuit sa recherche anxieuse, ce n'est pas, comme les apparences donneraient à le croire, des prétextes pour demeurer en place ou des raisons contre le catholicisme.

Même quand la phrase se présente sous cet aspect d'apologie, quand elle paraît ne vouloir que justifier son attachement à l'Église Russe, ce qu'elle poursuit c'est encore la lumière à tout prix. De cela elle a conscience et s'en rend témoignage :

« Nous aimons toutes deux la vérité, et nous l'aimons sans fard et sans voile », écrit-elle à son amie Roxandre Stourdza.

Il est piquant, à l'époque même où malgré les objurgations de Joseph de Maistre elle poursuit son acharné labeur intellectuel, de la voir s'inquiéter de démarches,

toutes semblables en apparence, de cette amie, engagée dans les spéculations religieuses de Saint-Martin et de la baronne de Krüdener. Son instinct sûr lui indique que son cas n'est pas le même. Ce qu'elle reproche à son amie c'est « l'imagination et le rêve » en matière religieuse. Les déviations de celle-ci lui servent à prendre elle-même conscience plus nette des dispositions de simplicité, de droiture, d'attachement à la tradition de foi antique dont elle sent la nécessité et qui, malgré quelques ébranlements superficiels, demeurent au fond de toute son activité.

A l'heure même où l'angoisse d'une solution à trouver pour elle-même l'oppresse davantage, elle a la lucidité d'écrire :

... « dans cet essor de l'esprit [tel que vous le concevez], qui est peut-être le plus haut point de sa culture, voyons-nous, comme vous le voyez, retracé le caractère imprimé à la Religion dès les premiers temps du Christianisme? J'y vois une seule route uniquement approuvée, et toute espèce de déviation sévèrement désapprouvée; j'y vois l'imagination et ses rêves les plus brillants redoutés comme la source et les effets de l'illusion, une soumission sans bornes à ce qui est établi d'un commun consentement, un respect pour la Tradition presque égal à celui qu'inspiraient les Saintes Écritures et une parfaite conformité d'opinions avec les véritables chrétiens par les liens d'une fraternité pleine de charité sans faiblesse. Non, mon amie, ma foi n'est pas assez mal assurée pour que je craigne d'approfondir les bases sur lesquelles elle repose. Je dis comme vous : la religion chrétienne est non seulement la religion de l'amour, mais encore celle de la science. Plus je m'instruis, plus je réfléchis, plus enfin je vis de la vie de l'âme et de la pensée, plus je crois. Mais je ne sais si toute espèce de science en s'unissant immé-

diatement à elle lui est véritablement utile, si elle ne nourrit pas notre orgueil qui fait pâture de tout et si, quand on a trouvé la foi, la foi véritable, il n'est pas plus sage d'en faire germer doucement les vertus dans notre cœur que d'exposer notre esprit à s'égarer dans le labyrinthe de ces idées presque toujours ingénieuses, mais que la foi humaine peut-être a seule divinisées.

« Et moi aussi, chère amie, je me suis enfoncée dans les études dont le but est le même. Je me tiens le plus que je puis à la grande route, là où l'on a moins besoin de ce fil d'Ariane que vous trouverez en vous-même; j'avance péniblement à petites journées, n'ayant pour toute consolation que le sentiment de la ferme volonté que j'ai de connaître et d'aimer de plus en plus la loi de ce Dieu de miséricorde, en qui nous avons tant besoin d'espérer. »

Malgré la longueur et quelque embarras de style, cette page, datée du *15 juillet 1815, Campagne Bariatinski*, méritait d'être exhumée des volumes de la Correspondance. Les citations nombreuses et choisies du Père Rouët de Journel nous permettent d'assister de plus près encore à la marche conquérante.

Un double intérêt nous y retient.

Celui que présente par elle-même la marche d'une âme vers la lumière. Avance progressive, courageuse, coupée d'obscurités et de découragements. La brisure avec le passé apparaît nécessaire, mais combien redoutable !

« Ah! qu'il est cruel de se trouver dans une religion sans appui, dont les ministres sont sans lumières et sans zèle, d'être alternativement partagé entre celle où l'on aurait voulu naître et celle où l'on craint de mourir, quoiqu'on désire y vivre. Comment se peut-il qu'à la fois on tienne invinciblement à sa communion et qu'on soit plus irrésistiblement encore entraîné vers une autre? »

A l'heure de la décision, cette rupture se révèle plus douloureuse encore :

« On peut se résigner au blâme et à la désapprobation de la Société, à la persécution et à la haine de ceux qui gouvernent, de la science orgueilleuse et de l'ignorance malveillante; mais voir le lien de charité brisé entre nos frères et nous, se voir *exilée* et *proscrite* au milieu des siens, scandaliser les pauvres et les petits, affliger l'amitié, mettre le doute et le soupçon dans toutes les relations, porter en quelque sorte la main sur sa destinée pour la détruire, changer le sens de sa vie, la recommencer par de nouveaux hasards; ah! qu'il serait moins cruel de mourir! »

Ce scandale des âmes de bonne foi, cet abandon d'un bien qu'on tient ou qu'on a du moins réellement tenu jusque-là : ce fut la dernière, la plus subtile des objections, celle qu'ont si bien connue tant de convertis de l'Anglicanisme, qui en a retenu tant d'autres de faire le pas décisif. Attendre, demeurer dans la position où Dieu, semble-t-il, nous a voulus ; y faire tout le bien possible : n'était-ce pas la solution meilleure, sinon dans l'abstrait, du moins vu les circonstances?

Mais l'illusion, qui s'est présentée, n'a pas eu prise. Le texte du journal que nous citons, continue :

« Mais aussi rendre hommage à la vérité, *defying earth and confident in heaven*, obéir à sa conscience, immoler à Dieu ses dernières attaches, s'écrier dans un dernier sacrifice : *Consummatum est*, ah! n'est-ce pas un besoin mille fois plus impérieux que l'instinct d'un bonheur après tout mélangé et périssable? »

Enfin, le sacrifice accompli, c'est, non l'apaisement de toute souffrance, mais la paix qui surpasse tout sentiment, la joie austère, mais combien profonde, de s'être donné tout entier. Pour rien au monde elle ne l'échangerait; et quelle délicate manière de l'exprimer :

« J'ai beaucoup souffert et qui peut prévoir ce que je souffrirai encore? Mais, loin de regretter mes pénibles efforts pour arriver à la vérité, les sacrifices qu'elle a exigés, je ne voudrais pas aujourd'hui avoir reposé toujours dans son sein : je suis trop heureuse de m'y jeter. »

Cependant, outre l'émotion du drame intime, le Journal, avec les écrits qui le complètent, a pour l'apologiste l'intérêt plus spécial du *cas de conscience* de la conversion.

Cette conclusion à laquelle nous amène le dogme, que la situation de l'hérétique ou du schismatique même de bonne foi à l'égard de son Église n'est pas de même valeur que celle du catholique et qu'on ne pourrait juger de l'une par l'autre, trouve ici son illustration.

Au catholique — je ne dis pas : instruit — mais simplement au fait de sa foi, du catéchisme le plus élémentaire, tout changement d'Église apparaîtrait forcément comme une désertion, un naufrage de sa foi. C'est que la présentation par l'Église catholique, Romaine, en tant que telle, fait partie de sa foi. C'est par son intermédiaire qu'il la reçoit de l'Homme-Dieu sur la parole duquel il croit. Il sait que son Église *appuyée sur Pierre* est la légitime héritière et continuatrice du Christ, qu'en elle c'est Lui qu'il entend. La parole : *Tu es Pierre*, qu'il n'a pas pu ne pas retenir plus ou moins distincte, résonne comme une sourde harmonique en son cœur dès qu'il s'agit d'Église et surtout d'opposer à l'Église de Rome une société quelconque. Sa foi à cette Église et la préférence qu'il lui donne sont fondées positivement.

Chez le croyant sincère, protestant, anglican ou russe, la foi n'a pas cette précision. Il croit à Jésus-Christ et à sa doctrine, et son adhésion inspirée du motif propre de la foi : l'autorité infaillible de la parole de Dieu, acte d'une intelligence munie par le Baptême de la vertu théo-

logale de foi, est une foi vraie, surnaturelle, de même espèce que celle du catholique. L'Église même, messagère et règle de foi, n'en est pas totalement absente. Ce qu'il croit comme parole de Dieu lui a été transmis : la tradition par la chaîne des pasteurs et des docteurs en remonte aux Apôtres.

Mais cette Église ne lui est pas distinctement connue ; la notion lui en demeure imprécise. Son erreur inconsciente est de ne pas discerner dans le bloc chrétien qui matériellement procède de Jésus-Christ le filon demeuré pur, de se rattacher — matériellement toujours — à un courant dérivé, contaminé.

A la différence du catholique, il ne s'est jamais justifié ce choix. Tandis que le catholique n'a pu entendre parler de l'Église sans que le Pape, son chef, lui fût révélé comme le successeur de Pierre et l'héritier des promesses faites à Pierre, le Russe ne connaît son Église que comme celle où *de fait* il est né, et les autres Églises comme celles qui de fait ne sont pas la sienne ou même s'opposent à la sienne. Il sait les griefs de ses propres pasteurs contre le Pape de Rome. En tant qu'ils iraient à infirmer sa légitimité, il ne les a jamais tirés au clair. Les catholiques lui sont frères ennemis plutôt que descendance *illégitime* de la souche primitive.

C'est ce que manifeste encore nettement le *Journal*.

La conversion apparaît à Madame Swetchine comme une conséquence de fidélité à l'Église :

« C'est parce que je suis restée également soumise et exacte dans l'observance des dogmes et des rites grecs que j'ai été conduite à m'assurer de ce qui manquait à l'intégrité de cette Église et à me donner à celle dont les murs, de structure divine, ne peuvent connaître jamais ni brèche ni lésion. Si, comme tant d'autres, j'avais voulu, par l'incrédulité ou le faux mysticisme, démolir pierre

par pierre un édifice qui ne répondait pas aux besoins de mon intelligence, Dieu aurait sans doute permis que je me fusse égarée dans de fausses voies ; mais mon respect est resté inviolable jusque dans ma défection ; seulement l'édifice, inachevé et sans comble, ouvrant ses flancs sans défense à ses moins intrépides ennemis, cessa de me paraître un sûr asile, et je tournai mes regards et mes vœux vers cette *Sion* terrestre : *in atriis tuis, Jerusalem, Jerusalem quae aedificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.* »

Son travail s'est d'abord orienté vers une justification des positions russes. Assez vite elle s'est rendu compte qu'elles constituaient par rapport à l'Église primitive l'abandon d'une part de la Tradition. Dès lors la question du passage à une autre Église — question qui ne peut se poser pour le catholique fidèle — devenait une question, non tranchée certes, mais pratique, actuelle, à trancher ; et cela du seul fait de la lumière montant sur son horizon.

C'était affaire d'étude loyale, en même temps que de prière et de fidélité à la grâce. L'aboutissement ne pouvait manquer.

L'année qui suit sa conversion, 1816, Madame Swetchine quitte la Russie qu'elle ne devait plus revoir qu'une fois durant un court séjour.

Le reste de sa vie se passera presque entièrement en France, la plus grande partie à Paris.

Introduite dans la société parisienne par les anciens émigrés qui n'ont oublié ni la cordialité ni la haute culture de la jeune femme qui les accueillait autrefois, elle s'y sent d'abord chez elle. Il suffit de nommer les Richelieu, les Blacas, les Ségur, Mathieu de Montmorency et le comte Pozzo di Borgo, pour prendre une idée de ses premières relations. Par bien des côtés cette société ressem-

ble à celle où elle vivait à Pétersbourg. — Son cercle déborde vite ce monde un peu fermé de la Restauration; et, à partir de 1830 surtout, il n'est guère d'écrivain, d'homme politique qui, une fois ou l'autre, ne fréquente chez Madame Swetchine,

Chateaubriand, Lamartine, Madame Récamier s'y rencontrent avec Montalembert, Bonald, Falloux, le comte de Melun. L'action exercée par cette Russe convertie est incroyable. Tous sans doute ne subissent pas au même degré son influence; mais sur quelques-uns on peut parler de vraie direction spirituelle, et en plusieurs des grandes affaires religieuses qui occupèrent le second quart du dix-neuvième siècle elle eut, à n'en pas douter, un rôle de premier ordre, quoique d'arrière-plan.

Pas d'emprise autoritaire. Il n'est rien dont elle se garde davantage :

« Vous avez pu croire que l'ascendant que vous me laissiez exercer sur vous me rende plus précieux nos rapports, écrit-elle à Montalembert, rien ne serait moins vrai, mon cher ami. Si j'ai quelquefois accepté cette influence, c'est sans confiance en moi-même et uniquement pour qu'un autre ne la prît pas. Je me faisais votre lest et vous tenais par le pan de votre habit pour ralentir des mouvements trop rapides ou trop brusques. »

Sa discrétion, spécialement en matière de conversion — elle se souvenait peut-être de l'impression produite sur elle par Joseph de Maistre — ou en matière de vocation religieuse, est extrême. Le prince Gagarine, neveu de sa sœur, converti du schisme, puis entré en 1843 dans la Compagnie de Jésus, a rendu témoignage de cette réserve, en même temps que de son zèle :

« Ce qui me frappait le plus en elle, c'était l'amour passionné, le culte inaltérable de la vérité : on sentait, on

voyait que cette âme éprouvait une véritable jouissance dans la recherche, dans la contemplation, dans la possession de la vérité : c'était sa vie. Et dans cet amour de la vérité, rien qui ressentît l'esprit de parti, l'esprit de coterie. Elle savait bien que la foi catholique seule pouvait donner la vérité dans son intégrité ; mais elle savait aussi que des parcelles, des lambeaux, des reflets de vérité se retrouvent partout. Elle la démêlait merveilleusement au milieu des erreurs qui l'entouraient, elle la dégagait, elle la faisait briller de tout son éclat, elle la faisait rayonner sur tout ce qui l'entourait. C'est Dieu lui-même qu'elle voyait dans la vérité ; aussi elle l'acceptait avec amour, avec respect, sans s'arrêter à la main qui la lui présentait. Elle se réjouissait de la trouver sur les lèvres ou sous la plume d'un adversaire, d'un homme qui ne partageait pas ses croyances et ses opinions. Elle ne cherchait pas à avoir raison ; elle ne prétendait faire triompher aucun parti : elle ne voulait que la vérité. C'était un des grands charmes de son commerce. »

Et à Madame Swetchine elle-même il écrivait :

« Quoique vous n'ayez pas exercé à mon égard ce prosélytisme actif dont quelques personnes ont pu vous accuser, il n'en est pas moins vrai que l'un des principaux instruments dont Dieu se soit servi pour m'accorder la première et la plus grande des grâces, je veux dire ma conversion, cela a été le spectacle de votre raison si haute et si calme se reposant avec tant d'assurance dans la foi. »

A la veille de l'entrée du prince au noviciat, Madame Swetchine, informée, écrit à son tour :

« En de telles questions, tout ce qui n'a pas mission, c'est-à-dire devoir de parler doit s'imposer un inviolable silence. »

Ainsi, sans provoquer aucunement les confidences, elle

se tient simplement à la disposition de qui peut avoir besoin d'elle. « Que suis-je pour oser m'immiscer dans les secrets du sanctuaire? »

Elle est avec ses plus intimes amis « comme on dit qu'il faut être avec les rois : ne leur parler que de ce qu'ils vous parlent... ». Elle leur rend ce premier service de les *écouter* et de les comprendre, prête à rendre tout autre dont elle se croira capable.

Ses prédilections sont pour les humbles. Gilbert Laroche, le pauvre épileptique de Vichy qu'elle a su si bien s'attacher, et Parisse, la sourde-muette recueillie dans son hôtel de la rue Saint-Dominique et à qui elle passe quasi toutes ses fantaisies. Mais elle ne refuse à personne ni sa bonne grâce, ni ses interventions, ni son temps. Elle le laisse littéralement manger, et elle en trouve toujours cependant à donner à Dieu et aux pauvres, tout en se tenant au courant de tout.

Elle est agent de liaison, de bonne entente entre gens qui s'ignorent ou se méconnaissent. « J'aime qu'on s'aime », dit-elle joliment.

Pas d'autre visée en tout cela que d'être utile, de rendre service : Dieu saura, pense-t-elle, en tirer sa gloire. Elle est à la disposition de tous les Russes, sans distinction de catholiques ou de schismatiques; et, quand la politique et la question religieuse ont creusé entre elle et Lamartine « un abîme irrévocable », elle intéresse encore ses amis de Russie à une souscription pour l'édition des œuvres du poète.

C'est de cette sorte, sans le chercher, qu'elle a graduellement transformé son salon. Ce n'est plus un « bureau d'esprit », note Augustin Cochin, mais « une maison de charité à l'usage des gens du monde »; nous dirions volontiers « un Secrétariat central des hommes d'œuvres et de l'Action catholique », si l'on pouvait dépouiller

pareilles expressions de ce qu'elles gardent nécessairement d'administratif. Rue Saint-Dominique, le salon était devenu une annexe de la chapelle ; mais Sainte-Beuve est le seul, en une page assez injuste, à s'en offusquer. Nul des habitués n'en sentit diminuée ni la largeur de l'accueil ni la bonne grâce de la maîtresse de maison. Augustin Cochin parle du « prestige irrésistible » qu'elle exerçait sans le croire. « Porte toujours ouverte, aspect riant, intérieur recueilli, on venait [chez elle] prendre un peu de repos, beaucoup de courage, et chercher des conseils qui étaient aussi des bénédictions. »

Parmi ceux qui subirent plus profondément le charme, il faut nommer avant tout Montalembert et Falloux. L'âge, les services rendus lui permettaient de les traiter un peu comme ses fils. Elle avait conseillé, guidé le premier durant l'affaire si pénible de l'*Avenir*. La reconnaissance et l'attachement que lui voua dès lors le jeune chef catholique témoignent assez qu'elle fut un des principaux instruments dont Dieu se servit pour affermir sa fidélité au Souverain Pontife. Son rôle d'encouragement, de soutien, de conseil, ne fut guère moindre plus tard auprès du comte de Falloux dans la lutte pour la *Liberté d'enseignement* : rôle caché, comme il convient, mais non pas moins efficace, et peut-être décisif.

La situation était plus délicate encore à l'égard d'un Lacordaire ou d'un Guéranger. A la sollicitude quasi maternelle qui répondait à la confiance témoignée se mêlait ici le souverain respect du caractère sacerdotal. Elle sait à merveille les allier. De Lacordaire surtout on ne saurait dire tout ce qu'il dut à Madame Swetchine, et leurs rapports demeurent un modèle de véritable amitié en Dieu.

Il n'est pas jusqu'à l'austère Ravignan qui, lui envoyant une carte pour ses conférences de Notre-Dame, ne déclare :

« Je serais heureux que vous fussiez mon maître et mon tuteur pour me reprendre et me gronder. »

Cette influence, Madame Swetchine la dut avant tout à l'incomparable loyauté de son catholicisme. On se prend à son sujet à adapter la parole de Tertullien : cette femme a l'âme naturellement *catholique*.

Du premier coup elle s'est sentie à l'aise dans la communion romaine : « pour sentir combien il est désirable d'être catholique, il faut l'avoir goûté ». Ce qui la rend persuasive c'est bien d'avoir *goûté* le catholicisme, en même temps que sa grande intelligence se rend compte que « la question de l'Église c'est la question de la Vérité sur la terre ».

De là ce sens catholique à la fois si droit et si affiné qui lui fait juger comme d'instinct les hommes et les événements : elle exerce le *don de Conseil* à un degré rare chez les meilleurs catholiques de naissance.

La Communion des Saints rejetée par les orthodoxes la ravit.

La prétendue séparation de l'Église et de l'État lui apparaît, clair comme le jour, un véritable asservissement de l'Église.

Sur la piété vraie, la nécessité de l'ascèse, la coopération à la grâce, elle trouve la note juste et les mots qui conviennent. Elle écrit à la comtesse de Nesselrode :

« Il ne faut pas croire qu'une piété tendre, affective, sensible, soit la seule véritable piété; c'est peut-être ce qui en fait le charme, ce qui en donne davantage le goût, mais c'est souvent plus humain qu'on ne le croit, et la véritable notion d'une piété profonde et solide se compose d'éléments encore tout autres. Courber invinciblement la raison sous le joug de la foi, laquelle parle si haut à la raison, subordonner tout à un consciencieux examen de

ses devoirs; servir Dieu et sa cause dans toutes les occasions sans égard à aucune considération mondaine; ne voir dans le monde que Lui et dans les hommes que ses instruments; adorer ses décrets non pas d'un respect de commande, mais avec l'intime conviction que nous ne perdons pas un cheveu de notre tête sans qu'il l'ait permis pour notre bien; faire tout le bien qu'il est en notre pouvoir; travailler sans relâche à se connaître et à se corriger; supprimer le frivole et l'inutile; rapporter les choses qui passent à Celui qui ne passe pas; se regarder comme étranger ici-bas et voir dans le ciel sa véritable patrie : voilà, ma bien chère, ce qui nous initierait bien vite aux mystères de notre destinée future, voilà ce qui porterait en nous des fruits solides. »

Par-dessus tout l'*union* reste son idée chère et son grand souci, comme de saint Jean, dont elle a fait son patron de Confirmation et à qui elle a voué une dévotion singulière.

L'union entre catholiques est le but où tend le meilleur de son activité; elle emploie à le procurer sa grande influence et juge sévèrement ceux dont le zèle, même très sincère, lui paraît manquer de cet esprit.

Cette hantise de l'union n'est pas aveugle pourtant. L'union ne peut se faire que dans l'*unité*. C'est ce que rappelle une lettre de Lacordaire évidemment inspirée par elle, dont une copie a été conservée au Bourg-d'Iré. Elle est adressée à cette amie de Madame Swetchine que nous avons déjà rencontrée plusieurs fois : Roxandre Stourdza, devenue comtesse Edling, et elle mérite d'être méditée par quiconque s'intéresse à l'union des Églises :

« La plus ardente passion de ceux qui sont sincèrement hors de l'Église, c'est la passion de l'union. *L'union est l'ombre trompeuse de l'unité*... Quand les hommes s'embrassent sans s'aimer, ils ne sont jamais plus proches de

répandre leur sang. Voilà la raison fondamentale pourquoi l'Église catholique, qui est la vérité et la charité, procède par exclusion, tandis que toutes les hérésies ou schismes procèdent par voie de réunion... Votre penchant à l'union est un penchant qui vous accuse, loin de vous justifier. Vous n'avez qu'une ressource contre Dieu, qui est de lui prouver et de vous prouver à vous-même que l'Église grecque est la seule véritable Église hors de laquelle il n'y a pas de salut, et que toutes les autres doivent reconnaître pour mère et maîtresse; mais pouvez-vous en arriver là? Sentez la puissance de la vérité. Tout ce que pourront dire les schismatiques au tribunal de Dieu, c'est qu'ils ont sincèrement désiré l'union de leur Église particulière avec l'Église romaine, et c'est cela même qui les condamne, parce qu'ils auront *assez vu* pour comprendre qu'ils n'étaient pas à eux seuls toute l'Église, et qu'ils n'auront pas *assez voulu* pour se soumettre à l'Église qui se sent et se dit toute l'Église. »

L'accent trahit Lacordaire : Madame Swetchine en eût adouci l'âpreté; elle n'eût certainement pas dit autre chose.

C'est dans le volume du Père Rouët de Journel qu'il faut retrouver, avec le détail des interventions de Madame Swetchine, tant de textes si parlants, si pleins d'enseignements pour tous, pour ceux surtout qui de façon ou d'autre s'emploient auprès de nos frères séparés. N'auront-ils pas pour eux-mêmes profit à un contact prolongé avec cette âme à la fois si russe et si catholique? en même temps qu'auprès de ceux qu'ils désirent attirer à l'Église ils ne peuvent que gagner à la laisser parler. L'exemple de cette convertie et de son influence ne fonde-t-il pas les plus beaux espoirs?

Fourvière.

F. DE LANVERSIN, S. J.

Un témoignage sur la vie et les vertus d'Anne de Guigné

Je crois le moment venu de donner au public la déposition de la Mère Saint-Raymond sur la vie et les vertus d'Anne de Guigné. De tous côtés on demande des détails nouveaux sur cette enfant aimée de Dieu. Des grâces obtenues, semble-t-il, par ses mérites, quelques-unes paraissent vraiment miraculeuses : telle la guérison de cette jeune fille, que trois médecins envoient d'urgence à la clinique, avec un diagnostic des plus graves et des plus nets (une feuille de température affolante, les symptômes palpables de la pleurésie purulente), et qui arrive, quelques heures après, sans aucun mal, à destination : la radiographie en fait foi. Dieu semble donc nous autoriser à voir chez Anne de Guigné un modèle et une apôtre des enfants : tout ce qui la fera mieux connaître sera, croyons-nous, accueilli avec joie et profit.

J'ai reçu cette déposition, sous la foi du serment, le 20 octobre 1927, quelque temps avant la mort de la Mère Saint-Raymond. Pendant cinq ans elle fit le catéchisme à cette enfant incomparablement bonne; avec une attention émue elle la suivit et l'observa. « J'ai toujours mes enfants devant les yeux, me disait-elle; quand je me recueille, je les vois là, devant moi... Mais pour Anne, très particulièrement, tous les détails, tous les traits de sa vie sont vivants pour moi. Tout me frappait en elle. » Nous avons donc un témoignage direct et sûr, donné dans le moment où la mort qui s'avance impose à nos actes et à nos paroles une suprême gravité.

La valeur morale du témoin ajoute à l'autorité du témoignage. « La Mère Saint-Raymond de Pennafort, écrivent ses Supérieures, était une excellente religieuse, animée d'un grand zèle apostolique. Tous ceux qui l'ont connue gardent l'impression d'une âme dégagée des choses terrestres et n'aspirant qu'au bonheur de voir et de posséder Dieu.

« Aussi c'était le surnaturel qu'on venait chercher auprès d'elle. Son union profonde avec Dieu lui donnait un vrai pouvoir pour toucher et élever les âmes.

« Ce fut une grande épreuve pour sa nature ardente et si active que de se voir peu à peu complètement immobilisée par des rhumatismes. On put alors constater sa vertu solide et son abnégation dans une vie de souffrance et de privations. Que d'actes de patience, d'humilité, de renoncement, elle eut à faire pendant plus de quinze ans, tandis que ses membres ne pouvaient plus se mouvoir et que sa pauvre tête, de plus en plus inclinée sur la poitrine, ne pouvait plus se relever! C'est ainsi que Dieu acheva son œuvre de sanctification dans cette âme généreuse, si apte à comprendre la valeur de la croix et à l'accepter avec amour. »

Mais dans un témoignage, surtout d'ordre moral, c'est le jugement et la perspicacité du témoin qui importent. Mère Saint-Raymond, moins habile à juger des choses pratiques, avait, par contre, pour les choses de l'âme, une observation juste, nuancée et précise. Elle avait « un discernement remarquable à reconnaître les aptitudes d'âme des enfants. Ceux-ci étaient captivés par ses catéchismes et, se sentant compris, aimés, ils avaient pour elle une sorte de vénération et une entière confiance ». Chaque parole, du reste, chaque détail de cette déposition répond exactement à tous les autres témoignages : à vrai dire, elle ne m'a rien appris de nouveau, mais que de traits plus nettement dessinés et combien de nuances mieux mises en valeur!

Je laisse à ces pages le tour de la conversation, avec ses digressions et ses redites. La Mère Saint-Raymond, avant de mourir, les a soigneusement relues : elle y a trouvé l'expression exacte de sa pensée, et nous pouvons les considérer comme le document authentique de son témoignage.

fr. Ét. Lajeunie, O. P.

Première déposition

Humilité et modestie

D. — Croyez-vous que la vertu d'Anne était peu commune — extraordinaire — et qu'elle méritait réputation de sainteté ?

R. — C'est un témoignage unanime de la part de tous ceux qui l'ont connue ou vue de près. « Quelle est donc cette enfant si pieuse, si bonne? » disait-on spontanément.

Ce qui m'a frappé surtout, le voici. Anne n'a jamais excité la jalousie : elle inspirait le respect, l'admiration, l'amour, l'affection de tous, mais par sa vertu, beaucoup plus que par ses dons, qui étaient rares et charmants. Par ses dons elle aurait pu exciter la jalousie sans sa vertu, elle aurait éclaboussé les autres, mais elle restait si bien à sa place, par sa discrétion elle évitait d'écraser les autres avec un soin si parfait, elle savait si bien ne se mettre en avant que pour rendre service que tous subissaient le charme de sa vertu sans jalouser son excellence.

Oui, elle est toujours restée dans son coin, à sa petite place, et d'une manière qui surpasse de beaucoup une vertu déjà grande. Elle était si effacée malgré ses grands dons et son intelligence! Elle ne faisait point comme tous les enfants doués, qui brûlent de faire valoir leur petit talent : elle ne répondait qu'interrogée. Elle répondait avec modestie, de sa toute petite voix — elle n'avait qu'un souffle de voix! Elle ne cherchait jamais à briller, à faire valoir ce qu'elle disait; elle ne manifestait pas même sa joie de savoir. Elle avait si bien compris que tous les dons viennent de Dieu, que toute gloire doit revenir à Lui!

D. —Aucune trace d'orgueil intellectuel, de ce subtil orgueil de l'esprit?

R. — Aucune.

Dons d'intelligence et de sagesse

On sentait en elle le goût de Dieu. Non seulement le don d'intelligence apparaissait extraordinaire en cette petite âme lumineuse, et dès l'âge le plus tendre, dès le début de nos catéchismes (5 ans 1/2), mais on voyait en son cœur les manifestations certaines du don de sagesse.

Tout au début de son catéchisme, elle savait mal le mot à mot : un jour je la vis tout particulièrement embar-

rassée pour répondre à la lettre. La leçon était difficile : elle avait pour objet l'Église. « Répondez-moi, lui dis-je, sans réciter le mot à mot. Qu'avez-vous compris? » Elle m'expliqua parfaitement la leçon, avec des mots très précis et fort clairs, une netteté lumineuse.

Cette intelligence vive des choses divines allait grandissant : elle aimait le bon Dieu, vivait pour le bon Dieu, éprouvait le bonheur d'aimer Dieu, et Dieu donnait à son âme des lumières toujours plus vives.

A la fin surtout, sa vie était heureuse, profondément heureuse. Cette dilatation d'âme commença au moment où elle changea sa manière de prier, vers l'âge de 7 ans. Je venais de faire plusieurs catéchismes sur la prière. J'expliquai comment prier est avant tout parler à Dieu, lui parler comme on parle à quelqu'un qu'on aime. Anne saisit à merveille cet enseignement. Elle commença dès lors à prier sans livre et son oraison se transforma.

Ce que je disais au catéchisme d'ailleurs répondait chez elle à la parole intérieure, aux désirs, aux besoins, aux aspirations de son âme. Elle avait déjà compris ce que je lui enseignais, pour l'avoir expérimenté : ma parole n'était qu'une traduction, qu'une projection verbale de sa vie intérieure. Oui, elle avait l'expérience des choses qu'on lui enseignait, on ne faisait que les lui révéler, à la lettre.

Ce goût de Dieu, ce plaisir qu'elle éprouvait des choses de Dieu était extrême : c'était pour elle une vraie jouissance d'aller au catéchisme, de prier, d'assister à la messe, de communier : elle trouvait Dieu, et le bon Dieu la comblait.

J'ai souvent remarqué chez elle des touches de recueillement intérieur : c'est à ces moments-là que le « bon Jésus » lui parlait, avouait-elle.

Je suis intimement persuadée qu'elle a demandé à aller en Paradis : cela se sentait, tout trahissait cette impatience du ciel. Le bon Dieu l'appelait, elle en avait le sentiment : elle répondait à cet appel avec joie. Elle

n'en parlait pas à sa mère, pour ne point l'attrister, pour lui éviter cet immense chagrin, mais elle avait une certitude intime qu'elle mourrait bientôt : c'était frappant à la fin. Rien plus ne la retenait sur terre, je sentais que la mort ne lui coûterait qu'un sacrifice : celui de sa mère (1).

A la fin surtout, son culte pour sa mère était quelque chose de touchant : elle avait aussi une tendresse de vraie petite maman pour ses sœurs. Elle avait fait sur ce point des progrès très visibles, malgré son affection de toujours pour ces chères créatures de son cœur.

Une admirable droiture

Jamais elle n'a menti : elle avait une horreur invincible du mensonge. Un jour, sa sœur avait un peu triché, légèrement, oh! très légèrement menti. « Comment, Léleine, as-tu pu faire une chose pareille ? dit-elle scandalisée. Mais comment pouvais-tu dire cela, puisque ça n'est pas ? »

Et elle avait une vraie peine de cette indélicatesse. C'était admirable de voir en tout tant de droiture. J'ai beaucoup observé les enfants : il y en a bien peu qui ne trichent jamais au jeu. Anne jamais! Partout et toujours chez elle une entière droiture, une entière bonne foi : elle évitait tout ce qui est faux.

La perfection dans les petites choses

Une chose très remarquable aussi, c'était sa pureté d'âme, et l'extraordinaire perfection de ses actes. Oui, on sentait qu'elle mettait la perfection *dans chacune* de ses actions : elle avait compris cela, elle en vivait : elle mettait *tout son cœur* à tout. Quelquefois elle ne réussissait

(1) Même sentiment dans l'entourage de l'enfant. Anne, trois jours avant sa maladie, dit à son institutrice : « On a bien des joies sur la terre, mais il n'y en a qu'une qui dure, c'est celle d'avoir fait un sacrifice. » — Mademoiselle B. fut frappée par l'accent de ces mots, qui avaient un air de mystère : elle pense qu'Anne venait de faire alors le sacrifice de sa mère — elle seule la retenait sur terre.

pas, mais elle avait fait aussi bien qu'elle avait pu.

C'est pour cela qu'elle s'est usée si vite : elle se mettait *tout entière* en tout. On voyait une intensité d'amour très grande dans toutes ses actions : à la fin de sa vie, cette véhémence de l'amour était manifeste. Chose très frappante encore : l'ordre régnait autour d'elle, comme en elle. Il n'y a pas d'enfants parfaitement ordonnés : un jour ou l'autre, l'instinct reprend le dessus, malgré des habitudes acquises d'ordre et de discipline. Chez Anne je n'ai jamais constaté cela : elle plaçait chaque chose en son lieu, avec un soin parfait, et qui ne se démentait pas. Cette discipline, ce goût, ce sens de l'ordre, elle l'inspirait, le conseillait, l'imposait doucement à ses petites sœurs.

L'amour des pauvres

Je sentais chez elle un vivant amour des pauvres : elle pensait toujours aux pauvres. Elle cherchait à faire pour eux des économies, à ne rien gaspiller, à ne point abuser de l'abondance, pour leur donner davantage.

Je retrouve dans votre notice biographique l'écho de certaines leçons que je lui fis sur la pauvreté. J'avais enseigné à ces enfants le secret d'imiter Notre-Seigneur parmi la richesse : choisir les choses les moins belles, les moins luxueuses, les plus mesquines, pour imiter Jésus à Nazareth. Je crois qu'ici encore, comme en toutes choses, Anne faisait tout de suite ce qu'on lui enseignait.

La religion du cœur

D. — Avez-vous remarqué en elle les traits d'une foi vive et vraiment extraordinaire ?

R. — Oui, sa foi était belle, admirable : tout dans sa vie trahissait la foi vive, je vois chez Anne la foi toujours agissante. C'est la foi qui lui inspirait, du fond de l'âme, ce respect, cette tenue parfaite, cette mesure et cette gravité étonnantes qui accompagnaient tous ses actes de religion : cela venait du dedans, et non du dehors; c'était le

mouvement de la foi vive, et non le pli contracté par habitude ou discipline extérieure.

Elle se mettait sous le regard de Dieu avec une foi très grande. Parce qu'elle aimait Dieu, elle le voyait en tout : elle Le voyait en tout, parce que son cœur avait besoin de Lui et Le cherchait partout. Sa foi avait vie en son amour : c'était bien la foi qui opère par amour et s'épanouit en charité.

Je vois une manifestation singulière de son esprit de foi dans ce respect incomparable qu'elle portait à tous, et tout particulièrement aux personnes consacrées à Dieu : elle voyait Dieu dans le prêtre, elle allait à lui comme elle serait allée à Jésus, avec la même vénération, mais aussi avec la même confiance. Quel accent elle mit dans la réflexion que vous avez notée, au sujet de sa première confession : « Avoir peur du prêtre! mais comment pourrai-je en avoir peur, puisqu'il tient la place de Notre-Seigneur? » C'était le cri de son âme, c'était le fond de sa pensée qu'elle livrait. La « Mère » c'était aussi le bon Dieu pour elle : ce respect qu'elle avait pour moi, pour toutes nos Mères, m'a toujours beaucoup frappée. Ce n'était point politesse mondaine et manières polies d'une parfaite éducation : c'était quelque chose du respect, de l'amour, de la confiance, de l'abandon dus à Dieu.

Elle inspirait ces mêmes sentiments aux petites sœurs : « A la Mère on peut tout dire, il faut tout dire », leur soufflait-elle gentiment.

C'est bien cette confiance respectueuse qui lui fit vaincre son humilité en cette confidence qu'elle me fit. Aux enfants j'avais parlé de Nelly, des paroles que Jésus adressait à sa petite privilégiée.

— Et vous, Nénette, est-ce que le petit Jésus ne vous dit rien?

Je vis qu'elle hésitait à me répondre : par humilité elle aurait voulu garder le silence; mais son esprit de foi triompha vite de ce sentiment : elle voyait Dieu dans la Mère, il fallait tout dire à la Mère.

— Oui, ma Mère, avoua-t-elle, quand je suis toute recueillie, pas toujours.

— Et que vous dit-il, le petit Jésus?

Nouvelle hésitation, nouveau combat entre l'humilité et l'obéissance; enfin l'esprit de foi triomphe de nouveau.

— Il me dit qu'Il m'aime bien.

C'est assurément ce grand respect surnaturel qu'elle avait pour le prêtre, pour toute personne consacrée à Dieu, qui lui inspirait cette parfaite mesure dans sa conduite à leur égard, lui faisait éviter de répondre inconsidérément, d'interrompre leurs discours, de parler sans avoir été interrogée.

C'est encore son esprit de foi qui lui donnait cette grande confiance en Dieu que nous admirions chez elle : elle était vraiment très persuadée que Dieu conduit tout, que nous sommes dans sa main, que rien ne nous arrive sans être voulu de Lui, que *tout est bon* par conséquent. De là sa paix, sa sérénité, cette joie inaltérable en toutes sortes de contradictions. Car Anne n'a pas eu la vie facile qu'on pourrait imaginer. Elle avait très souvent mal à la tête, on devait interrompre ses études; elle était un temps ici, un temps ailleurs; elle devait quitter des amies, se détacher; tout cela devait lui coûter beaucoup, mais elle voyait la conduite de la Providence dans les moindres choses, et ainsi tout était bien.

C'est pour cela qu'elle aimait tant les Écritures : elle y voyait à découvert cette Providence de Dieu. L'histoire d'Abraham l'avait surtout frappée. L'ange venant arrêter l'immolation d'Isaac, la foi d'Abraham triomphante et récompensée, cela faisait battre son cœur.

Elle avait si bien compris que Dieu est tout, que sur terre notre vie n'a pas d'autre raison d'être que de L'aimer, de Le servir, d'aller vers Lui! Aller à Dieu continuellement, c'était sa vie : elle allait à Lui par toutes ses actions.

D. — Avez-vous remarqué en elle quelques défauts contraires à la foi?

R. — Aucun, aucun, aucun. Jamais, jamais, jamais.

D. — N'avez-vous rien remarqué qui fût contraire à la perfection de la foi ?

R. — Jamais! Je n'ai jamais vu Anne, par exemple, faire un signe de croix, une prière n'importe comment. Tous ses actes de religion étaient faits avec une foi vive et un grand respect. Et puis cette adhésion à Dieu pleine et entière! Elle croyait à fond : chez elle les vérités de la foi c'étaient des *certitudes*. Je ne sais comment vous exprimer cette *certitude* que j'admirais en sa foi.

D. — Vous avez peut-être trouvé en la foi de cette enfant des signes de cette *certitude* parfaite qui est le fruit du don d'intelligence, et dont parle saint Thomas dans le traité de la Foi ?

R. — C'est tout à fait cela. Je n'y avais pas pensé, mais c'est tout à fait ce que dit saint Thomas au traité de la Foi, question VIII, art. 8 (1).

Sur le sentier de la perfection

D. — Croyez-vous qu'elle soit arrivée à une perfection rare, vraiment peu commune ?

R. — Oui! Par exemple, il y a un abîme entre la petite Anne et les autres fillettes que j'ai connues. Chez Anne il n'y avait pas de défaut. J'ai vu beaucoup d'enfants dans ma vie, de tous les milieux, de toutes les qualités : Dieu m'a fait voir de bien belles âmes, j'ai pu admirer bien des prodiges de la grâce en ces petits cœurs : je n'ai jamais rien vu de comparable à l'action que le Saint-Esprit opérait chez Anne. Chez tous à côté du meilleur je trouvais la défaillance, chez la petite Anne point.

D. — Mais enfin n'avez-vous jamais constaté chez elle un mouvement de nature ? Prenons la contre-partie. Cherchons le mauvais côté.

(1) Comme je manifestais ma surprise devant une telle précision, la Mère Saint-Raymond m'avoua qu'elle faisait souvent sa méditation dans une traduction de la *Somme théologique*.

R. — Je n'ai constaté que deux fois un de ces mouvements de nature. Deux fois ? Une sûrement. La seconde, je n'en suis pas sûre. Une fois, la première année : elle avait à peu près 6 ans. Au départ des vacances, chacune donnait son adresse : château de-ci, château de-là. Et Anne, de sa petite voix, fit pareillement cette remarque : « Moi aussi j'habite un château, c'est même le plus beau de la contrée. » Mouvement de vanité !

L'année suivante, pendant la récréation, les enfants se jetaient à la figure de petites oranges amères, qui faisaient de fort bons projectiles. Le jeu devenait trop violent, je le défendis. Anne, qui mettait une extrême ardeur à ce jeu, n'entendit-elle pas ? Toujours est-il que, contrairement à son habitude, elle jeta encore trois ou quatre oranges. Je dus lui dire de cesser ce jeu. Aussitôt elle m'obéit. Elle n'avait peut-être pas entendu mon ordre la première fois : en tous cas, je relevai un peu de malice et d'espièglerie dans ce jeu où elle s'était visiblement laissée emporter.

Ce sont les deux seules choses défectueuses que j'aie pu relever chez elle de 5 à 10 ans.

Ce qui frappait au contraire chez elle, c'est son incomparable amour de la perfection. Une recommandation générale par exemple frappe peu les enfants d'ordinaire. Pour Anne, tout ce qui était recommandé était chose adoptée : j'admirais son désir d'obéir pour faire la volonté du bon Dieu. Il fallait lui mettre les points sur les *i*, tellement elle voulait obéir dans le détail. Durant les retraites, je dictais aux enfants les notes à prendre. Anne avait mal à la tête, sa difficulté à écrire sous la dictée lui rendait ce travail très pénible. Elle me dit sa peine. « Vous n'aurez pas besoin d'écrire ma dictée, Nénette. Réfléchissez vous-même, et notez ce qui vous aura le plus frappée. » C'est ce qu'elle fit toujours (1).

(1) Témoignage précieux. Ainsi les notes de retraite d'Anne sont un écho direct de sa vie intérieure et de sa réflexion.

Jusqu'où porta-t-elle cette perfection, cette unité, cette continuité, cette universalité dans le bien? Il serait difficile de le dire. Ainsi, je n'ai jamais vu Anne de mauvaise humeur, mais pas une seule fois. Son visage était toujours épanoui. Toujours la joie, toujours contente. Dieu sait pourtant si les enfants sont grognons, si les mouvements instinctifs de leur nature les font passer par tous les états! Chez cette enfant c'était la plus parfaite égalité d'humeur, et cela venait d'une admirable possession d'elle-même.

L'exquise charité d'un cœur d'enfant

Sa charité pour ses petites sœurs était aussi souriante que méritoire. Quand elles vinrent au catéchisme, au début, elles étaient fort timides, pleuraient, ne voulaient pas rester.

— Je resterai moi aussi avec vous, dit Anne.

Alors les larmes s'arrêtèrent, l'assurance revint : tout se calma.

Anne comprit que sans elle les petites sœurs s'habitueraient mal à leur catéchisme, et aussitôt de se dévouer.

— Ma Mère, est-ce que je pourrai venir au catéchisme, moi aussi?

— Bien sûr, mon enfant, vous n'êtes jamais de trop.

Et pendant un bon mois elle s'imposa ce sacrifice, car c'était bien un sacrifice pour elle. Ce catéchisme trop enfantin ne pouvait l'intéresser. J'admirai comment elle s'occupait d'un petite sœur pendant que j'expliquais quelque point difficile à l'autre. Et puis ce catéchisme se faisait à l'heure de sa promenade, et sans doute qu'elle eût aimé elle aussi aller courir avec son cher Jacques. Mais elle faisait ce sacrifice si volontiers!

Renoncement total

Plus je réfléchis à l'ensemble de tant de vertus, plus je vois qu'elles supposaient un *renoncement total*. A la fin de sa vie elle était vraiment morte à elle-même. C'était

un *oubli total* d'elle-même : elle n'existait pas à ses yeux. Elle possédait tous les dons du bon Dieu en assurance, elle allait à la perfection avec une incomparable sûreté, sans arrêt, sans défaillance, parce qu'elle n'avait pas même la pensée de se regarder. Non, elle ne considérait jamais si une chose lui faisait plaisir ou peine, mais simplement si elle était nécessaire, imposée par le devoir, voulue de Dieu, si elle faisait plaisir aux autres.

Anne de Guigné et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

D. — Ne trouvez-vous pas, ma Mère, qu'il y a une grande ressemblance d'âme et de spiritualité entre sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et Anne de Guigné ? Chacune a sa physionomie bien à elle, mais c'est la même voie, la même sainteté de petitesse.

R. — Oui, cela est frappant, mais Anne était beaucoup moins sensible que Sœur Thérèse. La volonté chez elle dominait tout, donnait à tout un élan fort et mesuré. C'était un admirable contraste de voir une si courageuse volonté dans ce petit corps de rien.

Ce qui me frappe, en lisant les notes des témoins, c'est qu'Anne mettait en pratique tout ce qu'on lui apprenait au catéchisme. Comprendre la perfection et la pratiquer, pour elle, c'était tout un : elle avait une volonté ardente avec un esprit de sacrifice universel. On sentait que la volonté dominait chez elle tous les caprices de la nature, et c'est très rare de voir une telle possession de soi chez les enfants, qui sont des impulsifs. Je n'ai jamais vu agir Anne par impulsion.

Plus j'y pense, plus je vois qu'elle était parfaite, tellement tout s'enchaîne en elle. J'ai toujours devant mes yeux les âmes de mes enfants, je me rends compte des moindres nuances. J'ai eu de bien belles âmes dans mon catéchisme; Anne les distançait toutes par son *universalité de perfection*. Chez les autres, à côté de l'excellent, le défaut apparaissait vite; chez Anne, point.

Deuxième déposition

D. — Avez-vous remarqué, ma Mère, qu'Anne eût une prudence extraordinaire, surtout à son âge?

R. — Je trouve la marque la plus frappante de sa prudence dans sa fidélité à demander conseil en tout et à ne rien faire que par obéissance. Je disais aux enfants : « Il faut vous éclairer, ne pas écouter ce que disent les domestiques, mais consulter votre maman, votre confesseur. » Anne suivit à la lettre ces conseils. Elle ne faisait rien sans l'approbation de ses directeurs-nés : elle prenait tous les moyens pour s'éclairer.

D'ailleurs c'était une âme parfaitement assise — elle n'exagérait en rien. Cependant, ayant deviné le penchant extraordinaire de cette enfant pour le sacrifice, je lui conseillai tout particulièrement de ne point faire de pénitence sans en avoir la permission. Elle y était fidèle. Il est rare de voir une enfant si jeune sachant si bien s'éclairer, consulter à point. Et en tout cela, une grande simplicité, une droiture parfaite, la plus grande insouciance de ce qui pouvait résulter d'ennuyeux ou de pénible de ses consultations. Elle se laissait conduire, c'était sa prudence.

Amour de la croix

La grande pierre de touche de sa sainteté, c'est son amour de la croix, *elle aimait le sacrifice*, elle faisait ce sacrifice d'elle-même sans qu'on s'en doutât, tant le sacrifice était devenu chez elle une seconde nature, un bonheur.

Un trait! J'avais invité nos enfants à faire des sacrifices pour les pauvres. « Nous allons travailler pour eux, leur disais-je. A Noël nous leur donnerons des récompenses : nous ferons une tombola, mais vous achèterez les objets aux enchères, et vous les paierez avec des sacrifices. Celui

qui sera plus riche en sacrifices pourra acheter les plus beaux jouets pour les petits pauvres. » Et chacune de travailler à se faire une fortune. La vente aux enchères eut lieu. J'avais réservé le gros lot pour la fin; l'enchère montait, montait toujours, mais à ce jeu de surenchère les bourses de sacrifices s'épuisaient les unes après les autres : ce fut Anne qui l'emporta — je crois qu'elle paya cette poupée par plus de cent sacrifices.

D. — Que pensez-vous de sa vertu de force, ma Mère?

R. — Elle apparaissait surtout dans sa constance; elle ne se démentait jamais, jamais. On ne pouvait pas se rendre compte qu'elle était vertueuse, tant elle était vertueuse. L'effort n'apparaissait plus à la fin, et cependant le renoncement était continuel. J'admirais sa bonne grâce à se renoncer pour rendre service. Elle aimait vraiment à se sacrifier : je vois là un caractère de force tout à fait admirable. Que de fois j'ai entendu : « Ma Mère, nous ne voulons pas faire cela. » Mais Anne aussitôt, de sa voix fluette et douce : « Je le ferai, moi, ma Mère, si vous le voulez bien. »

Elle regardait la souffrance comme un bienfait. La vie n'avait qu'un prix pour elle : elle permettait de beaucoup souffrir pour le bon Dieu. C'était chez elle une conviction profonde; elle venait d'une grâce rare, car peu comprennent le prix de la croix. L'Esprit-Saint seul peut l'enseigner (1).

Sa mère m'a rappelé ce détail frappant. Madame de Guigné avait une difficulté, Anne le devina. Puis l'enfant s'aperçut que la peine de maman avait disparu. Que fit-elle? ne sachant comment remercier le bon Dieu, elle alla littéralement se rouler dans les orties : ses petits bras étaient tout rouges de piqûres.

Anne a eu d'ailleurs une bonne part de souffrances dans

(1) La Mère Saint-Raymond fut clouée pendant de longues années sur la croix par des rhumatismes déformants — et tout laissait entendre qu'elle eût cet amour de la croix à un degré éminent. Quelques semaines avant sa mort, on vint lui raconter les derniers

la vie. Elle avait des maux de tête presque continuels; il fallait interrompre ses études, jamais une plainte dans toutes ses contrariétés. Vers l'âge de 8 ans, elle dut rester allongée sur une petite planche : elle eut une patience d'ange, je suis sûre qu'elle pensait être sur la croix avec Jésus.

Je la voyais si unie au bon Dieu que je me demandais si elle prenait plaisir à la vie : sa joie, très vive en tout, lui venait-elle du *seul amour de Dieu*, qui animait tout? je n'ai jamais bien su le comprendre. Mais je crois que sa joie ne lui venait que du bonheur d'aimer Dieu, d'être aimée de Lui.

Justus ut palma florebit

D. — Que pensez-vous de sa vertu de justice?

R. — Cette vertu chez Anne consistait en ceci, qu'elle rendait à tous le respect qui leur était dû avec une perfection achevée. Elle n'était point familière, mais très condescendante, très bonne. C'était beaucoup plus que de la politesse — fruit d'une éducation exquise : c'était de la révérence, l'effet d'une vertu profonde, le témoignage d'une délicatesse extraordinaire. Elle donnait de sa peine, au lieu de donner de la peine aux autres.

Son sens de l'équité, de la politesse, de l'aménité, était si vif qu'elle ne comprenait même pas qu'on pût y manquer. J'avais une fois au catéchisme des enfants de bonne famille, mais fort espiègles et mal élevées. L'une, un jour, donne à l'autre une claque. Anne en fut scandalisée. « Mais comment peut-on donner un soufflet à sa sœur? allait-elle répétant. Comment peut-on faire une chose pareille? » De telles choses la déconcertaient, elle ne les concevait pas.

moments d'une jeune religieuse, qui avait expiré comme dans un élan d'amour joyeux. La Mère Saint-Raymond, sur qui s'abattaient toutes les douleurs, fit cette réflexion : « Oui, c'est bien beau de mourir jeune, dans un acte d'amour; mais c'est bien bon aussi de rester sur terre pour y souffrir. »

Elle était si bonne! A la fin de sa vie, elle ne souffrait plus que de ce qui faisait souffrir les autres.

Sa discrétion était extrême : non seulement elle n'aurait jamais touché aux moindres choses appartenant à autrui, mais elle avait un sens exquis du juste et de l'opportun en tout; elle n'aurait jamais demandé ce qui ne convenait pas, elle n'était pas importune.

Elle était d'ailleurs soigneuse du bien d'autrui comme du sien propre; c'est bien rare chez les enfants.

Jamais je n'ai entendu sur ses lèvres, non seulement une calomnie ni une médisance, mais encore une parole désobligeante. Jamais je ne l'ai entendue manquer à la charité en paroles : elle était aussi aimable avec les enfants mal élevés qu'avec les autres.

Quelquefois je devais faire dévier les conversations qui tournaient mal et risquaient de blesser la charité. J'entendais Anne dire aussitôt : « Il faut écouter la Mère. » Elle me secondait avec zèle. Je ne l'ai jamais entendue prononcer un jugement défavorable, ni rien qui sentît la jalousie, l'envie, le dépit; je n'ai jamais rien saisi sur ses lèvres, ni une parole de moquerie, ni même d'ironie, quand de sottes réponses faisaient rire les autres enfants. Par tempérament elle aurait été facilement moqueuse, car elle était spirituelle, mais par charité elle s'abstenait de tout ce qui aurait pu peiner tant soit peu le prochain.

Tant de vertus ne s'expliquent pas humainement. Il fallait que l'Esprit-Saint en cette enfant fît toutes ces merveilles, parce que jamais une enfant n'aurait eu la force d'être aussi constante dans l'amour de la perfection.

Beati mundo corde

D. — Sur la tempérance et la pureté que sauriez-vous me dire?

R. — Anne avait une horreur instinctive de tout ce qui est laid : elle avait un vrai soin de cœur à se garder immaculée. « Je veux que pour Jésus mon cœur soit pur

comme un lis. » Cela, c'est elle! Sa pureté était rayonnante, il y avait en elle comme une irradiation de blancheur. Ce rayonnement frappait tout le monde. « Elle a des yeux tellement purs! disait-on. C'est vraiment extraordinaire. »

Elle était mortifiée en tous ses sens. Au catéchisme elle ne regardait que moi. Je lui avais donné le conseil de ne pas regarder dans la rue, par crainte de voir de vilaines choses; je suis certaine qu'elle a suivi ce conseil avec une rare perfection, tant elle avait d'empire sur ses regards. A l'église elle priait toujours les yeux fermés, quand elle ne lisait pas sur son livre. Elle n'avait pas cette curiosité naturelle aux enfants. Si on apportait quelque chose, elle ne se précipitait pas comme les autres pour dévorer des yeux l'objet inconnu. Elle regardait quand on le lui permettait, autrement non.

L'ardente charité d'une volonté forte

D. — De sa charité que pourriez-vous me dire encore?

R. — Anne cherchait vraiment à faire du bien à ses petites compagnes : c'était un poids, un besoin de sa charité. Son zèle des âmes était frappant : on sentait qu'elle *s'occupait* de leur salut. Elle *s'attelait* à la conversion d'une âme, en faisait son affaire; elle accumulait pour cela sacrifices sur sacrifices, demandait souvent des nouvelles de ses pauvres pécheurs, leur portait un intérêt de cœur. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il n'y avait jamais rien d'exagéré dans ce zèle : cela allait de soi, cette ardeur était soutenue, parce qu'elle était le fruit d'une vertu bien établie et puissante.

« Mais cette enfant était dirigée, poussée », m'a-t-on dit souvent. Non, je ne lui ai jamais fait aucune direction particulière; on sentait que Dieu lui-même faisait son œuvre en cette petite âme. Ce n'était pas une enfant « surchauffée », comme on pourrait se l'imaginer. D'ailleurs on ne surchauffe par une enfant : ce serait vite dégoûter de tout le pauvre petit courage tyrannisé. Croire

qu'on peut surchauffer une âme d'enfant, c'est faire preuve d'ignorance : c'est ignorer complètement la psychologie des enfants. On ne fait pas ainsi violence à la nature. Anne n'a jamais eu une culture intensive; elle n'a pas reçu plus que ses frères et sœurs. On la laissait jouer comme tout le monde; elle travaillait même un peu moins que les autres, parce qu'elle était maladive. Mais c'est la grâce qui faisait tout, et elle suivait le mouvement de la grâce; et plus elle donnait, plus le bon Dieu lui rendait, et plus Anne redonnait encore. C'était un mouvement de perpétuels retours et de perpétuels accroissements d'amour. Et ainsi, en vérité, cette enfant bénie « courait dans la voie des commandements », parce que le bon Dieu dilatait son cœur.

Elle a fait comme Thérèse de l'Enfant-Jésus : elle a correspondu en tout à la grâce. Elle avait les dons de l'Esprit-Saint, mais se disposait à en recevoir les effets par cette *volonté énergique* et cet *esprit de sacrifice* qui la caractérisaient; sans cette volonté, sans cette ténacité bretonne, qui servit comme de base humaine au travail de la grâce, cette âme ne serait pas allée aussi loin.

Il est admirable qu'elle ne se soit jamais découragée. Elle avait fait beaucoup de sacrifices pour son cher père, qui fut pourtant enlevé; elle ne se découragea pas. Sa volonté forte apparaissait en bien des détails. Elle avait, étant toute petite, avant sa quatrième année, des démangeaisons vives à la jambe; elle se tenait à quatre pour ne pas se gratter : c'était pour son papa. Elle ne suivait jamais l'instinct de la nature, mais celui de la raison et de la vertu. Du moment où je l'ai connue, je n'ai pas remarqué chez elle de ces mouvements instinctifs et comme passionnés.

Les grâces de l'enfance

C'était une enfant aimable : la simplicité de l'enfance la plus candide; aucun regard sur elle-même; héroïque

sans s'en douter! Elle avait un tel désir de voir le bon Dieu qu'elle tenait pour rien tout ce qu'elle faisait.

A sa retraite de 1re communion, je lui demandai quel était son défaut dominant. Tout de suite elle me répondit : « J'ai de la peine à obéir. » Elle était pourtant arrivée à obéir tout de suite, l'obéissance était devenue chez elle comme une seconde nature, et elle avait donné le pli à ses sens.

Elle découvrait ses moindres défauts avec une justesse d'analyse étonnante. Un jour, sa mère la trouve un peu triste :

— Pourquoi es-tu triste, ma chérie?

— Parce que je pensais que vous aimiez Jojo plus que moi.

— C'est de la jalousie, mon enfant.

— Je ne crois pas que ce soit de la jalousie, maman, je sais que vous m'aimez, que vous aimez Jojo, mais je crains que Jojo ne soit plus intelligent que moi, qu'il ne vous rende plus de services. Alors j'en ai un peu de dépit. Je crois que c'est plutôt de l'orgueil que de la jalousie.

Sur sa modestie, un trait encore. Anne ne parlait que quand on l'interrogeait : voilà pourquoi je ne me rappelle pas beaucoup de paroles d'elle. C'est par ses actions, et non par ses paroles, qu'elle prouvait sa vertu et son grand amour.

Elle était tout heureuse de la 1re communion de ses sœurs : elle en a joui. Elle les entraînait. Entre ces deux natures si dissemblables, elle faisait le trait d'union le plus parfait, achevait ce que l'une n'arrivait pas à faire et calmait l'autre trop vive. Ces enfants, qui auraient été une souffrance l'une pour l'autre, elle les faisait vivre dans une harmonie parfaite.

Le jour de sa 1re communion, sa joie fut inouïe : elle s'en allait de l'une à l'autre de ses petites compagnes, comme dans un transport. Ayant réuni tout ce petit monde, je leur dis : « Nous ne pouvions rien vous donner de meilleur, puisque nous vous avons donné Jésus. » A

ce moment brilla dans les yeux de Nénette un éclair de joie que je n'oublierai jamais. Elle prononça une parole que je ne pus entendre, mais son expression traduisait son exaltation intérieure. Elle devait avoir une vie intérieure très profonde : ce que nous aurons vu n'est rien, le plus beau sera resté caché.

Si l'on avait privé cette enfant de communion pour une faute, elle en aurait pleuré toutes les larmes de son corps, elle se serait désolée de ce malheur. Elle semble avoir eu le don des larmes. Je voyais en elle un je ne sais quel attendrissement, un mouvement d'âme très sensible inspiré par l'amour de Dieu; joie ou tristesse, tout en elle procédait de cet amour souverain : joie pour le bien, tristesse en pensant que le « bon Jésus » n'était pas aimé sur la terre.

Anne n'était qu'un souffle, une petite voix tellement menue, tellement douce... on l'entendait à peine. Et cette énergie, cette constance! Cela faisait un contraste admirable.

Elle souffrait en silence, sans aucune plainte, sans aucune parole.

— Vous avez mal à la tête? lui demandait-on quand on devinait son mal.

— Oui, ma Mère, répondait-elle alors.

— Allez vous reposer, mon enfant.

Et elle y allait simplement, sans cela elle serait restée à sa place et aurait continué son travail.

Anne était pieuse par un sentiment simple et profond, vrai surtout. Elle faisait sa méditation, mais ne faisait pas une réflexion extraordinaire. Elle allait simplement, selon la lumière que Dieu lui donnait. Elle ne *subtilisait* pas. La vérité était lumineuse pour elle, elle la voyait dans sa pure simplicité; elle n'avait pas ces obscurités, ces doutes, ces questions des esprits inquiets ou trop curieux.

Dieu pour elle n'était pas un étranger. C'était son hôte,

son ami présent, son Père. Chaque fois qu'on lui apprenait quelque chose sur Dieu, c'était un ravissement.

Encore une fois, rien de contraint chez cette aimable enfant : ça allait tout seul, par le poids de la vertu, qui était une seconde et toute céleste nature en cette âme comblée de Dieu. J'ai souvent vu de la contrainte chez d'autres, chez Anne jamais.

Madame la comtesse de Guigné avait demandé à la Mère Saint-Joseph (sa tante) de s'occuper de sa petite Anne.

« Comment pourrai-je m'occuper de cette âme? me confiait la Mère. Que puis-je faire? Je ne ferai que gâter tout. Nous n'avons qu'à laisser faire Dieu. » Et en effet c'était le plus sage.

Je cherche quels autres défauts on aurait pu trouver chez Anne. — Un peu trop d'amour de sa famille? Mais non! jamais elle ne disait, comme les enfants : Nous faisons ça, nous ici, nous là.

Elle n'avait point de paresse, travaillait avec une ardeur, un zèle étonnants. Jamais elle ne se montrait contrariée. On la dérangeait, on l'envahissait, on voulait être à côté d'elle; cela lui pesait, mais avec condescendance et simplicité elle se laissait envahir et déranger. Jamais aucune trace de vanité enfantine. Robes neuves, petits succès, elle ignorait tous ces événements heureux qui flattent l'enfance : son âme était ailleurs, elle était à Dieu, à son devoir, à ses délicats et continuels dévouements. Un mot résume tout : « L'Esprit-Saint faisait tout ce qu'il voulait dans cette petite âme. » Ce mot explique tout!

Saint Syméon le Nouveau Théologien ou Syméon le Jeune (949-1022)

Higoumène à Saint-Mamas de Constantinople, puis en exil, fondateur du couvent de Sainte-Marina.

Canonisé fin XI^e^ siècle par l'Église grecque avec le titre qui le place comme docteur aux côtés de saint Jean l'Évangéliste et de saint Grégoire de Nazianze, Syméon le Jeune est, sans aucun doute, le plus grand mystique du Moyen-Age byzantin.

Sa doctrine, directement dérivée de la pensée des Pères et du Pseudo-Aréopagite, s'insère dans la tradition spirituelle byzantine, elle-même héritière de l'ascèse contemplative orientale : saint Antoine, créateur du monachisme érémitique, tel que nous le représente la Vita Antonii *du grand Athanase, et son disciple saint Macaire l'Égyptien ; école sinaïte avec, en tête, Jean dit le Climaque. Elle ne se confond nullement, en tant que méthode d'oraison, avec les futurs* Hesychastes *ou « reposants » du Mont Athos. Doctrine pure de tout alliage hétérodoxe, sans le moindre soupçon de pan-*

(1) C'est par malentendu, à cause de la fausse attribution au Nouveau Théologien d'un traité, le *Methodos*, sur l'Oraison, sorti des cercles palamites du XIV^e^ siècle, que le nom de l'higoumène de Saint-Mamas, qui a vécu avant la séparation des Églises, a été omis dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes.

théisme, *puisqu'il ne peut y avoir d'identité d'essence entre le Créateur et les créatures. La dernière nature de Dieu, sa substance* (ousia) *absolument transcendante, est même considérée par le Nouveau Théologien — d'accord avec Denys — comme inaccessible et inconcevable « ténèbre divine ». Gnose chrétienne platonisante à base de théologie négative ou apophatique. Seules les Puissances divines sont révélées au monde dans la lumière de gloire qui brille éternellement. La vision* ontologique *est donc impossible à l'esprit créé.*

Doctrine patristique de l' « imago » et de la « restitutio » qui remonte à saint Irénée de Lyon (fin du IIe siècle). Transfiguration de l'homme tout entier, devenu « fils de la Résurrection », engendré pour l'éternité, après la purification progressive du corps et de l'âme. Cette catharsis *doit restituer en lui l'image divine effacée par le péché et les passions. Ascèse, ascèse négative et positive : « justice corporelle » et* apatheia, *ou impassibilité, que l'on trouve déjà chez Clément d'Alexandrie. Exercice des vertus chrétiennes, dont l'*humilité *— avec, comme signe sensible, le don des larmes — est le fondement; la* charité *— le couronnement. Toute-puissance de la grâce : médiate, par la voie des sacrements; immédiate : rencontre de l'âme avec l'Époux.*

La theoria *ou contemplation qui mène l'être humain, de par l'effusion du Saint-Esprit, à la déification participée ou* Theosis *: union suprême, fruit mûr de l'Eros divin, avec le Verbe-Sagesse. Intensité de l'extase-ravissement sous l'aveuglant éclat du Soleil intelligible, du Dieu Sauveur, du Verbe fait chair par amour de l'humanité* (philanthropia).

Religion christocentrique *et qui, par Jésus, révèle le mystère de la Trinité consubstantielle; religion d'un caractère affectif très particulier : dominante, sentiment de la révérence, frisson sacré devant l'ineffable majesté de l'Incarné glorifié et glorifiant, adoration du plan providentiel de la création ou « économie » du salut, tant exaltée déjà par saint Ignace d'Antioche à l'âge apostolique.*

La vie de saint Syméon par son disciple préféré Nicétas Stéthatos, traduite en néo-grec par Nicodème l'Hagiorite (XVIIIe siècle), a été tout récemment publiée dans les Orientalia Christiana *par le Père Hausherr, S. J., qui a consacré encore au grand Byzantin des pages suggestives dans sa* Méthode d'Oraison Hésychaste (*Or. chr., v. IX, 2*). *Vie d'ad-*

versité et de grandes tribulations qui s'achève dans une paix profonde, en odeur de sainteté. La découverte de ses reliques, cinquante ans après sa mort, lui ouvre la gloire posthume dans son Église-mère.

Œuvres encore incomplètement éditées : 1) près de 90 Logoï, *en latin* Orationes, *prêchées par l'Higoumène à ses frères, moines de Saint-Mamas. Pleines d'élévation, de couleur, parfois même de verve, ces Catéchèses (Discours) forment de véritables traités dogmatiques et didactiques où se fait jour un tempérament de feu, prêt à la lutte pour soutenir certaines croyances personnelles, telle que : nécessité de la vision, dès ici-bas, pour renforcer l'energeia du baptême; les sacrements, comme viatique de la contemplation et véhicule des Forces divines; privilège doctrinal des Spirituels. 2) 134* Kephaleia theoretica et practica (« *chapitres* » *ou maximes morales et mystiques*). *3) Le poème des* Hymnes de l'Amour divin, *traduit au XVI^e^ siècle par Pontanus, sous le titre de* Divinorum amorum liber. *Il se trouve, accompagné d'une notice de Leo Allatius sur Syméon Junior, dans la* Patrologie *de Migne (M., P. gr., t. CXX, Not. col. 310). Chef-d'œuvre d'émotion surnaturalisée, d'un style à la fois solennel, grave, pathétique et d'un lyrisme prenant, une des révélations les plus hautes de la littérature mystique chrétienne de tous les temps, et le premier message de ce genre, semble-t-il, qui nous soit parvenu.* Ex Oriente lux !

La traduction des quelques morceaux, choisis dans les hymnes symoniennes, et de trois fragments de ses Logoï *(discours) que nous présentons ici au public français est faite d'après la traduction moderne (1917) en russe du Père Panteleïmon. Très peu littéraire, elle serre de bien plus près le texte original que celle de l'humaniste Pontanus et surtout donne l'œuvre tout entière, sans rien tronquer : 60 hymnes au lieu des 40 latines. Cette œuvre, d'une théologie mystique profonde, est d'une lecture assez difficile et peut rebuter, par ses longs développements, par ses redites et apparentes obscurités, les catholiques non initiés à la pensée grecque orthodoxe. Nous n'en avons donc extrait que l'essence, nous abstenant volontairement de tout commentaire qui affaiblirait l'impression.*

Suivant l'exemple du R. P. Panteleïmon, la disposition typographique des vers a été gardée dans certaines pièces et,

une seule fois, on a essayé de transposer librement en alexandrins blancs le « colloque » de l'âme avec son hôte, à l'heure de la visitation suprême.

M. L.-B.

« Un terrible miracle excite mon cœur et m'oblige à ouvrir mes lèvres souillées. Je ne puis me taire, accablé par l'abondance des dons reçus. Toi qui as créé les oiseaux gazouillant en voix diverses, accorde à moi, indigne, d'annoncer, et par parole et par écrit, tout ce que Tu as fait en moi de par ton infinie Miséricorde ! Car ce que Tu m'as donné à moi, pèlerin mendiant, à moi, ignorant pécheur, est au-dessus de l'intelligence, véritablement merveilleux et mystérieux. »

SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN.

INTRODUCTION AUX HYMNES DE L'AMOUR DIVIN

Invocation à la Lumière

Viens, Lumière véritable; viens, Vie éternelle; viens, mystère caché; viens, trésor sans nom; viens, chose indicible; viens, Personne inconnaissable; viens, joie incessante! Viens, Lumière sans crépuscule; viens, espérance qui veut sauver tous. Viens, résurrection des morts; viens, ô Puissant, qui accomplis, transformes et changes tout par ton seul vouloir; viens, Invisible, tout à fait intangible et impalpable. Viens, Celui qui toujours reste immuable et qui, à toute heure, se meut et vient vers nous, couchés en l'enfer!

Tu te tiens plus haut que les cieux. Ton nom, tant désiré et constamment proclamé, nul ne saurait dire ce qu'il est. Nul ne peut savoir comment Tu es, de quel genre ou espèce, car cela est impossible. Viens, couronne jamais flétrie. Viens, celui que mon âme misérable a aimé

et qu'elle aime! Viens seul à moi seul. Viens, Toi qui m'as séparé de tous et m'as fait solitaire dans ce monde et qui Toi-même es devenu désir en moi, qui as voulu que je te veuille, Toi, absolument inaccessible. Viens, haleine et vie mienne, consolation de mon humble cœur!

Je Te rends grâces de ce que Toi, Être divin au-dessus de tous les êtres, Tu te sois fait un seul esprit avec moi — sans confusion, sans altération — et que Tu devins pour moi tout en tout : la nourriture ineffable, distribuée gratuitement, qui se déverse des lèvres de mon âme, qui coule abondamment de la source de mon cœur; le vêtement resplendissant qui me couvre et me protège, et qui consume les démons; la purification qui me lave de toute souillure par ces saintes et perpétuelles larmes que Ta présence accorde à ceux que Tu visites. Je te rends grâces de T'être révélé à moi, comme le jour sans crépuscule, comme le soleil sans déclin, ô Toi qui n'as pas de lieu où Te cacher, — car jamais Tu ne t'es dérobé, jamais Tu n'as dédaigné personne, et c'est nous, au contraire, qui nous cachons, ne voulant pas aller vers Toi.

Prends demeure en moi, Seigneur, habite désormais en moi Ton esclave, inséparablement, jusqu'à ma mort, afin que, dans mon exode terrestre et après, je sois toujours en Toi et que je règne avec Toi, Dieu de bonté, Être au-dessus de tous les êtres! De même que Tu m'as élu quand j'étais encore dans le siècle et ne Te connaissais pas, me séparant du monde et me plaçant devant la face de Ta gloire, — de même fais, qu'immuable, je Te contemple incessamment, que je vive, moi mort, en Toi vivant, et que je Te possède. Que, toujours pauvre, je devienne riche, plus riche que tous les rois, Te mangeant et Te buvant, revêtu de Toi, à toute heure, et jouissant, à tout jamais, des biens ineffables. Car Tu es tout bien et toute consolation et à Toi appartient la gloire de la Très Sainte et consubstantielle Trinité, qui donne la vie, de la Trinité reconnue, vénérée, adorée et servie par tous les fidèles, maintenant, toujours et dans les siècles des siècles,

Ainsi soit-il!

HYMNES

Contemptus mundi et spes luminis

XXV.

Je suis enveloppé d'ombres, mais je vois la vérité :
Ce n'est autre chose que l'espérance ferme.
Quelle est cette espérance? — Celle que les yeux n'ont pas [vue.
Et qu'est-elle donc? La vie que tous aiment.
Cette vie, qu'est-elle, sinon Dieu créateur de tout?
Aime-le donc, Lui, et ce monde, prends-le en haine.
Ce monde est la mort, car il n'a rien de ce qui ne passe [pas.

Des Noms divins

XXXVII.

Que peut-on, Seigneur, dire de Toi?
Ceux qui T'ignorent se trompent, ne sachant rien;
Quant à ceux qui par la foi ont connu Ta divinité,
Ils sont remplis de crainte et tremblent de terreur,
Ne sachant que dire de Toi, car Tu es au-dessus de toute [intelligence.
Tout en Toi est inconcevable et inexprimable :
Tes œuvres, Ta gloire et la connaissance de Toi.
Nous savons que Tu es Dieu et nous voyons Ta lumière,
Mais comment Tu es et de quelle espèce, nul ne peut le [savoir.
Cependant nous avons l'espérance, nous possédons la foi
Et nous connaissons l'amour dont Tu nous as fait don,
Amour infini, qui ne peut par rien être contenu, [tout.
Qui est la Lumière, lumière inaccessible et qui accomplit
Cette Lumière s'appelle, tantôt Ta main, tantôt Ton œil,
Tantôt Ta sainte bouche, Ta force, Ta gloire :
C'est le soleil qui ne décline jamais dans les choses divines,
L'étoile brillant éternellement à ceux qui ne peuvent plus [rien contempler d'autre.

L'incognoscibilité divine

XLII.

Seigneur notre Dieu, Père, Fils et Esprit,
Toi qui n'as pas de forme visible, mais qui es le plus beau [de tout ce que l'on peut contempler,
Toi qui obscurcis par ta rayonnante beauté toute vision,...
Substance substantielle, inconnue même aux anges,
Car ils ne connaissent Ton Être que par Tes actions.
Toi-même Tu T'es appelé Dieu, Celui qui *est* en vérité.
C'est cela que nous appelons essence, que nous appelons [hypostase,
En donnant un nom à Celui que personne n'a jamais vu.
Dieu trine, principe unique sans principe, [distinctes?
Comment saurons-nous louer en Toi les trois hypostases
..... Aucun des hommes ni des anges n'a jamais vu,
N'a jamais contemplé ni connu cette image trine.....
... Tout en Toi est parfaitement inintelligible, incompré- [hensible et inconnu à Tes créatures
Qui ne sauraient même penser Ton Être.....
Tu existes par Toi-même, seul Dieu trine,
Seul Te connaissant, Toi-même, Ton Fils, et l'Esprit,
Et d'eux seul connu, comme consubstantiel.
De même, la lumière de Ta gloire, Tes illuminations
Ne peuvent être vues que par ceux qui cherchent de toute [leur âme;
Vues seulement en énigme par l'intelligence purifiée.....
Mais nul jamais ni des anges, ni des hommes ne T'a vu, [tel que Tu es,
N'a connu Ton Être qui ne fut pas créé :
Nul ne T'a vu, tel que Tu es en substance, nul ne sait non [plus
Comment Tu as engendré une fois et comment éternelle- [ment Tu engendres,
Sans Te séparer de ce que Tu as fait naître,
De Celui qui est tout en Toi, tout déité Lui-même...

Du Dieu un et trine

XLIII.

Lumière-Père, Lumière-Fils, Lumière-Saint-Esprit!
Attention à ce que tu dis, frère, attention de ne pas pécher,
Car les Trois ne sont qu'une Lumière non divisée,
Réunie en trois Personnes, sans confusion aucune,
Car la nature de Dieu est indivisible
Et sa substanse au-dessus de toute substance. [mage,
Il n'est divisé ni par la force, ni par la gloire, ni par l'i-
Car tout entier il est simple et se contemple en lumière.....
Ces Trois ne sont qu'une Puissance, qu'une seule Gloire,
Ces Trois sont une nature, une naissance, une déité.
Ils sont cette Lumière unique qui illumine le monde, —
Non pas ce monde visible qui ne doit être,
Car Il ne l'a pas connu, Lui, et ne peut le connaître —.
Mais l'homme, par Lui créé à son image et régnant sur les [créatures,
L'homme, maître des passions, que nous appelons un [*cosmos*.

Adoration du Verbe

VIII.

Accorde-moi, ô Christ, de baiser Tes pieds,
Accorde-moi de baiser Tes mains,
Tes mains qui m'ont créé de par le Verbe,
Tes mains qui sans peine ont tout créé,
Accorde-moi de me rassasier d'elles insatiablement!
Accorde-moi, ô Christ, de voir Ta Face
Et de jouir de Ta beauté ineffable, divine,
De contempler Ton invisible et redoutable vision!
... Fais-moi connaître sinon Ta substance, au moins Tes [actes,
Car plus haut que toute nature et toute substance
Tu es, Toi, ô mon Dieu et mon Créateur.
Ce que nous voyons est le reflet de Ta gloire divine,
Lumière simple et adorable,

Lumière qui tantôt se dérobe, tantôt s'unit
Tout entière, ainsi qu'il me semble, à nous, tes esclaves;
Lumière spirituellement contemplée au loin,
Lumière soudain révélée en nous-mêmes,
Lumière semblable tantôt au feu qui embrase, tantôt à
[l'eau qui coule...
Mon âme tourmentée et humble est embrasée, elle brûle,
[brûle...
Comment pourrai-je parler de ce grand miracle
Qui s'accomplit en moi, fils prodigue?
Car je ne puis supporter le silence, ô mon Dieu,
Je ne puis ensevelir dans l'oubli les œuvres
Que journellement Tu accomplis en moi
Et en tous ceux qui cherchent, d'un cœur ardent et péni-
Or même commencerai-je mon discours : [tent.
Tu es seul Dieu, sans principe, incréé,
Avec le Fils et l'Esprit-Trinité sainte,
Tu es inaccessible et inconcevable,
Créateur de toute créature visible et intelligible,
Notre Maître et Notre Seigneur.
Tu es plus élevé que les cieux,
Plus haut que tout se qui se trouve au ciel,
De lui unique Créateur et Possesseur,
Seul contenant tout par Ta volonté.
Des nuées d'esprits angéliques t'environnent :
Des milliers de milliers d'Archanges,
De Trônes, de Puissances et de Principautés,
De Khéroubim et de Séraphim,
Ainsi que d'autres Forces, aux yeux innombrables.
Tu es entouré de Tes serviteurs et amis fidèles;
Tu possèdes la gloire la plus glorieuse,
Si bien que nul sans crainte n'ose Te contempler :
Nul d'entre les Tiens mêmes, ô mon Dieu,
Ne peut soutenir l'apparition lumineuse,
L'éclat fulgurant de Ta face...
Car comment la créature pourrait-elle entièrement
Connaître ou contempler son Créateur?

Mais, dans la mesure où Lui-même daigne y consentir,
Il apparaît et se révèle à celui qui vraiment Le désire.
Ainsi la créature connaît-elle son Dieu
Et voit le Créateur qui lui donne sa vie.

Contemplation des choses divines

XLVI.

... Tu m'as touché de ta main divine, moi gisant;
En la voyant, je me suis levé aussitôt, plein de joie,
Car elle brillait d'un éclat plus grand que le soleil.
J'essayai, malheureux, de la retenir,
Mais elle se déroba à mes yeux, disparut,
Et de nouveau je restais dans les ténèbres.
Alors je retombai à terre, pleurant et gémissant,
Soupirant du désir de revoir ta main divine.
Tu la tendis et Tu m'apparus plus clairement encore;
Et je l'embrassai, je la baisai en pleurant.
O grâce, ô joie, ô béatitude!
Le Créateur me donne à baiser sa main, —
Mais qui conserve tout par sa force toute-puissante.
... J'ai laissé le monde et tout ce qui est dans le monde,
J'ai fermé à la fois tous les sens; j'ai clos
Les yeux, les oreilles, les narines, la bouche et les lèvres,
Je mourus pour tous mes amis et parents.
En vérité ma volonté expira,
Ne cherchant que la Main divine seule.
Elle, en voyant ce que j'avais fait par amour,
Secrètement touchant la mienne, l'a prise,
Et me conduisit, moi qui étais dans les ténèbres, —
Me conduisit à la Lumière.

O douceur, ô joie ineffable, unique,
Elle m'a fait calice de l'esprit divin :
En communiant de Dieu je fus rassasié
De la nourriture céleste, qui nourrit les anges
Et qui les rend incorruptibles, à tout jamais,

Qui en fait des lumières secondes par participation à la [première.
De même nous nous sommes faits aussi participants
De la nature divine, inexprimable, inconcevable,
Devenus enfants du Père et frères du Christ,
Baptisés par l'Esprit Tout-Saint.
Mais nous n'avons pas tous connu la grâce,
L'illumination et la participation,
Car tous nous ne sommes pas nés ainsi :
Un sur mille ou sur dix mille a connu seul
Le mystère de la Contemplation parfaite :
Tous les autres enfants ne sont que des avortons,
Ne connaissant pas Celui qui les engendra !...

Tu dis que tu le connais par la foi,
Croyant être fils de Dieu, grâce à elle.
Mais l'Incarnation de Dieu, est-ce « foi », ou « œuvre »?
S'il s'est fait homme, véritablement, et Fils de l'homme,
Il a fait de toi, vraiment, un fils de Dieu.
Le Verbe, en vérité, est devenu chair,
Et il nous transfigure d'une manière mystérieuse,
Il fait de nous, en vérité, les enfants de Dieu.
Le Verbe, restant immuable dans la Divinité,
S'est fait homme en assurant notre chair,
Et il me rend Dieu, en me laissant homme toujours et
Ayant assumé ma chair condamnée, [esprit.
Le Verbe m'a revêtu de sa divinité;
Car, en me baptisant, je me revêtis du Christ,
Non pas sensiblement, mais spirituellement :
N'est-il pas Dieu, celui qui, par grâce et par adoption,
Devint fils de Dieu, fils du jour divin?
Si le Dieu-Verbe s'est fait homme,
Il est naturel de croire que je suis devenu Dieu.

. . . . . .

Dis-moi, que préfères-tu : la foi morte, sans œuvres,
Ou bien les œuvres de la foi, sans la foi même?
Tu me diras sans doute : A quoi servent les œuvres

Sans la foi juste, sans la foi parfaite?
Et moi je te répondrai : Quelle est son utilité sans œuvres?
Donc, si tu veux connaître ce que nous t'avons dit avant,
Si tu veux devenir Dieu par grâce et participation,
Non par paroles, opinions, pensées ou foi sans œuvres,
Mais par expérience, par œuvres intelligentes et mysté-
[rieuse connaissance,
Accomplis d'abord ce que le Christ a commandé de faire,
Et tout ce que pour toi il a souffert ici-bas.
Alors tu verras la Lumière briller dans l'air illuminé de
[ton âme,
Tu verras immatériellement la substance immatérielle
Qui pénètre tout, entièrement, en vérité.

. . . . . .

Alors, ta chair s'illuminera comme ton âme,
Et ton âme, accueillant la lumière de la grâce,
Brillera tout entière, pareille à Dieu même.

Humilité et gloire

XLVIII.

Celui-là est moine qui ne se mêle pas au monde
Et qui ne converse qu'avec Dieu seul.
Le voyant, il est vu par Lui; l'aimant, il en est aimé,
Et se fait lumière ineffablement brillante.
Étant glorifié, d'autant plus il se considère comme men-
[diant;
Reçu hôte dans la maison, il reste pèlerin toujours.
O miracle vraiment sans pareil, qui ne peut être narré!
A cause de mes richesses sans nombre, je suis pauvre,
Possédant beaucoup, je peux ne rien avoir,
Et à cause de l'abondance des eaux qui coulent, je me dis
[altéré.
Qui me donnera ce que j'ai déjà en quantité très grande?
Et où trouverai-je Celui que je vois journellement?
Comment retiendrai-je ce qui est déjà en moi,
Ce qui reste hors du monde, tout à fait invisible?
Que celui qui a des oreilles écoute et entende,
Et comprenne bien la parole de l'homme sans science.

Prière a la Très Sainte Trinité

LIX.

O Père, Fils, Esprit, Trinité sainte,
Inépuisable Bien qui sur tous se déverse,
Beauté délectable qui ne connaît pas la satiété, —
Sauve-moi par la foi seule, au-dessus de toute espérance!
O Lumière trois fois brillante, ô très sainte Trinité
De Personnes et unité de substance,
Source de toute sagesse, écoulement de sainteté, —
Sauve-moi par la foi seule, au-dessus de toute espérance!
O Feu qui purifie de tout péché terrestre,
Brûle en mon âme l'ignorance et l'impureté,
Enlève-la au mal qui la corrompt,
Domine en maître toutes mes pensées,
Règne sur tous les concepts de mon esprit,
Accorde-moi de triompher de mes passions!
O Père, Fils, Esprit, Trinité sainte,
Envoie-moi l'Ange de lumière,
Mon secourable instructeur et défenseur,
Qui protège mon âme et mon corps,
Les dirigeant vers le salut.
Purifie-moi, je T'en conjure, tout entier,
Éloigne-moi de la sagesse profane,
Dessèche en moi les sources du mauvais vouloir,
Inonde-moi du torrent des larmes! —
Car Tu es le Dieu miséricordieux, le Bienfaiteur,
Accessible à tous ceux qui ont péché,
Très doux aux transgresseurs de la loi,
Infiniment patient envers ceux qui ont trahi.
Devant Toi j'agenouille mon cœur
Et j'incline mon chef assombri,
Je penche mon col impur, mon col rebelle, —
Devant Ta bonté je m'abaisse humblement :
Car j'ai péché, transgressé la loi et Tes commandements;
J'ai menti, trahi et n'ai pas eu honte d'être condamné.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

La Vie chrétienne

Esquisse d'un exposé organique de la doctrine catholique

« Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie » (Jo., VI, 64).

On lit dans les écrits du P. Chevrier (1826-1879), l'admirable catéchiste lyonnais dont la cause vient d'être introduite à Rome, les réflexions suivantes, placées en tête d'un abrégé de la doctrine chrétienne :

« Il est utile de connaître tout l'ensemble de la religion, de voir comment tout s'enchaîne, et comment les parties se rapportent les unes aux autres...

« Quand on bâtit une maison, on construit d'abord les fondations, puis les murs, puis les charpentes, ce qui soutient tout le reste. Viennent ensuite les divisions, les pièces, les ornements, on va toujours du plus gros au plus fin. Il en est de même pour l'instruction : il faut commencer par poser les grandes bases. Et après cela, les autres vérités s'élèvent d'elles-mêmes ; elles trouvent leur place dans notre esprit et notre cœur, comme les détails d'une maison se placent naturellement quand les murs et les planchers sont posés.

« C'est pourquoi il serait très utile de connaître ce petit abrégé qui donne tout l'ensemble de la religion ; il serait très bon de faire répéter souvent l'ordre et l'enchaînement des vérités religieuses. »

Le P. Chevrier était si convaincu de la nécessité de reprendre sans cesse dans l'enseignement cette vue d'en-

semble qu'on a trouvé dans ses papiers une vingtaine de résumés de dimensions diverses donnant les lignes maîtresses de la doctrine catholique.

Le P. Chevrier estimait cette synthèse nécessaire pour les enfants abandonnés qu'il recueillait en vue de les préparer à la première communion. Elle est plus nécessaire encore aux jeunes gens qui reçoivent une instruction complète et à tous les chrétiens qui veulent être instruits de leur foi. Dans le monde où ils vivent, on ne songe plus guère à discuter les détails de la doctrine : les hérésies partielles ont eu leur temps. On a dit très justement qu'un Luther paraissant aujourd'hui ne récolterait pas cinq cents adhérents. On admet tout ou l'on rejette tout en bloc. De ce bloc il faut faire ressortir la solidité. Il faut montrer que le catholicisme n'est pas un assemblage plus ou moins considérable de croyances, de rites et de règles de conduite, mais un tout d'une admirable unité. Il faut rendre sensible la connexion qui rattache les moindres gestes rituels aux dogmes fondamentaux : « Ils croient, dit un personnage du « Maître de la terre », de Benson, parlant des catholiques, ils croient que Dieu est devenu homme pour les sauver du péché en souffrant pour eux. Au fait, ce qu'ils appellent l'Incarnation est le centre de toutes leurs croyances. Tout le reste en découle. Et je dois avouer que, si l'on vient à admettre cette Incarnation, tout le reste en découle nécessairement, tout, jusqu'aux scapulaires et à l'eau bénite. »

L'unité dont nous parlons n'est point celle d'un système dont les thèses se tiennent grâce à une certaine cohérence logique, elle n'est point celle d'une machine dont les rouages s'engrènent bien, mais l'unité, autrement riche et puissante, d'un être vivant. Le catholicisme est essentiellement une vie, il ne faut jamais l'oublier. Ici plus que partout ailleurs, il faut se garder d'opposer science et action, de faire deux parts : d'un côté l'enseignement dogmatique, de l'autre l'ascétisme réservé à la prédication, à la méditation, à la lecture spirituelle, à la confes-

sion. L'enseignement doit au contraire englober tout cela dans sa synthèse. Si la piété ne se nourrit pas du dogme, elle risque fort de s'anémier; si l'enseignement dogmatique perd contact avec la spiritualité et avec le monde des réalités quotidiennes, il n'est plus qu'un jeu stérile de concepts au lieu d'être un principe de vie.

***

Il faut maintenant déterminer, à la lumière des remarques précédentes, l'idée centrale autour de laquelle on pourrait organiser l'exposé de la doctrine catholique. L'idée centrale, c'est l'idée de vie, non la vie telle qu'elle tombe sous la prise des sens et de la raison, la vie dénuée par hypothèse des clartés de la foi et des richesses de la grâce, non pas la vie qui constitue une énigme, une nuit obscure, — mais la vie lumineuse, la vie intégrale, telle que le Père céleste l'a voulue pour nous, la vie divinisée. Le catholicisme est une réponse adéquate au problème de la vie, précisément parce qu'il n'est pas un code de règles de conduite, une sagesse, comme on disait dans l'antiquité, mais bien une vie, la vie de Dieu dans l'homme.

C'est donc la notion de grâce sanctifiante qui apparaît comme capitale, et dans ces conditions l'exposé de la doctrine ne sera guère qu'une histoire de l'état de grâce.

C'est de cette idée que vivaient les premiers chrétiens, c'est elle qui communique à l'évangile et aux épîtres de saint Jean leur incroyable richesse, c'est elle qui donne aux formules de saint Paul leur inimitable plénitude, c'est elle qui est la sève nourricière de notre admirable liturgie, c'est elle qui fait le fond de la spiritualité chrétienne authentique. Dans ces derniers siècles les controverses protestantes et jansénistes l'ont quelque peu rejetée dans l'ombre. A force de discuter sur la grâce actuelle, on a oublié l'essentiel : l'intimité de Dieu avec les hommes. L'enseignement courant s'en est, hélas! fortement res-

senti. Pour bien des chrétiens le mot de grâce n'éveille guère que l'idée d'un secours donné à notre faiblesse. Sans doute on sait vaguement qu'il y a, à côté de ce secours, un certain don de Dieu appelé grâce sanctifiante, qu'il y a un état de grâce. Mais si on demande de préciser cette notion, on obtiendra généralement des réponses comme celles-ci : L'état de grâce, c'est un état de pureté de l'âme, c'est l'absence de péché mortel. Notion toute négative qui ne laisse guère soupçonner l'ineffable mystère de la divinisation de l'âme par la présence amicale de la Sainte Trinité. Comment d'ailleurs pourrait-on le deviner, ce mystère, derrière de pâles formules comme celles-ci : La grâce est un don surnaturel et gratuit que Dieu nous fait par les mérites de Jésus-Christ, pour notre sanctification. — La grâce habituelle ou sanctifiante est celle qui demeure en notre âme et fait toute sa beauté surnaturelle aux yeux du Seigneur. — Nous l'appelons habituelle parce qu'elle est en notre âme comme une habitude ou qualité qui l'emporte infiniment sur toutes les qualités naturelles.

Comment ne pas regretter qu'on ne parle ici, — et en quels termes abstraits! — que du don créé, de la transformation opérée dans l'âme, et qu'on passe complètement sous silence le don incréé, qui est la Trinité elle-même, amicalement présente en l'âme? Et comment ne pas préférer cette définition autrement chaude, bienfaisante, théologique, et riche de sève chrétienne, que nous avons recueillie sur les lèvres de nos mères : « être en état de grâce, c'est porter le bon Dieu dans son cœur ».

Mais cette idée de grâce sanctifiante fait corps avec une autre idée dont elle est vraiment inséparable.

Le catholicisme est une vie, une vie émanant d'une Personne. Jamais, chez nous, on ne s'en réfère à une doctrine abstraite, mais au Christ toujours vivant et vivifiant. Le Chrétien n'est pas seulement celui qui croit et professe la doctrine de Jésus-Christ, mais celui qui vit de la vie du Christ. L'évangile que nous avons à

prêcher, la bonne nouvelle que nous avons à répandre consiste essentiellement, selon une belle formule du cardinal Mercier, dans « le mystère de la communication de la vie de la Très Sainte Trinité à nos âmes, par l'Esprit du Christ Jésus, ressuscité et remonté vers son Père ».

Il faut donc grouper tout l'enseignement autour du Christ, le Christ, non pas le personnage lointain qui jadis apparut en Galilée, mais le Christ vivant, le Christ ressuscité, le Christ animant sans cesse ce grand corps social de l'Église dans lequel il s'est pour ainsi dire une seconde fois incarné, le Christ qui n'est pas loin de nous, mais dont nous pouvons dire ce que Paul disait de Dieu, qu'en lui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes; voilà la divine réalité qui doit transparaître dans toutes les parties de l'exposé de la doctrine catholique.

* * *

En dernier lieu il faut remarquer que les destinées de la grâce dans notre monde se présentent sous l'aspect d'un drame dans lequel sont engagés les intérêts terrestres et temporels, autant que les intérêts surnaturels et éternels.

C'est un drame, en effet, que la divinisation du monde par le Christ incarné dans l'Église : non pas effusion paisible et splendide de la grâce, mais conquête laborieuse et sanglante du bien sur le mal, de l'amour sur l'égoïsme, de la grâce sur le péché.

C'est aussi un drame dans lequel sont engagés nos intérêts terrestres et temporels. Ne pensons pas que notre vie surnaturelle se déroule sur un plan et notre vie naturelle sur un autre, de telle sorte que la réussite de l'une n'aurait rien à voir avec la réussite de l'autre. C'est notre nature, avec toutes ses activités, qui a été élevée à l'ordre surnaturel. Dès lors rien de ce qui est humain n'est étranger à l'ordre surnaturel. Sans doute la présence de la grâce n'est plus, comme avant la chute, garantie infail-

lible de réussite terrestre. Le péché ayant bouleversé les conditions de la vie, le fruit normal de la grâce n'est pas toujours produit : les existences les plus vertueuses sont parfois marquées plus que d'autres du signe de la Croix. Mais, cette réserve faite, il faut souligner fortement ceci : le catholicisme sème, partout où il passe, des germes de prospérité; vie chrétienne, vie pleine et féconde sont des expressions synonymes dans tous les champs de l'activité humaine ; le mot de Montesquieu reste juste, et même sa vérité se manifeste avec plus d'éclat dans les circonstances difficiles que traverse la société moderne : « Chose admirable! La religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. »

Il est vrai, à insister sur cet aspect, ne risque-t-on pas de laisser croire que la religion n'est qu'un moyen d'assurer une certaine prospérité terrestre, matérielle et morale, individuelle et sociale : utilitarisme trop répandu et qu'il n'y a vraiment pas lieu de favoriser? Mais il semble qu'un vigoureux exposé synthétique du dogme chrétien, groupé autour du Christ et de la grâce, suffit à prévenir cette interprétation. Ce n'est pas la réussite humaine qui importe, mais la réussite divine : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît » (Mt., vi, 33). La religion n'est pas un moyen, mais une fin. Le fond essentiel et éternel de l'existence, c'est la vie de divine charité, la vie de la Trinité sainte en nous, la grâce.

Il reste cependant que la vie de la nature et la vie de la grâce sont intimement fondues et que la vie chrétienne est la synthèse des deux. Il reste que la vie de la grâce étant inaccessible aux sens puisqu'elle est spirituelle, inaccessible à la raison puisqu'elle est surnaturelle, elle nous est surtout connue par le rayonnement bienfaisant qu'elle a dans le domaine de la nature. C'est le surcroît qui fixe d'abord les regards et c'est de lui qu'on s'élève jusqu'à la source de cette prospérité temporelle, c'est lui

qui fait soupçonner la richesse du royaume de Dieu. N'est-ce point par la bienfaisance de sa charité que l'Église attire les âmes, et le Fils de Dieu lui-même n'a-t-il pas fixé et retenu l'attention des foules par ses guérisons? En mettant fortement en relief la fécondité naturelle du catholicisme, on est dans la logique de l'Incarnation qu'exprime si excellemment la préface de Noël : « Par le mystère de l'Incarnation du Verbe, un nouveau rayon de votre splendeur a brillé aux yeux de notre âme, afin que, tandis que nous connaissons Dieu sous une forme visible, nous soyons ravis par lui en l'amour des choses invisibles. »

*
* *

Autour de cette idée centrale de la grâce émanant du Christ incarné dans l'Église, et conformément aux directives que nous venons d'indiquer, comment organiser le présent exposé de la doctrine et de la vie chrétienne, de manière à lui conserver d'un bout à l'autre son triple caractère : synthétique, dramatique et vivant?

On part de la définition de la religion : la religion est un lien entre l'homme et Dieu.

On indique sommairement les traits les plus généraux et les plus apparents de la religion, en utilisant les enseignements des deux prières fondamentales du chrétien : le *Pater* et le signe de la Croix.

Le *Pater* nous la présente comme une vie paisible et joyeuse, s'épanouissant sans contrainte, la vie de l'enfant dans la maison de son Père.

Le Signe de la Croix nous rappelle qu'elle est une vie laborieuse et guerrière, souffrante et persécutée.

On approfondit cette première notion en étudiant les deux termes de cette union.

On précise la nature du lien qui doit exister entre l'homme et Dieu, et on explique pourquoi la religion est une vie à la fois joyeuse et souffrante :

Elle est une vie de famille avec Dieu, constituée par la grâce sanctifiante, participation à la vie intime et à la nature de Dieu.

Elle est une vie puisée dans le Fils de Dieu fait homme, Jésus-Christ, qui réunit en sa personne la nature humaine et la nature divine et par là fait définitivement, éternellement entrer notre race et la création entière dans l'intimité de Dieu.

Elle est une vie qui naît dans la souffrance et ne trouve son épanouissement que dans la mort. Le péché, étant entré dans le monde et y opposant une résistance désespérée à l'amour divin, a introduit avec lui la souffrance et la mort : dès lors l'union avec Dieu ne peut s'établir que par la Croix. Le Fils de Dieu fait homme a dû lutter, souffrir et mourir pour nous apporter la vie divine, et nous devons lutter, souffrir et mourir pour en prendre définitivement possession : drame émouvant entre tous, dans lequel se jouent nos destinées et celles de l'univers, drame de la vie chrétienne.

***

Cette histoire de la vie divine dans le monde prend dès le début le caractère tragique qu'elle gardera jusqu'à la fin. L'effusion paisible de la grâce dans l'humanité est arrêtée par le drame du paradis terrestre. L'homme, par son orgueil égoïste, ferme son âme à l'amour de Dieu : l'union se transforme en conflit.

Le conflit se résout aussitôt. Le Père céleste pardonne et persiste dans son dessein de diviniser sa créature : le Verbe se fait chair et porte dans son âme humaine la plénitude de la grâce, prêt à la communiquer à tous ceux qui le voudront.

Mais il faut qu'ils le veuillent, et Dieu met à cette nouvelle effusion de la grâce une condition très simple, quoique rigoureusement exigée : la foi, rétractation de l'orgueil du péché, acte d'humble soumission et confiance

qui livre à l'amour divin l'intelligence, la volonté et le cœur de l'homme. Cette condition n'étant pas universellement acceptée, voici que s'ouvre un nouveau conflit qui rend si laborieux le sauvetage de l'humanité. Ce second conflit atteint son paroxysme au moment où paraît sur la terre le Fils de Dieu fait homme : il aboutit à la Passion et à la mort du Christ et il est résolu en principe sur la Croix : Jésus accepte le sort qui lui est fait et par cet acte d'humilité, d'obéissance et d'amour, répare surabondamment l'orgueil de la révolte humaine. C'est le drame de la Rédemption.

Mais ce drame n'est pas clos au soir de la résurrection. « La cité de Dieu » est définitivement organisée en une société visible, l'Église, dans laquelle le Christ s'est pour ainsi dire une seconde fois incarné pour répartir à travers le monde les richesses de sa vie. Néanmoins, de son côté, « la cité de l'homme », dans laquelle survit l'orgueil du péché, n'a pas désarmé. La lutte se prolonge donc et se prolongera jusqu'à la fin des temps, et, au cours de la phase présente qu'elle traverse, se vérifie avec éclat cette double affirmation de notre foi :

Jésus incarné dans l'Église est, cela va sans dire, l'unique source de vie divine, mais il est aussi l'unique source de vie humaine.

La Vierge Marie joue un rôle de premier plan dans cette dramatique histoire du salut de l'humanité.

En effet les convulsions de notre monde moderne en partie laïcisé et hostile au Christ nous montrent assez à quel sort terrestre misérable est réduite l'humanité, même riche des trésors de la science et du progrès matériel, quand elle cesse de s'alimenter auprès du Fils de Dieu fait homme. D'autre part jamais la doctrine de Marie médiatrice entre Jésus et nous ne s'est inscrite avec plus d'éclat que de nos jours dans les enseignements officiels de l'Église, dans la piété des fidèles et dans les événements de l'histoire.

***

Après avoir considéré la grâce dans sa source : Jésus-Christ incarné dans l'Église, il est bon de voir comment elle se répand, comment elle opère la laborieuse conquête des âmes. Ici le drame de la Rédemption apparaît sous une nouvelle forme : c'est le drame de la messe : sacrifice de Jésus incarné dans l'Église, sacrifice du « Christ total », sacrifice où s'alimente la vie de toutes les âmes, puisque aucune âme ne peut être sauvée sans se trouver associée en quelque manière à cette mystique immolation. C'est pourquoi, de l'autel où la messe se célèbre, des grâces actuelles (1) innombrables découlent sans cesse et vont appeler l'univers entier à participer à ce sacrifice offert pour l'univers entier, *pro totius mundi salute* : la grâce de la prière, grâce qui atteint tous les hommes sans exception, qu'ils aient vécu avant ou après le Christ, qu'ils soient ou non membres de l'Église visible, grâce qui permet à tous de s'unir au Sauveur et de bénéficier de la Rédemption ; le Baptême, qui fait mourir l'âme au péché et naître à la vie de Dieu en l'associant à la mort et à la résurrection du Christ ; la Confirmation, qui la virilise, l'amène à sa maturité et protège la racine même de la vie surnaturelle : la foi ; la Pénitence, qui la préserve ou la ressuscite, lorsqu'elle est menacée ou frappée, au milieu des luttes quotidiennes, par le péché mortel (2) ; la Communion, qui l'identifie au Christ dans l'acte même de son sacrifice et rend parfaite la participation à la messe ; la liturgie, qui est comme le rayonnement de la messe sur le détail de la vie humaine et sur le monde matériel, et dont les rites divers insinuent partout les grâces de la rédemption ; l'Extrême-Onction et le viatique, qui permettent à l'âme de franchir, en pleine union avec la Victime du Calvaire, le redoutable passage de la mort, d'éviter

(1) Ici se placerait l'étude détaillée de la grâce actuelle et sanctifiante.

(2) L'étude détaillée du péché prendrait place à cet endroit.

l'enfer et de monter, par-delà le purgatoire, jusqu'au ciel (1). Cheminement singulièrement mouvementé et dramatique de la grâce dans les âmes, de la messe au ciel.

*
* *

Cheminement singulièrement mouvementé et dramatique, en effet, car il faut qu'à travers des vicissitudes de la vie, la grâce transforme toute la conduite humaine et fasse de chaque individu « l'imitateur intime du Christ ».

Présent dans notre âme aussi réellement que dans son humanité sainte, quoique d'une autre manière, le Fils de Dieu y crée la bonne volonté, cette disposition fondamentale qui nous incite à nous laisser conduire jusqu'au degré de perfection que, dans son amour, il veut pour nous. Il développe les vertus apportées par le baptême et qui sont le cortège de la grâce sanctifiante : la tempérance, qui réalise en nous par la sobriété, la pureté et l'humilité, un équilibre semblable à celui qu'il possède lui-même d'une manière si complète; la prudence et le don de conseil, qui nous font une conscience lumineuse et droite comme la sienne; la force et le don de force, qui nous permettent de surmonter avec lui les difficultés inhérentes à ce combat perpétuel qu'est la vie chrétienne; la foi, les dons d'intelligence et de science, qui nous initient à la connaissance que son âme humaine a de Dieu et de ses œuvres; l'espérance et le don de crainte, qui nous communiquent quelque chose de la tranquille assurance avec laquelle il possède la vie divine; la religion et la piété, qui nous associent au culte qu'il rend à Dieu son Père; la charité, qui est identiquement la même que celle qui l'anime, soit envers son Père, soit envers les hommes.

*
* *

Ici l'horizon s'élargit. Le chrétien n'est pas seulement

(1) Ici prendrait place l'étude des fins dernières, sauf la résurrection de la chair et le jugement général.

l'imitateur intime du Christ, il est « le bon ouvrier de la Rédemption ». La diffusion de la grâce du Christ dans le monde dépend en partie de la manière dont il comprendra sa tâche sociale.

Il faut d'abord qu'il trouve la place que la Providence lui assigne dans la cité terrestre : c'est la vocation. Trois voies principales s'ouvrent devant lui : le mariage dans le cadre d'une profession, le sacerdoce, la vie religieuse (1). Le jeune homme doit avoir des directives nettes sur la manière dont il importe de faire ce choix décisif et, s'il reste dans le monde, sur la manière de mener à bien l'œuvre laborieuse et délicate de la préparation à la carrière et au mariage.

Des principes fermes et un programme d'action sont également nécessaires sur les grands problèmes qui agitent le monde : qu'il s'agisse de la profession, de la famille, de la cité, de la patrie, des rapports entre les nations, des destinées de l'Europe, de l'action catholique soit en terre chrétienne, soit en pays de mission, le fidèle a sur tous ces terrains une doctrine à connaître et à défendre, une part d'effort et de labeur à fournir. Rien d'humain ne doit le laisser indifférent. Nous nous retrouvons encore ici, en pleine vie, en plein drame contemporain.

En plein drame éternel aussi, puisque l'éternel se fait avec le temps. C'est pourquoi, après avoir montré au chrétien son champ d'action qui est aussi vaste que l'humanité, sa tâche mondiale qui n'est rien moins que l'œuvre de la Rédemption, il convient d'élever ses regards vers la fructification éternelle de ce labeur terrestre : la cité céleste, telle qu'elle sera constituée à la fin des temps, telle que l'entrevoyait l'apôtre bien-aimé, au terme de ses visions de Patmos.

Louis Sullerot,
Professeur à l'École
St-François-de-Sales de Dijon.

(1) L'étude des sacrements d'ordre et de mariage prendrait place ici.

Le Mouvement Missionnaire en France

I. — Du Congrès Missionnaire de Lisieux a l'Exposition Coloniale.

Depuis le Congrès Missionnaire de Lisieux, en septembre 1929, qui obtint un si beau succès (1), le mouvement missionnaire a continué en France sa progression constante et, répondant aux appels réitérés du Pape, les catholiques de France comprennent de mieux en mieux l'importance et l'urgence de l'apostolat missionnaire. Ces progrès pourraient être indiqués en chiffres, mais, si les ressources financières sont évidemment indispensables au développement des Missions et si nous pouvons nous réjouir de voir l'apport de la France croître chaque année, il ne faudrait pas borner à une question d'argent la propagande missionnaire : c'est plutôt et surtout la propagande d'un esprit missionnaire, la compréhension de nos devoirs d'évangélisation. Or il est bien vrai qu'à ce point de vue la France catholique commence à répondre pleinement à ce que le Saint-Siège attend de toutes les nations chrétiennes. La Semaine sociale de Marseille sur la conception chrétienne de la colonisation fut un grand pas en avant, car pour la première fois en France elle faisait rentrer les idées missionnaires dans le cadre général des préoccupations intellectuelles et sociales des élites catholiques. Jusque-là les Missions étaient considérées surtout comme l'œuvre de prédication évangélique des Mission-

(1) Voir notre compte-rendu dans *La Vie Spirituelle*, décembre 1929.

naires auxquels on était heureux d'apporter le petit sou par semaine traditionnel... plus ou moins arrondi, mais rien de plus. Les Encycliques *Maximum illud* et *Rerum Ecclesiae*, l'intense mouvement missiologique des Semaines, Congrès ou Revues diverses, les graves problèmes politiques et sociaux soulevés en Afrique ou en Extrême-Orient, transformèrent cette mentalité en l'adaptant aux besoins nouveaux par un simple rappel des doctrines traditionnelles de l'Église. Le Congrès Missionnaire de Lisieux avait été la première réunion « missiologique » en France, mais il s'était surtout attaché à faire connaître au grand public les problèmes missionnaires. Il était bon d'y intéresser aussi les milieux intellectuels ou sociaux dont l'appui et le concours deviennent nécessaires, et la Semaine sociale de Marseille y réussit à merveille, car la profondeur doctrinale de ses leçons et la richesse documentaire de ses exposés firent partout une forte impression.

Une autre initiative aura dans le même domaine d'aussi heureuses conséquences : c'est la création toute récente de la Ligue Missionnaire des Étudiants. Fondée par Mgr Boucher, président de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et M. Paul Lesourd (1), elle s'efforcera d'éveiller chez tous les étudiants le désir de connaître les questions missionnaires, de les étudier chacun suivant sa spécialité et d'envisager les moyens de collaborer avec les Missions, principalement pour l'apostolat intellectuel si nécessaire maintenant. La Ligue Missionnaire des Étudiants est doublée d'une Ligue Missionnaire des Écoles (2) qui groupe dans le même but les aînés de l'enseignement secondaire : celle-ci, plus ancienne de deux ans, publie chaque mois un petit bulletin très instructif, dont le titre est tout un programme, et le meilleur programme, *Connaître*.

La propagande missionnaire, si elle veut atteindre tout

(1) S'adresser, 154, rue des Pyrénées, Paris-18e.

(2) S'adresser au R. P. Milliez, Collège Saint-Joseph, rue Solférino, Lille (Nord).

le peuple fidèle, doit obtenir le concours dévoué du clergé, car c'est lui surtout qui pourra susciter la sympathie et la générosité pour les Missions. L'Union Missionnaire du Clergé (1) s'emploie d'une manière très fructueuse à répandre dans tout le clergé la pensée des Missions et à faciliter aux prêtres, qui ne demandent qu'à servir cette si belle cause, les réalisations pratiques. Sa Revue est un modèle du genre : revue de formation spirituelle et doctrinale sur l'esprit missionnaire et la notion de catholicité, revue d'information sur les événements les plus importants, revue de renseignements documentaires pour la propagande. Animée par son actif directeur national, Mgr Olichon, l'Union Missionnaire du Clergé tiendra au mois d'août prochain un Congrès Missionnaire national qui sera, après le Congrès Missionnaire de Lisieux et la Semaine Sociale de Marseille, le troisième jalon important du mouvement missionnaire en France.

Tous les milieux doivent soutenir les Missions, et tous les groupements doivent inscrire l'aide aux Missions parmi leurs buts. Les médecins peuvent rendre d'immenses services soit en partant eux-mêmes grossir le nombre beaucoup trop faible des médecins coloniaux soit en facilitant aux Missionnaires leur travail dans les dispensaires, les infirmeries ou les hôpitaux. Aucune organisation n'existe encore en France, qui puisse, comme l'Aide médicale aux Missions de Bruxelles ou l'Institut de Wurtzbourg ou les groupements analogues d'Angleterre ou des États-Unis, envoyer des médecins dans les Missions, et il faut souhaiter que cette forme si utile de l'apostolat missionnaire puisse se réaliser bientôt chez nous. De même cette forme bien originale de la générosité envers les Missions, qu'on pourrait appeler : l'aide industrielle aux Missions et qui, l'an dernier à Rome et à Barcelone, permit de réunir un nombre considérable d'objets les plus divers et les plus utiles, jusqu'à des automobiles et

(1) 11, rue Crillon, Paris-4e.

des avions. Du moins existe-t-il en France un groupement : « le Guide médical missionnaire » (1) qui procure à toutes les Missions des remèdes pharmaceutiques et des accessoires de toutes sortes à des prix très réduits, et surtout l'Œuvre Apostolique (2) qui chaque année augmente d'une façon considérable ses envois d'ornements sacrés, de vases d'autel, de lingerie et de vêtements.

Pour mieux faire connaître au public l'importance des Missions à l'heure actuelle, il importait de pouvoir lui communiquer fréquemment les nouvelles qui les concernaient. La propagande missionnaire n'a donc pas négligé la presse, qui est le meilleur moyen de diffusion et, il y a quelques années, *l'Agence Fides* fut fondée par la Congrégation de la Propagande. Elle a pris maintenant une extension considérable et, grâce à une organisation parfaite, sur le modèle des grandes agences d'information, elle reçoit de ses centaines de correspondants dans tous les pays de Missions et transmet à tous les journaux et revues des nouvelles, des études, des photographies d'un grand intérêt. Toute cette documentation est très précieuse pour connaître la marche de l'Église dans le monde entier et aussi pour observer l'évolution rapide qui se dessine partout : combien de communiqués de l'Agence Fides annoncent la fondation d'écoles, de collèges, d'hôpitaux, de groupements les plus divers ou les progrès du clergé indigène! Grâce à l'Agence Fides, les catholiques peuvent suivre plus facilement la vie de l'Église, et il est à souhaiter que tous ceux qui possèdent ou rédigent des organes de presse, quels qu'ils soient, se soucient d'en utiliser davantage les informations (3).

Enfin nous ne pouvons oublier que la France, comme puissance coloniale, a des responsabilités spéciales envers

(1) 18, rue de Varenne, Paris-6e.

(2) 25, rue de Grenelle, Paris.

(3) Le bureau français de l'Agence Fides est 11, rue Crillon, Paris-4e.

les habitants des colonies et qu'elle ne doit pas oublier leur bien moral et religieux. S'inspirant de l'exemple et des méthodes du célèbre apôtre des musulmans, l'Association Charles de Foucault veut attirer l'attention de tous les catholiques de France sur la nécessité de développer d'une manière toujours plus intense le travail d'évangélisation auprès des indigènes des colonies. C'est là une tâche qui ne doit laisser indifférent aucun catholique et qui trouve une opportunité particulière en cette année de l'Exposition Coloniale (1).

Ainsi se développe activement le mouvement missionnaire en France qui par divers groupements spécialisés, s'efforce d'aider l'œuvre des Missionnaires. Un tel travail d'ensemble demande une direction et une organisation sérieuses. L'une et l'autre se sont très heureusement améliorées au cours de ces dernières années, en sorte que maintenant, sous le contrôle de la Congrégation de la Propagande, un véritable état-major de l'action missionnaire donne l'impulsion à tout le mouvement. C'est avant tout l'ŒUvre de la Propagation de la Foi avec ses deux Conseils de Paris et de Lyon, présidés par NN. SS. Boucher et Arthaud : chacun d'eux possède un Secrétariat général pour l'ŒUvre de la Propagation de la Foi et un Secrétariat général pour l'ŒUvre de Saint Pierre Apôtre, récemment rattachée par le Saint-Siège à la précédente. L'ŒUvre de la Propagation de la Foi organise dans toute la France, où elle a des secrétaires régionaux, missionnaires spécialement affectés à la propagande, des journées, réunions et surtout des expositions dont le succès est toujours très grand. L'ŒUvre de la Sainte Enfance et l'Union Missionnaire du Clergé se sont aussi organisées très solidement, pour faire face à leur tâche si importante. Tout concourt ainsi pour donner au mouvement missionnaire son maximum d'efficacité et pour permettre à la France catholique de suivre toujours mieux sa vocation missionnaire.

(1) Le Secrétariat est 11, rue Crillon, Paris-4e.

II. — Les Catholiques et l'Exposition Coloniale

Nous avons parlé jusqu'ici des cadres traditionnels de l'action missionnaire en France et de son développement normal. Mais il est une besogne qui l'appelle tout particulièrement en cette année 1931 : c'est la participation des Missions Catholiques à l'Exposition Coloniale de Paris. Le Souverain Pontife s'est déclaré très heureux et tous les Catholiques de France se réjouiront de ce que l'œuvre des Missions soit représentée à cette Exposition qui sera certainement une manifestation d'un éclat incomparable et d'un retentissement immense. Les présidents des Œuvres missionnaires, aidés de nombreuses personnalités catholiques, ont préparé la construction à Vincennes d'un Pavillon des Missions Catholiques. Il comprendra diverses salles attribuées à chacune de nos grandes colonies (ou territoires assimilés) : Afrique du Nord, Afrique noire, Madagascar, Indochine, etc., et en outre une grande salle de Synthèse missionnaire qui rappellera l'histoire missionnaire de l'Église de France et les résultats actuels de ce travail d'évangélisation. Une chapelle avec sa crypte, une tour de 40 mètres de haut surmontée de la Croix, une salle de réunions, compléteront cet ensemble. Les Congrégations Missionnaires se sont chargées, chacune pour leurs territoires de Missions, de figurer le travail des Missionnaires, de présenter sous une forme concrète les problèmes de l'évangélisation sous ses différents aspects. Les visiteurs du Pavillon, situé tout à côté de la déjà célèbre reproduction du temple d'Angkor, auront donc un aperçu intéressant, original, et surtout instructif des Missions Catholiques. Les organisateurs ont veillé à réaliser un très bel ensemble, qui puisse supporter, au point de vue de la présentation et de la documentation, la comparaison des pavillons les plus réussis. Et, de plus, ils ont voulu — ce dont on ne saurait trop les féliciter — faire œuvre artistique, en sorte que le Pavillon des Mis-

sions, comme l'Église du village français à l'Exposition des Arts Décoratifs, montrait les artistes catholiques collaborant, avec toute leur foi et tout leur talent, au service de l'Église.

Le Pavillon des Missions de l'Exposition Coloniale est vraiment une réalisation magnifique qui servira dignement la cause des Missions. Mais là ne doit pas se borner l'attention des Catholiques de France, car l'Exposition Coloniale est une des circonstances les plus favorables qui doivent nous permettre de présenter au public la doctrine chrétienne sur la colonisation, comme l'exposait la Semaine sociale de Marseille. Nous aurons ici une des meilleures et des plus opportunes occasions de diffusion des principes chrétiens, et il faut souhaiter que l'on utilise une circonstance si avantageuse. Nous retrouverons certainement dans les mois qui vont suivre ces honteuses théories de la colonisation qui n'est qu'une affaire, une exploitation économique ou politique. Nous verrons des intrigants ou des charlatans spéculer sur l'attrait de l'exotisme et du pittoresque et présenter des scènes indigènes ou même des coloniaux eux-mêmes sans aucun égard pour la dignité humaine, car combien ne pensent-ils pas que les « sauvages » indigènes ne sont que matière à pittoresque et à couleur locale? Déjà cette tendance regrettable se fait jour dans les articles de la grande presse à propos des préparatifs de l'Exposition. On a même annoncé audacieusement que la trop fameuse Joséphine Baker serait couronnée, elle américaine, reine des colonies françaises! à l'instigation du maréchal Lyautey! et en présence du Président de la République! Pourquoi donc à cette nouvelle bruyamment lancée partout n'a-t-on opposé que de discrets démentis? Ce n'est pas de cette manière que l'on servira utilement la cause des colonies, à un moment surtout où la susceptibilité des élites indigènes est si vive. M. Maurice Prax écrivait justement dans le *Petit Parisien* : « On voudra bien nous faire grâce des vieilles rengaines qui ont été trop souvent débitées chez

nous, quand certains faiseurs de vaudevilles sans musique et de vaudevilles à flonflons ont cru bon de verser « dans le genre colonial ». On nous fera grâce aussi de toute vaine et artificielle littérature théâtrale-orientale, extrême-orientale et bien parisienne... L'Exposition ne doit pas être diminuée ni compromise par des parades de dérision. » Les Catholiques et surtout la presse catholique doivent réagir contre cette exploitation. Ils ont leur mot à dire dans les problèmes de la colonisation, dans les questions sociales aux colonies, tout autant que dans les questions proprement missionnaires, et il faut souhaiter qu'ils prennent donc une part active à toutes les manifestations et réunions qui auront lieu à propos de l'Exposition Coloniale pour que le Christianisme n'en soit pas absent. Déjà la Ligue Missionnaire des Étudiants prépare l'organisation d'une Journée-Congrès le jour de l'Ascension, et l'Union Missionnaire du Clergé tiendra un important Congrès les 11, 12 et 13 août, tous deux dans les locaux mêmes de l'Exposition. Si l'Église tient actuellement une place de premier rang dans les milieux qui s'occupent des questions sociales et internationales, elle peut arriver au même résultat dans les milieux coloniaux, car elle possède la doctrine de vérité qui permettrait de résoudre au mieux les plus graves problèmes coloniaux, et n'est-ce pas aussi à leur solution que veulent travailler les organisateurs de l'Exposition Coloniale, qui n'entendent pas se prêter à une glorification emphatique ni à une ridicule mascarade? A côté des Missionnaires dont l'œuvre spirituelle d'évangélisation se manifestera dans le Pavillon des Missions, sociologues, écrivains, politiques catholiques voient s'ouvrir devant eux, à l'Exposition coloniale, un vaste champ d'études et d'action.

Paul Catrice.

Pour la lecture spirituelle

ÉCRITS SPIRITUELS

I. — Auteurs anciens

Sainte Thérèse de Jésus. *Traduction nouvelle* par le R. P. Grégoire de Saint-Joseph, C. D. — Éditions de la Vie Spirituelle, Paris, Desclée et Cie, 1928-1930 ; in-16, chaque volume 5 fr. — T. I et II : *Vie écrite par elle-même.* — T. III : *Relations spirituelles.* — T. IV : *Le Chemin de la Perfection.* — T. V : *Opuscules.* — T. VI et VII : *Les Fondations.* — Reste à paraître le *Château intérieur.*

Cette traduction a l'avantage : d'utiliser les travaux les plus récents, en particulier la très bonne édition espagnole du P. *Silverio de Santa Teresa* (1915-1924) ; de donner, parmi les Opuscules, la *Manière de visiter les monastères*, que ne donnaient pas les éditions françaises depuis Migne ; d'être à la fois fort exacte et très française, souple, alerte, simple, nuancée ; de s'éclairer d'introductions et appendices intéressants. La présentation est soignée ; le format, portatif ; le prix, peu élevé. Donc une belle œuvre de vulgarisation, ayant valeur scientifique.

Regrettons seulement : le double jeu des notes, en bas des pages et à la fin des chapitres ; la déconcertante orthographe « *Bagnès* » et « *Ibagnès* », au lieu de « *Bañez* » et « *Ibañez* » ; et surtout l'insuffisance des tables analytiques. Souhaitons que le dernier volume, quand il paraîtra, contienne au moins une bonne table analytique générale.

Saint François de Sales. *Introduction à la vie dévote*, éditée avec notes et glossaire par Fabius Henrion. — Paris, Mame, 1930.

Texte authentique intégral de l'édition de 1619. — In-16, 408 pp., papier de luxe pur alfa, 25 fr.

Texte authentique de l'édition de 1619. Édition abrégée pour la jeunesse. — In-16, 328 pp., papier de luxe pur alfa, 18 fr.

Édition critique de format courant, qui prend place entre la grande édition d'Annecy et les petites éditions de piété. Le texte, sauf pour l'orthographe intelligemment modernisée, reproduit le texte authentique de la dernière édition revue par saint François, celle de 1619, qu'il faut considérer comme définitive. Pour l'établir, M. H. a fait photographier l'unique exemplaire connu de cette édition, conservé à l'abbaye de Belmont (Angleterre).

Dans l'édition destinée à la jeunesse, il a fait avec un soin très délicat toutes les coupures utiles, mais s'est abstenu, à juste titre, des modifications que se permettent plusieurs des éditions courantes.

Lettres du Vénérable Louis-Marie Baudouin, *publiées* par le R. P. A. Duret. — T. I, *Lettres sur la vie religieuse.* — Paris, Gabalda, 1931; in-8°, 308 pp.

Le P. Louis-Marie Baudouin (mort en 1835, et déclaré Vénérable en 1871) a joué un très grand rôle, après la Révolution, dans la renaissance religieuse des diocèses de Luçon et de La Rochelle. Il n'a guère laissé que des lettres, à des religieuses ou à des prêtres. Le volume qui vient de paraître contient celles qu'il écrivit à la Congrégation des Ursulines de Jésus qu'il avait fondée à Chavagnes pour l'instruction de la jeunesse et dont il restait le Supérieur. Doux, aimable et ferme, avec beaucoup de bon sens, de finesse, d'expérience, et çà et là une défiance excessive de la nature et des modes élevés d'oraison, il y donne des conseils fort utiles pour le progrès spirituel, spécialement dans la pratique des vertus morales. Le style, nerveux, concret, coloré, a beaucoup de charme.

II. — Auteurs actuels

Foi

Dom Hilaire Duesberg, O. S. B. *Apologie... à ceux qui croient.* — Paris, Desclée, de Brouwer, 1931; in-12, 300 pp., 15 fr.

Beaucoup de catholiques croyants ignorent leur religion. Dom D. veut leur montrer comment, en dépit des apparences, elle comble les besoins de la nature humaine dans un miracle d'équilibre et de mesure. Pour cela il étudie successivement, avec une loyale objectivité et une science théologique discrète mais avertie, les divers aspects du catholicisme (rituel, intérieur, intellectuel, moral, social, individuel), et les rattache heureusement au mystère de l'Incarnation.

Livre bienfaisant, de lecture facile, écrit avec beaucoup de verve, une verve un peu excessive parfois et qui n'a pas reculé devant quelques métaphores assez déplaisantes ni devant quelques expressions trop familières.

Abbé Georges Vergnaud. *Dans la Lumière catholique.* Préface par le R. P. Sertillanges. — Paris, Gabalda, 1930; in-12, 196 pp., 10 fr.

Recueil de conférences et d'articles dont les sujets se groupent sous les titres suivants : Quelques réponses (foi et raison, le Fondement de la morale, l'Église et l'Évangile, l'Évangile et la morale désintéressée), la Communion des Saints, le mystère de la souffrance, Dieu et l'Art. L'auteur s'adresse aux gens du monde. Sans chercher l'originalité ni la profondeur, il est bien documenté, clair, simple. Unissant un zèle apostolique ardent à un grand respect des personnes, il plaît et fait réfléchir.

Amour

François Meurant. *Savoir aimer.* — Dijon, Publications « Lumière », 1929; in-16, 184 pp.

L'auteur est un observateur avisé de la conduite des hommes. Il note la nature de l'amour (aimer vraiment, c'est se

donner, ses formes (passion, amitié, amour de Dieu), son importance dans la vie individuelle et dans la société, son épanouissement harmonieux dans l'âme chrétienne. Il aurait pu facilement éviter plusieurs descriptions, inutiles et un peu brutales, de l'amour physique, qui interdisent de mettre son livre entre toutes les mains. Style vivant, avec de nombreuses anecdotes et citations d'auteurs contemporains; çà et là quelques expressions banales (l'implacable Faucheuse) ou fautives (*la* nirvana).

Éducation

Abbé O. Lemarié. *La formation de l'intelligence.* In-16 double-couronne, 108 pp., 6 fr. — *La franchise et le mensonge chez l'enfant.* In-16 double-couronne, 68 pp., 4 fr. — *L'éducation du respect.* In-16 double-couronne, 84 pp., 5 fr.

Ces trois petits livres ont paru en 1930 aux Éditions *Mariage et Famille* (Association du Mariage Chrétien, 86, rue de Gergovie, Paris-14e). Riches d'expérience, pleins de finesse et de bon sens, clairs et bien construits, écrits simplement, un peu courts en applications pédagogiques précises et en exemples, ils contiennent beaucoup de suggestions fécondes sur trois points fort importants en éducation. Ils s'adressent tout particulièrement aux parents; mais tous les éducateurs en tireront profit; le premier intéressera en outre les professeurs par ses chapitres sur la mémoire de l'enfant, son imagination, les qualités techniques du travail intellectuel.

Perfection

P. de Jaegher, S. J. *La vie d'identification au Christ Jésus.* — Juvisy (Seine-et-Oise), les Éditions du Cerf, 1930; in-16, VII-92 pp., 2 fr. 50.

Le P. de J. rappelle deux dogmes fondamentaux : à l'âme en état de grâce est offerte l'intimité avec les Personnes divines; cette âme est incorporée mystiquement au Christ. Il montre que le Christ veut continuer à vivre en elle sa vie d'amour pour son Père. Si elle s'abandonne sans réserve à

son action, elle s'identifiera peu à peu à Lui, et sera ainsi conduite par une route sûre, lumineuse, joyeuse, jusqu'à la perfection la plus haute.

Excellente brochure, simple, claire, précise, modérée, entraînante, dont la lecture et la méditation seront très bienfaisantes pour tous les chrétiens désireux d'un progrès spirituel profond. — Page 36, ligne 9, ne faut-il pas lire *elle offre aussi sans trêve le Cœur de Jésus*, au lieu de *elle s'offre aussi sans trêve avec le Cœur de Jésus* ?

Chanoine Auguste Saudreau. *Vers l'amour parfait*. — Paris, Téqui, 1930; in-16, 32 pp., 1 fr. 75.

Cet opuscule résume la doctrine exposée dans *Les degrés de la vie spirituelle*; il montre les fruits de la grâce dans les âmes dociles, et les effets fâcheux de la résistance aux inspirations divines. Exposé concis, illustré de figures symboliques.

Abbé Jean Lagardère. *Semailles dernières*. Extraits de sa correspondance réunis par P. Beaufort. — Avignon, Aubanel fils aîné, 1931; in-16, 166 pp., 11 fr.

Extraits des lettres adressées par l'abbé L. (tué au front en 1918) à une femme dans l'épreuve, à des religieuses, à une femme d'œuvres. Il s'y manifeste directeur énergique et affectueux, parlant parfois un peu trop de lui-même, mais luttant avec succès contre l'analyse et le scrupule et menant à la paix souriante par la simplicité et l'abandon. Voici, par exemple, quelques-unes de ses maximes : « Ne rien prendre au tragique... Se simplifier, c'est immense chose » (p. 40). « Sourire, bon sens, économies d'émotions inutiles, d'idées enfantines, amour fort, volonté qui sait se mesurer à propos avec toutes les difficultés, ce sont là éléments de haute vertu » (p. 86). — Page 30, lire probablement *Nous n'avons pas action immédiate sur l'imagination par la volonté*, au lieu de *Nous n'avons pas action immédiate sur la volonté*.

Dom Thomas Becquet, O. S. B. *Sagesse de Vie. Les Fondements d'une vie pleine selon l'enseignement catholique.* — Paris, Beauchesne, 1929 ; in-8° couronne, 135 pp., 12 fr.

L'auteur nous présente son « essai » comme une « cure morale et spirituelle », et nous avertit de n'y pas chercher « l'enchaînement logique de raisonnements bien ordonnés, mais de nous soumettre à cette cure en unissant la prière et la réflexion à la lecture des pages qu'il a écrites ». Est-ce une raison pour se dispenser de composer son livre ? Car il n'a que trop bien réussi à éviter l'enchaînement logique. Malgré quelques aperçus intéressants et une belle idée du sérieux et de la grandeur de la vie chrétienne, l'ensemble laisse une impression assez pénible de décousu et de vague. Les trois premiers chapitres, d'allure très sinueuse, rappellent que la vie est un mélange de joies et de peines; que pour la conduire il faut la foi, la confiance en Dieu, la raison, une volonté droite et le secours d'autrui; que l'on doit correspondre à sa vocation spéciale. Le quatrième, plus serré mais trop compliqué, conclut que nous devons unifier notre vie en prenant pour modèle l'unité de la vie de l'Église.

Élisabeth Charles. *Journal d'une mère de famille.* — Paris, Téqui, 2e édition, 1930; in-16, XIX-153 pp., 6 fr.

Notes intimes d'une femme mariée, mère de dix enfants, souvent surmenée. Écho émouvant d'une âme sensible, ardente, douloureusement solitaire, qui revient un peu trop souvent (bien que fort discrètement) sur sa peine intime, mais qui par amour pour Dieu la porte avec une souriante vaillance et sait mêler l'oraison et le souci apostolique de l'éducation à tous les détails de sa vie.

Vie religieuse

Chanoine Camille Chappet. *Aux âmes religieuses.* — Lyon, Vitte, 1931; in-8° couronne, 340 pp., 15 fr.

Suite d'entretiens familiers, pleins de bon sens, sur les vertus religieuses. Exposé très simple, facile à lire, un peu terne.

Louis Van den Bossche. *Les Carmes.* — Paris, Grasset, Collection « Les Ordres monastiques », 1931; in-16 double-couronne, 260 pp., 15 fr.

L'auteur veut faire saisir la beauté et la grandeur de la mission des Carmes dans l'Église. Son ouvrage est assez mal composé et manque de précision exégétique, historique, théologique. La première partie, *les Origines* (pp. 3-90), va d'Élie à Jean de Saint-Samson (XVII^e siècle); elle gagnerait à être très réduite ou bien, au contraire, traitée en histoire suivie de l'Ordre. La seconde, *la vie des Carmes* (p. 93-258), décrit quelques aspects caractéristiques de la vie des Carmes déchaux. L'ensemble fait entrevoir comment le Carmel a dû réaliser une fusion entre deux mondes (l'Orient où il naquit et l'Occident qui le reçut), et entre deux formes de vie religieuse (la vie anachorétique que menèrent ses premiers membres et la vie mixte des Ordres Mendiants, qu'il adopta ensuite). Surtout — et c'était là l'essentiel — il met bien en relief son esprit de solitude, de vie cachée, d'oraison, de contemplation. Le style, parfois heurté et compliqué, a de la vie et de la force. Quelques expressions peu françaises (perdurer, le sourire réginal de Marie).

Paul Renaudin. *Les Filles de la Charité.* — Paris, Bloud et Gay, 1930; in-8°, 56 pp., 5 fr.

En quelques pages, M. P. R. fait revivre sous nos yeux, par un texte vivant et une centaine de pittoresques illustrations, l'attachante histoire de cette Compagnie : origines, organisation, esprit, multiples activités dans le monde entier.

Sacré-Cœur

Félix Anizan, O. M. I. *Rayons du Cœur tout aimant.* — Paris, Lethielleux, 1931; in-8° couronne, 213 pp., 12 fr.

Recueil de chaudes considérations et de conseils moraux élevés, sous forme d'exhortations adressées par Notre-Seigneur lui-même. Peut servir avec fruit à la méditation de personnes pieuses. Présentation parfois un peu compliquée (e. g. le chapitre VII).

Chanoine de Martrin-Donos. *Heures Saintes. Troisième série de douze méditations pour les Adorations du T.-S. Sacrement.* — Avignon, Aubanel fils aîné, 1931; in-8° couronne, 136 pp., 9 fr. 35.

Méditations sur l'Eucharistie et le Sacré-Cœur. Chacune est divisée en cinq points, et doit, avec la récitation d'un chapelet, servir à l'*Heure Sainte* mensuelle dans une paroisse. Elles n'ont pas toutes le même intérêt, mais l'ensemble est simple, plein, vivant, pieux et pratique.

Lourdes

Docteur Auguste Vallet, président du Bureau des Constatations Médicales. *Guérisons de Lourdes en 1927-1928-1929.* — Paris, Téqui, 1930; in-12, 328 pp.

Exposé des guérisons retenues comme surnaturelles par le B. C. M. Travail sobre, loyal et d'une belle tenue clinique, dont les médecins surtout pourront apprécier la valeur. Le Dr V. ne pourrait-il pas publier pour eux l'observation complète d'*un* cas, avec tous les documents (radiographies, courbes de température, examens de laboratoire) ?

Gaëtan Bernoville. *Lourdes.* — Paris, Flammarion, Collection « Les Pèlerinages », 1930; in-18 jésus, 245 pp., 10 fr.

M. G. B. a surtout souci de décrire en Lourdes la cité des âmes, de montrer le caractère de « message », d'invitation à la pénitence, à la purification intérieure, qu'ont eu les apparitions de la Sainte Vierge. Sauf un chapitre consacré aux grands pèlerinages actuels, il prend pour cadre la vie de Bernadette, suit celle-ci de sa pauvre enfance dans le vieux pays pyrénéen à sa mort au couvent de Nevers, et montre la parfaite simplicité qui la caractérisa toujours. En ce cadre il donne de l'âme de Lourdes une image exacte et émouvante, rendue plus agréable encore (sauf en quelques passages d'un coloris un peu déplaisant, e. g. pp. 144, 147) par le charme du style.

Michel Gasnier, O. P. *La Divine Comédie de Lourdes.* — Paris, Beauchesne, 1931; in-16, 328 pp.

C'est aussi le message de Lourdes que veut préciser le P. G. A ses yeux la Sainte Vierge a voulu nous apprendre le Rosaire. Pour cela elle en a joué et fait jouer par Bernadette et les autres témoins, d'une façon symbolique et dans leur ordre, les quinze mystères, dans les quinze Apparitions qui se sont succédé du 19 février au 7 avril 1858.

Cette hypothèse a un côté séduisant : le Rosaire tient à Lourdes une grande place, et les Apparitions en question se répartissent bien en trois groupes de cinq : joyeux, douloureux, glorieux. Ajoutons que la base documentaire du livre, empruntée à l'ouvrage fondamental du P. Gros et à ses papiers inédits, est solide et fort intéressante. Mais le rapprochement entre chaque apparition et un mystère déterminé s'appuie souvent sur une interprétation bien arbitraire des faits; il demeure fort discutable pour toutes, sauf pour la cinquième où Bernadette a bien *cherché* la Sainte Vierge. Quelques détails ont un sens certain (la rose aux pieds de la Sainte Vierge, par exemple), mais il faut une imagination complaisante pour trouver aux autres la signification symbolique précise que leur donne le P. G.

La forme a des négligences : expressions dogmatiques peu exactes (e. g. p. 74 : au moment de l'Incarnation le Fils de Dieu « quitta le sanctuaire de la Sainte Trinité »); style sautillant sans souci de la logique (e. g. dans le paragraphe central de la p. 7).

L'ouvrage reste pourtant, par son élan et sa piété, assez agréable à lire; il fait connaître à la fois les mystères du Rosaire et l'histoire de Lourdes.

Sainte Marie-Madeleine

Guy Chastel. *La Sainte Baume.* — Paris, Flammarion, Collection « Les Pèlerinages », 1930; in-18 jésus, 212 pp.

Toute la vie de sainte Marie-Madeleine, depuis Béthanie et Magdala, nous est racontée; la légende se mêle à l'histoire. Plein de foi et d'esprit surnaturel, l'ouvrage est écrit avec

talent, un talent qui ne sait pas toujours éviter l'excès du lyrisme, ni la recherche, ni même un peu de mauvais goût. Le chapitre intitulé *Madeleine vivante* retrace l'œuvre admirable des Dominicaines de Béthanie.

Première Communion

Abbé F. Gellé, docteur en théologie. *Retraite de communion solennelle aux enfants les plus exposés.* — Paris, Tolra, 1929; in-18, 253 pp.

L'auteur vise les auditoires formés de la « lie des écoles laïques », et se met courageusement en face de leur non-persévérance prévue. Mais son livre ne donne pas une solution heureuse à cet angoissant problème. Sa *Retraite* risquerait plutôt, croyons-nous, d'achever de persuader aux enfants que cette non-persévérance est normale. Malgré ses originales industries, elle semble en outre à la fois trop chargée et assez vide, de doctrine imprécise; le plan en demeure confus et la forme parfois déplaisante. Elle contient toutefois un bon choix d'anecdotes où l'on retrouve le talent de conteur de l'abbé G.

Purgatoire

Chanoine J. Millot. *La Très Sainte Vierge Marie et le Purgatoire.* — Paris, Téqui, 1930; in-12, 254 pp.

Entretiens et histoires pour le mois de novembre. Les entretiens ont généralement pour objet de pieuses croyances; les histoires, des apparitions d'âmes du Purgatoire. Cette nourriture spirituelle est-elle bien substantielle ?

Le Saulchoir.

fr. J. Périnelle, O. P.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Carolus, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).